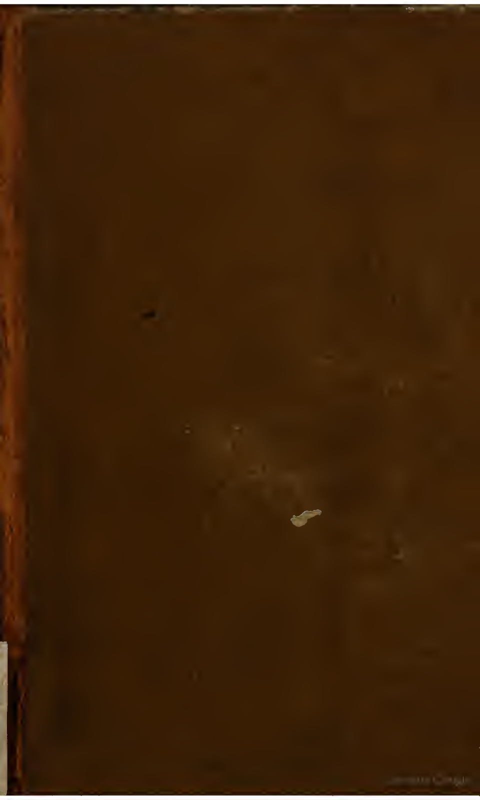
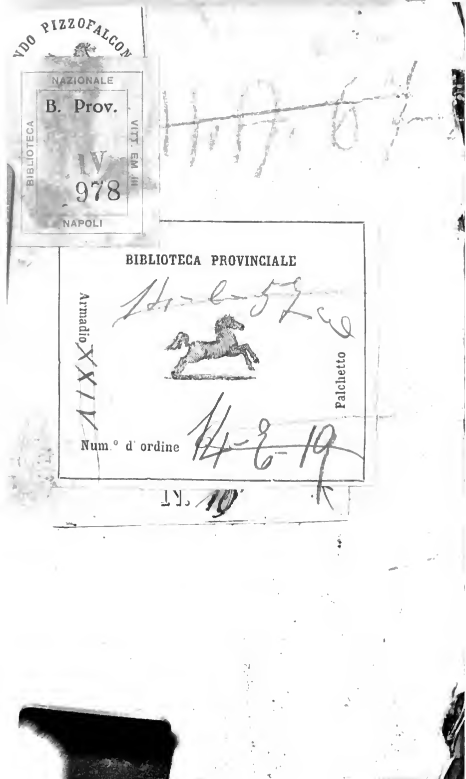




FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
IV
978
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



VOYAGE
AU
CAP-NORD.

VOYAGE
AU CAP-NORD,

PAR LA SUEDE, LA FINLANDE ET LA LAPONIE,

PAR JOSEPH ACERBI.

TRADUCTION D'APRÈS L'ORIGINAL ANGLAIS, REVUE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR,

PAR JOSEPH LAVALLÉE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ LEVRAULT, SCHOELL ET C.ie
LIBRAIRES, RUE DE SEINE.

AN XII. — 1804.

TABLE

DES SOMMAIRES

DU TROISIÈME VOLUME.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION II.

SECTION III.

SECTION IV.

Page

SECTION V.

SECTION VI.

SECTION VII.

SECTION VIII.

SECTION IX.

SECTION X.

REMARQUES

REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA LAPONIE.

SECTION PREMIÈRE.

De quelques écrivains qui ont parlé de la Laponie, particulièrement du missionnaire Canute Leems. — Objet de l'auteur en traitant cette partie de son ouvrage.

Si un voyageur ne bornait sa narration qu'aux particularités qui frappent les yeux, ses découvertes se circonscriraient dans un bien petit horizon ; et bornés dans cette étroite enceinte, ses détails se sentiraient de l'imperfection même du peu de notions qu'il aurait pu se procurer. Quand il s'agit de l'origine des choses, de leurs causes et de

leurs différens rapports entre elles, il est souvent nécessaire de recourir à ceux qui les ont vues sous un autre aspect. Un voyageur, en pareil cas, devient historien; il ne doit pas seulement converser, autant qu'il lui est possible, avec les naturels du pays et avec les hommes capables de lui donner des renseignemens sur ce qui fait l'objet de ses recherches, mais il doit encore consulter les écrivains, pour savoir ce qu'ils ont pu dire sur telle matière, qui peut avoir de l'importance. Enfler un journal d'extraits, pris de livres que tout le monde peut se procurer, que tout le monde peut entendre, est une chose ordinaire, mais qui n'en choque pas moins le bon sens : il en est tout autrement, quand l'ouvrage contient des détails curieux et utiles, inconnus aux nations auxquelles le voyageur les adresse, ou qui ne seraient entendus que d'un petit nombre, s'ils étaient parvenus jusqu'à elles.

Ainsi, pour donner quelque autorité à mon expérience, et acquérir moi-même des connaissances certaines sur les moeurs et les usages des Lapons, je cherchais à me procurer des secours dans les ouvrages imprimés

ou manuscrits, lorsqu'à Drontheim, capitale de la province la plus septentrionale de la Norwége, je tombai sur un ouvrage peu connu dans les autres parties de l'Europe. Cet ouvrage traite particulièrement des Lapons habitans de Finmark, et sujets de la couronne de Suède. Ce manuscrit fut publié en danois par Canute Leems, dix ans missionnaire parmi les Lapons. Il est dédié au roi actuel de Danemarck, Christian VII, par l'ordre duquel il fut composé, et ensuite traduit en latin. Cette traduction fut imprimée à Copenhague, en 1767, et enrichie de notes intéressantes, sur différentes matières, par Gunner, évêque de Drontheim. Comme l'ouvrage du missionnaire est intéressant, que les notes de l'évêque lui donnent encore plus de prix, j'ai cru, pour completter mon travail, devoir en extraire ce qui m'a paru le plus curieux et le plus important, afin d'offrir au lecteur quelques faits qui vinssent à l'appui de ce que j'ai avancé dans le cours de mon propre ouvrage.

Il existe une relation de la Laponie Suédoise, qui diffère peu de celle de Leems; mais le missionnaire s'attache particulière-

ment à prémunir son lecteur contre un autre ouvrage anonyme*, publié en Allemand, vers le milieu du siècle dernier, sous ce titre : *Nordische Reyse*, etc. Cet anonyme offre les Lapons comme une nation de magiciens; ainsi il a rempli son livre de monstrueuses absurdités, en fabriquant les plus beaux mensonges sur eux. Il assure que le Lapon appelle ses rennes en donnant du cor; et que quand il est prêt à faire un voyage, il chuchotte dans l'oreille de cet animal, comme s'il l'informait du lieu où il veut aller. Le missionnaire, au contraire, nie absolument qu'aucun cor, qu'aucune trompette, soient connus des vrais Lapons, qui ne font usage d'aucun instrument quelconque. Quand au chuchottement dans l'oreille de l'animal, non-seulement cette assertion est contre la vraisemblance, mais elle est démontrée être de toute fausseté par l'expérience que j'en ai eu en Norwége, et en d'autres parties de la Laponie, où j'ai passé quelque temps pendant l'hiver. Le même écrivain dit qu'il obtint un vent favorable, moyennant un peu de tabac et quelques pièces de monnaie qu'il donna à un habitant du Norland, dont il reçut en

retour un chiffon de linge sec, avec trois nœuds, qu'il devait attacher à la grande voile, en ajoutant qu'en dénouant le premier et le second nœud, il aurait un vent favorable; mais que s'il se hasardait à dénouer le troisième, il éprouverait une violente tempête. Notre missionnaire dément entièrement la probabilité de cette assertion, quoique l'on puisse admettre que les magiciens Lapons prétendissent à quelque pouvoir sur les vents; car quelques auteurs avaient déjà avancé cette chimère. Nos lecteurs, qui seraient zélés admirateurs d'Hudibras, se rappelleront que Butler fait allusion à cette superstition, dont il avait sans doute pris connaissance dans ces auteurs, dans le temps où il faisait des excursions en lecture.

Les Lapons dont le missionnaire parle dans son ouvrage, sont les habitans du Finmark; ils font partie du gouvernement de Drontheim, et appartiennent à la couronne de Danemark. Ceux-ci sont regardés comme ne différant en aucune manière, dans leurs mœurs, leurs usages et leur langage, des Lapons sujets de la Russie et de la Suède; ce n'est manifestement qu'un seul et même peuple

quoique régi par différens gouvernemens. En suivant cet auteur dans son ouvrage, je reviendrai quelquefois sur ce que j'ai déjà légèrement touché : mais, même en agissant ainsi, les particularités du missionnaire donneront toujours assez d'intérêt et de nouveauté à mon récit, pour lui sauver les désagrémens de la répétition.

Quelques auteurs ont représenté les Lapons, non-seulement mal-propres, indolens, et immodérément adonnés aux liqueurs spiritueuses, mais encore comme un peuple impudique, poltron, avide d'argent, et paresseux pour en acquérir. Le missionnaire Leems laisse percer une inclination bien louable pour ces Lapons, objets de ses pieux travaux, au milieu desquels, à l'entendre, il aurait éprouvé beaucoup de peines pour leur enseigner la route du salut. Il ne nie cependant pas tout ce que l'on a dit à leur désavantage, ou plutôt, sa manière de les défendre, montre que quelque estimables qu'ils puissent être sous le rapport des mœurs, ils n'ont pas toujours été irréprochables sur ce point; quant au penchant qu'ils ont à s'enivrer, soit par l'usage des liqueurs spiri-

tueuses, soit avec le tabac, il l'admet, et l'explique à sa manière; et dans ce qu'il dit, on n'aperçoit que trop son intention de couvrir, autant qu'il est en lui, un vice qui n'est que trop réel en eux.

Quoique j'aie annoncé plus haut que je consulterais souvent l'ouvrage dont il est question, quand je parlerais de la Laponie, il ne faut pas cependant que le lecteur s'imagine n'avoir rien de moi qu'une pure traduction; je dois, à cet égard, le détromper d'avance. Ce travail n'étant qu'un choix de faits vrais, et sous ce rapport, intéressans et applicables à l'état présent de cette contrée, j'en ai entremêlé les extraits de mes propres remarques, et de cette manière j'ai suffisamment montré en quoi mes assertions diffèrent de celles de l'auteur. Je n'ai point inséré plusieurs des siennes, parce qu'elles ne m'étaient point justifiées par mon observation : enfin, j'y ai encore ajouté beaucoup de relations sur l'histoire naturelle de la Laponie, notamment celles qui ont pour objet les oiseaux, les insectes, dont j'ai donné quelques planches, j'y ai joint aussi la botanie, la minéralogie, et quelques observations

de météorologie, qui auront sans doute leur valeur auprès de ceux qui cultivent ces différentes branches des connaissances. Ce serait donner une marque de la plus grande ingratitude, si je m'attribuais tout le mérite de ce dernier travail ; et je paierai ici, avec plaisir, le tribut de ma reconnaissance à différens savans qui ont bien voulu m'aider de leurs lumières. Je m'empresse donc de citer le docteur Quenzel, de Stockholm, qui m'aida pour la zoologie ; M. Paycul, de la même ville ; le professeur Thunber, à Upsal ; tous m'accordèrent un libre accès, toutes les fois que je me présentai pour voir leurs belles collections, y former des catalogues, et dessiner les objets que je jugeais les plus intéressans. Je ne laisserai pas non plus échapper cette occasion de nommer mon ami, le lieutenant Gustave Brandel, qui, très-habile dans l'art du dessin, me fut infiniment utile, tant par ses talens que par ses bons conseils. A l'égard des plantes indigènes de la Laponie, je m'avoue entièrement redevable aux bontés du professeur Swartz, homme trop célèbre pour que mon hommage puisse rien ajouter à sa renommée. Quant à la

partie minérale, je la rapporte à M. Hyelm, inspecteur du muséum de ce genre, et conservateur du cabinet des minéraux de la monnaie de Stockholm, homme distingué, autant par ses connaissances exactes, que par sa moralité, son urbanité, et son zèle à servir ceux qui se livrent aux recherches scientifiques.

SECTION II.

De l'origine des Lapons.

Les Lapons ignorent totalement d'où ils tirent leur origine; l'opinion la plus générale parmi les savans, est qu'ils descendent des *Finni*, ou *Finois*. Cette origine paraît, à notre missionnaire, comme à tout homme de bon sens, beaucoup plus probable que l'opinion de ceux qui les font descendre des anciens Hébreux. Le missionnaire croit devoir entrer dans quelques détails sur les coïncidences qui viennent à l'appui de l'origine hébraïque: pour développer sa croyance, j'en extrairai les principales, non dans l'idée qu'elles puissent mériter une attention sérieuse, mais seulement pour ajouter, aux exemples déjà cités, des exemples de plus des rêves de l'imagination, chez ceux dont les recherches s'engagent dans le labyrinthe des étymologies. « D'abord les Lapons ont » des cheveux noirs, comme les Juifs; les

» Juifs sont de petite taille, comme les La-
» pons; le samedi est le jour du repos et
» du culte chez les Juifs; il l'était pareille-
» ment en Laponie, avant que le chris-
» tianisme y fût introduit. Les modulations
» de la voix, la manière de chanter les
» pseaumes, dans cette contrée, sont abso-
» lument les mêmes que celles des Juifs dans
» leurs synagogues. Les Juifs, quand ils of-
» fraient un sacrifice à Dieu, étaient accou-
» tumés à manger la plus grande partie de
» leur offrande; ainsi le faisaient les Lapons,
» lorsqu'ils sacrifiaient à leurs idoles; ils
» brûlaient eux-mêmes les chairs, et ne
» laissaient à leur divinité que les os nus.
» Les hommes préparaient ces sortes de re-
» pas chez les Juifs; le même usage règne
» chez les Lapons, où les femmes jamais ne
» se mêlent de la préparation des alimens.
» Quelques lois des Juifs, relatives à la con-
» dition physique des femmes, sont encore
» en vigueur aujourd'hui chez les Lapons. »

Le missionnaire observe qu'il y a plusieurs analogies entre les mœurs et les usages des Lapons et ceux des anciens Scythes. Les habits des Lapons, comme ceux des Scythes, ne sont

faits qu'avec des peaux d'animaux sauvages. Les Scythes, comme les Lapons, négligèrent l'agriculture ; ils n'eurent point d'habitations fixes, mais ils errèrent çà et là avec leurs femmes et leurs enfans, ne tirant leur nourriture que des grands travaux dont ils étaient suivis. Notre auteur observe encore, qu'il est des affinités frappantes entre le langage des anciens Scythes et celui des Lapons : il en donne l'exemple dans le mot *tonnerre*, que les Scythes appelaient *Terami*, et que les Lapons rendent sous le nom de *Tiermes*.

Le missionnaire n'a rien a objecter à l'opinion générale, que les Lapons furent originellement la même race que les Fin-Suédois ou les Finlandais, opinion fondée sur une ressemblance de noms et autres circonstances. Mais après avoir accordé que les Lapons et les Finnois peuvent probablement avoir été autrefois le même peuple, et que les marques différentielles actuellement existantes entre elles, ont été probablement amenées par le laps des temps, il se croit autorisé à comprendre, sous le nom de Lapon, tous les peuples qui demeurent sur les côtes de Finlande et du Norland, qui mènent la vie pas-

torale comme les autres habitans de la Norwége, aussi bien que les familles errantes d'une montagne à l'autre, et constamment accompagnés de leur troupeau de rennes.

Quant au point actuel; savoir, l'origine des Lapons issus des Scythes, appelés ensuite Tartares, l'évêque de Drontheim, dans ses remarques, observe que les Fins, les plus proches aïeuls des Lapons, sont cités par Ptolomée le géographe, et par Tacite, l'historien de Rome: leur description des Fins, aurait pu ajouter l'évêque, est applicable, dans les points les plus frappans, aux Lapons montagnards, et aux pasteurs du Norland et du Finmark d'aujourd'hui.

En considérant les Lapons et les Finlandais comme les Fins, ou Finni, de Ptolomée et de Tacite, l'évêque suppose les Fins eux-mêmes, comme descendus des Scythes où Tartares, et notamment de cette horde de Tartares connus sous le nom de Samoïèdes. Il regarde les Lapons Norwégiens, Suédois et Russes, comme n'étant qu'un même peuple; il continue en disant que les Finlandais ou les Finois, établis en Laponie, regardent comme une injure quand on les appelle Lapons, et à ce su-

jet j'ai fait la même remarque à l'égard des Norwégiens du Norland, qui regardaient comme une insulte la dénomination de Lapons qu'on leur donnait. Gunner rapporte ce fait conjointement avec Scheffer. En supposant que *Lap* est un terme de reproche, (1) l'évêque suppose que les Lapons furent probablement les premiers aventuriers qui vinrent de la Scythie, chassés des parties méridionales de la Scandinavie, dans ces affreux déserts, par des hordes qui se sont succédées les unes aux autres, et qui parcoururent toutes

(1) Les Lapons semblent avoir été connus d'Hérodote et des autres écrivains de l'Antiquité, qui leur ont donné les noms de Cynocéphales, Troglodytes, et Pygmées. On pense que leur nom actuel leur fut donné par les Suédois, qui en firent leur première et leur principale conquête; on en dérive l'étymologie de trois mots suédois : *lapp*, qui signifie loup; *lappa*, qui signifie une chauve-souris, ou enfin *lapa*, qui veut dire courir. Il ne peut y avoir d'absurdité, en s'en tenant à l'hypothèse des deux écrivains cité dans le texte, à l'une ou l'autre de ces étymologies. L'habillement des Lapons justifie la première; leur vilain aspect, la seconde; et leur vie errante, la dernière.

les contrées de l'ouest et du midi, en cherchant à s'établir. Non-seulement leurs mœurs et leurs usages conservent des traces profondes de leur origine Scythe; mais encore, ces affreuses régions, situées vers l'océan glacial, depuis le Kamtschatka, sont de même habitées par une race d'hommes semblables en tout aux Lapons, et qui, comme eux, peuvent avoir été forcés à porter leur liberté dans ces sauvages retraites, long-temps avant que les annales des temps les eussent inscrits au temple de mémoire.

SECTION. III.

De la langue Lapone.

La langue des Lapons paraît entièrement distincte de toute autre à laquelle on pourrait la comparer, excepté la Finoise, avec laquelle elle a quelque analogie, moins grande cependant que celles du Danois avec l'Allemand : elle s'en distingue par certaines particularités qui tiennent assez de l'idiome hébreu; mais le missionnaire ne prend pas pour cette raison, sur lui, d'affirmer qu'elle dérive de l'hébreu. Il renvoie à la préface d'une grammaire lapone qu'il a publiée, à cause de quelques mots et expressions qui semblent indiquer une dérivation du grec et du latin; mais il admet qu'il ne s'ensuit pas de-là, que ces mots sont réellement des termes grecs et latins transportés dans le langage lapon; ils peuvent, malgré cette ressemblance, appartenir au langage naturel des pays lapons; et quoique le lapon contienne nombre de termes très-ressemblans au

au finois et au danois, pour parler plus exactement, au norwégien ou norsk : il diffère tellement de ces langues dans la manière générale de parler, qu'en prononçant certains mots, le Lapon, le Finlandais, et le Danois, ne pourraient s'entendre entre eux, en supposant que chacun employât son propre dialecte.

La langue lapone, observe le missionnaire, a été si peu étudiée par les étrangers, qu'à peine est-elle entendue, même des Norwégiens, qui vivent sur les frontières de la Laponie, quoiqu'elle ne mérite pas moins d'être soumise à des règles fixes de grammaire, et rendue intelligible aux nations éloignées, que les autres langues de l'Europe : ce qui la rend recommandable, est une élégante concision qui exprime, en un seul mot, ce qui en d'autres langues en demanderait plusieurs; par exemple, mon petit pain, se trouve rendu par le seul mot lapon *laibatziam*. Ce mot peut s'analyser de la manière suivante : il dérive du nom substantif *laibe*, pain, le diminutif est *atz*, et le pronom est *am*, mais le lapon admet une commutation de consonnes, notamment des labiales *b* et *p*, *b* et *m*,

f et *v*; les gutturales *q* et *k*; les dentales *s* et *r*; les linguales *d* et *n*, *d* et *t*; les labiales *f*, et gutturales *k*, sont aussi commuées en d'autres. Les lettres *g n*, jointes dans la même syllabe, se prononcent avec aspiration.

Le missionnaire, pour mieux éclaircir ce point d'érudition, s'étend encore plus sur les parties du discours dont se compose la langue lapone : en parlant, par exemple, du nom, du pronom, du verbe, de la préposition et des particules. Peu de mes lecteurs, je le pense, me sauront gré de la peine que je pourrais prendre à suivre cet auteur dans toutes ses recherches sur ces objets; aussi me contenterai-je de quelques particularités, qui, bien établies, n'en seront que mieux reçues.

Les dix nombres d'arithmétique, cotés dans la table Lapone, sont:

Auft. . . .	1.	Gut. . . .	6.
Gouft. . . .	2.	Zhieezhia. . .	7.
Golm. . . .	3.	Kautze. . .	8.
Nielja. . . .	4.	Autze. . .	9.
Vit.	5.	Laage. . . .	10.

Il paraîtra étrange que dans le lapon, les

noms des fluides, des métaux, des grains, des herbes et des fruits, ne soient tous exprimés qu'au pluriel. Ce langage abonde en diminutifs qui contribuent à lui donner de la grace et de l'expression. Quand un Lapon s'adresse à un paysan norwégien, il lui dit: *passevelje*, c'est-à-dire, mon compagnon, mon ami; si c'est une femme qui aborde une norwégienne, elle lui dit: *passescabba*, c'est-à dire, sainte sœur.

Les rennes qui sont les plus estimés, et qui sont conséquemment de la plus grande valeur, sont ceux que l'on a coupés; ils surpassent les autres en volume et en graisse; ils sont d'une grande utilité, et d'un bon revenu pour les propriétaires: de-là les phrases suivantes, comme celle-ci, quand ils veulent dire que quelqu'un mérite la plus haute considération: *uærtzejetz*, c'est-à-dire, *il* ou *elle* est absolument un renne coupé. Quand un certain Lapon, juge-de-paix dans le Lerman, nommé Porsanger, était en train de se vanter, il ne disait rien autre que, *Heerge zhiouga*, je suis un renne coupé.

Veulent-ils exprimer l'époque où une femme enceinte touche au terme de sa dé-

livrance, ils disent communément : *Nisson kietziembeii la*, phrase qui, mot-à-mot, signifie, elle est dans les jours d'inspection, ce qui veut dire, qu'elle est dans l'état qui demande qu'elle prenne soin d'elle-même, et que d'autres veillent sur elle.

Quant aux proverbes et aux adages, il s'en faut de beaucoup que la langue soit riche; mais malgré sa pauvreté à cet égard, je n'omettrai pas d'en faire mention d'un, également familier aux paysans de Norwége et de Finmark, et qui, par cette raison, mérite d'être rapporté. Quand ils veulent exprimer la plus sincère commisération pour le malheur, ils s'écrient : *Beiste stakkar*, qui veut dire, pauvre bête ! expression qui leur donne la plus vive idée de la compassion et du chagrin qu'ils éprouvent.

SECTION IV.

De l'extérieur des Lapons, de leur constitution. — De leurs vêtemens, de leur manière de vivre. — De leur religion et de leur caractère moral.

Les enfans des Lapons sont singulièrement gros, gras et bouffis, non-seulement relativement à la tête, comme c'est l'ordinaire dans les enfans dans le Nord, mais encore dans toutes les parties de leur corps. Cette disposition à l'embonpoint diminue à mesure qu'ils avancent en âge. Les Lapons offrent à l'observateur un ensemble de traits qui en font un peuple vraiment tout particulier, et que Linnée a rendus par la phrase suivante : *Lapones corpore parvo, macro, capillis nigris, rectis et brevibus oculorum iridibus nigricantibus.* Le Lapon est d'une couleur basannée tirant sur le noirâtre, sa bouche est large, ses joues sont creuses, son menton est un peu long et pointu, ses yeux sont faibles et tou-

jours pleins d'eau, ce qui peut provenir de la fumée à laquelle il est constamment exposé dans sa hutte, et peut-être aussi de la neige qui, lors de l'hiver, lui tombe sur le visage, quand il chasse sur les montagnes pelées, où il ne trouve aucun objet sur lequel il puisse reposer ses regards. Que cette faiblesse de la vue provienne de ces causes et particulièrement de la dernière, c'est ce que rend très-probable l'expérience, qui prouve que souvent un chasseur lapon est privé de la vue pendant plusieurs jours, après son retour de ses courses.

Quelques auteurs ont dit qu'on avait vu des Lapons couverts de poil comme les animaux; d'autres ne leur ont donné qu'un œil. Ces derniers paraissent avoir emprunté leur opinion, d'Hérodote (1) et de Pline; mais une pareille

---

(1) L'origine de cette fable d'un peuple couvert de poil, qui n'a qu'un œil comme les Cyclopes, est ancienne, et antérieure même au temps où Hérodote écrivait. Cet auteur parle de certains Cyclopes appelés *Anmaspi*, habitans du Nord, et continuellement en guerre avec les dragons, et les griffons en possession des mines d'or de ces contrées. On croit que l'existence des Cyclopes vient de l'interprétation du mot scythien *Anmaspos*, qui signifie un œil.

fable n'est ni applicable aux Lapons, ni à aucune autre race d'hommes vivans sur la surface de la terre. D'autres, meilleurs observateurs, ont assuré qu'ils tenaient de la nature une odeur désagréable. Je dois ici avouer que dans les contrées que j'ai parcourues, je me suis toujours aperçu que les Lapons exhalaient une odeur beaucoup plus forte que les peuples des climats plus chauds. Mais il ne faudrait pas, en s'arrêtant à mon observation, imputer

---

Quelques-uns ont cru que les *Anmaspi* étaient une nation tartare, dans le pays desquels les Chinois, dont la devise est un dragon ou un dauphin, faisaient de fréquentes irruptions, dans le dessein d'y prendre de l'or qu'ils emportaient avec eux. Quant à la circonstance des Lapons couverts de poil, on a cru qu'elle faisait allusion à leur usage de porter des fourrures l'hiver, pour surtout. Hérodote parle encore d'hommes qui, en certaines saisons, se transformaient en loups; cette dernière assertion n'a sans doute d'autre fondement que l'imagination déréglée ou les mensonges des sorciers, qui prétendent pouvoir se transformer eux-mêmes en loup; et peut-être pour mieux le prouver, se revêtent-ils de la peau de quelques-uns de ces animaux. Cette croyance s'est continuée jusqu'à présent, où l'on désigne ces gens sous le nom de loup-garou.

cette odeur à un tempérammeut qui leur serait particulier, mais bien à leur genre de vie, à la petitesse de leur logement, qui ne permet pas la circulation libre des vapeurs de la transpiration; à la fumée, dans laquelle ils vivent presque continuellement; à l'usage où ils sont, enfin, de ne point changer de vêtemens, quelques sales et huileux qu'ils puissent être.

Les Lapons sont d'une petite stature, pour la plupart; néanmoins ils ont une assez grande force de corps. Ils parviennent à se donner une constitution très-robuste, il faut l'avouer, et très-propre à supporter de grands travaux en s'aidant mutuellement, malgré la sévérité extraordinaire de leur climat, avec une patience et un courage qui tient du merveilleux. Notre missionnaire cite l'exemple d'une femme qui, pour venir faire ses relevailles à l'église, traversa des montagnes de glace et de neige, au mois de décembre, cinq jours après être accouchée.

Les Lapons montagnards et les riverains de la mer sont également des objets d'admiration, quand on les voit vivre au milieu de l'air enfumé de leur tente ou hutte, même

quand l'ouverture par laquelle la fumée peut passer est fermée, pour empêcher l'air extérieur de pénétrer.

Les Lapons, doués d'organes vigoureux, de membres exercés à la fatigue et au travail forcé, n'en est pas moins exposé aux maladies que les Européens, qui vivent sous une autre zone qu'eux ; mais telle est la bénignité de ces maladies, que les remèdes les plus simples les dissipent et leur rendent la santé, quand la cause n'en est point aiguë. Cette observation est fondée sur une longue expérience, et en cela on voit que la Providence a mesuré leurs infirmités sur l'impossibilité où ils sont de se procurer de grands secours. Ils font, dans leurs maux, un grand usage des épices : aussi ne peut-on faire un présent plus précieux à un Lapon, que celui qui a pour base du poivre, du gingembre, de la canelle, de la muscade, du tabac, et autres irritans, quelque petite qu'en soit la dose.

Ils ont une étonnante agilité; leurs membres sont souples et plians. On ne peut voir sans surprise jusqu'à quel nombre ils parviennent à s'entasser, si l'on ose parler ainsi, dans un lieu où l'on n'imaginerait pas qu'il pût

en tenir la moitié ou le tiers. Ils savent occuper un petit espace, très-près l'un de l'autre, le corps accroupi sur les talons. Les Américains sauvages tiennent la même posture; et le peintre ingénieux qui a représenté le traité de Pégu avec les Indiens, au commencement de l'établissement de cette florissante colonie, qui porte aujourd'hui son nom, n'a pas oublié d'embellir son tableau, d'un Indien dans cette singulière attitude.

Les Lapons descendent sur la croupe des montagnes escarpées, quand elles sont couvertes de neige, avec une rapidité incroyable; ils font alors usage d'une sorte de souliers pour la neige, qui diffèrent beaucoup de ceux qui portent le même nom dans le nord de l'Amérique; c'est une pièce de bois d'une certaine longueur, courbée en forme de quart de cercle, au milieu duquel le pied est fixé. Ces souliers, qu'on pourrait appeler patins, sont très-bien disposés, pour empêcher celui qui les porte, d'enfoncer dans la neige, et en même-temps pour faciliter la marche, en la rendant plus prompte. A l'aide de cette chaussure, les Lapons glissent avec une telle vélocité, que l'air siffle dans leurs oreilles,

et que leurs cheveux voltigent derrière eux. Ils sont néanmoins si habiles à conserver l'équilibre, que quelque forte que soit l'impulsion qu'ils se sont donnée, ils peuvent encore, sans s'arrêter, ramasser leur bonnet, s'il tombe par hasard, ou tout autre objet qui se trouverait sur leur chemin. Les enfans, dès qu'ils peuvent marcher, grimpent les montagnes et s'exercent eux-mêmes à l'usage de ces patins.

Quand les Lapons voyagent sur leurs rennes, la célérité de leur marche ne peut se concevoir, si l'on n'en a été témoin; ils gagnent avec une telle promptitude ou le sommet ou le pied des montagnes, que le mouvement de leurs reins, sur le dos de ces animaux, peut à peine s'apercevoir. Les Lapons de la côte sont singulièrement adroits dans la manœuvre de leurs canots. Notre bon missionnaire suppose que cette agilité extraordinaire vient en grande partie de l'huile de baleine qui dès leur naissance constitue la principale partie de leur nourriture. Mais le fait est, que dès leur enfance on les accoutume aux tours de souplesse et de force; on leur apprend à gravir les montagnes, à porter de pesans far-

deaux, à chasser le renne sauvage à de grandes distances, et à suivre aussi loin celui qui est apprivoisé. De cette manière, ils s'habituent tellement à la course, qu'ils y deviennent très-agiles, et cette agilité est secondée par la petitesse de leur stature ; ils se contentent de peu : leurs âmes sont inaccessibles aux passions qui maîtrisent le plus grand nombre des hommes et usent leurs resorts ; ils dorment également sur les deux côtés, (1) et ne s'accoutument point à reposer entre deux lits de plumes, comme leurs voisins, plus civilisés qu'eux. Leurs affaires ne troublent

(1) *In utramvis dormiunt aurem, nec plumis indormire mollibus magni æstimant*; telles sont les paroles de l'évêque de Drontheim, dont nous empruntons cette particularité. Nous observerons qu'en Allemagne, en Danemarck, en Suède et en Norwége, il est ordinaire de dormir entre deux lits de plumes ; ces deux lits de plumes sont communément du plus fin duvet. Quelques médecins recommandèrent de dormir sur le côté droit, ou au moins l'oreille droite. Le bon évêque cependant semble croire que dormir des deux côtés, comme cela arrive sans y penser, est beaucoup plus utile à la santé.

point le calme naturel de leur esprit ; ni les travaux de tête, l'ordre de leurs fonctions organiques ; d'où il s'ensuit qu'ils sont forts, pleins de santé et d'activité. Quelques Lapons savent sculpter le bois et la corne, quoiqu'ils n'aient d'autres outils qu'un petit couteau ordinaire, avec lequel ils font nombre de petits meubles, tels que des tables, des cuillers, etc., ainsi qu'il sera dit plus amplement dans la section suivante. Ils construisent eux-mêmes leurs traîneaux, et l'assemblage en est si exact, qu'aucune humidité ne peut les pénétrer. Les femmes sont fort industrieuses à orner leur ceinture avec des fils de clinquant ; et quelques-unes, comme les hommes, excellent dans la sculpture. Ce peuple, si agile à la chasse, ne connaissait autrefois d'autres armes qu'un arc et des flèches, mais actuellement ils font usage des armes à feu, et sont devenus excellens tireurs.

Le missionnaire cite comme une des principales vertus des Lapons, leur grande exactitude à remplir les devoirs de la religion et la dévotion dont ils sont pénétrés quand ils assistent au service divin ; il parle de la patience avec laquelle ils restent pendant trois

heures assis, nu tête, dans les froids les plus cuisans, pour entendre la parole de Dieu, qui leur est expliquée sous leurs tentes, dont l'intérieur est ouvert à plusieurs courans d'air. Il paraît qu'au commencement et même bien après le milieu du dernier siècle, les Lapons étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, n'ayant aucune connaissance des lettres. Ce fut Frédéric IV, roi de Danemarck, parvenu au trône en 1619, qui le premier commença à introduire la lumière de l'Evangile parmi eux. Pour y réussir, il établit une mission religieuse, continuée par son fils Christian VI, par Frédéric V, son petit-fils, et par Christian VII, le souverain actuel, son arrière-petit-fils. Actuellement, nous dit M. Leems, ils sont bien instruits dans la religion chrétienne, et ont le Nouveau Testament traduit dans leur langue. Le missionnaire cite avec étonnement les noms de quelques Lapons qui peuvent répéter par cœur tout le Catéchisme, et de longs passages de l'Evangile, avec plusieurs pseaumes, tant en lapon qu'en danois; et particulièrement un vénérable vieillard de soixante-dix ans, qui pouvait réciter une grande partie du caté-

chisme, quoiqu'il n'eût jamais appris une lettre dans sa vie, ni rien placé dans sa mémoire auparavant. Cet exemple du pouvoir de la mémoire ne paraît nullement incroyable. Les Arabes et autres hordes pastorales, qui sont dans l'usage d'employer leur loisir à conter et entendre des histoires, les classent si bien dans leur souvenir, quelques longues qu'elles soient, qu'ils les répètent avec la plus grande exactitude, quand même ils ne les auraient entendues qu'une fois. Jules-César conjecturait que l'une des principales raisons pour lesquelles les anciens Druydes ne confiaient pas leur science théocratique aux livres, était afin que leurs disciples pussent mieux les imprimer dans leur mémoire. Socrate, comme on le peut croire d'après le Phédon de Platon, pensait que la connaissance d'une chose s'acquerrait plus aisément et se conservait plus long-temps quand elle était donnée par le mouvement des lèvres, que quand elle était confiée à l'écriture. Il semble en effet que l'oreille est moins distraite que l'œil; que l'application de l'ame est plus forte, quand on écoute que quand on voit. Le missionnaire désire bien ardemment que ses collaborateurs dans la

vigne sainte, se disposent eux-mêmes à l'ouvrage, en acquerrant une pleine connaissance de la langue lapone, de manière à pouvoir prêcher leurs paroissiens, et prier avec eux, d'autant plus que peu des indigènes ont quelque connaissance de la langue danoise, si ce n'est quelques mots ou quelques phrases qu'ils apprennent par les relations du commerce, et qu'aucune des femmes n'en ont la moindre teinture.

Les Lapons ont la plus grande estime pour les missionnaires qu'on leur envoie; ils leur portent le plus grand respect; ils les saluent profondément toutes les fois qu'ils les rencontrent, et leur donnent le pas dans toutes les occasions. Ils leur font de fréquens présens de ce qu'on appelle, en Laponie, des douceurs, tels que du lait glacé de leurs rennes, avec des langues et de la graisse de cet animal. Ils sont très-attentifs à garder les jours de religion; ils s'abstiennent alors de jurer et de médire, vices ordinaires parmi les Norwégiens; et en général, il faut convenir qu'ils mènent une vie vraiment pieuse et réglée. La fornication et l'adultère sont des excès qu'ils commettent rarement, et le

vol

vol est un crime peu ou même point connu parmi eux, ensorte que les serrures et les verroux, pour la sûreté des propriétés, sont absolument inutiles. On trouve en Norwége quelques mendians, mais il n'y en a point en Laponie : quand, par hasard, il s'en trouve quelques-uns, que l'âge ou les infirmités réduisent à l'indigence, ils sont abondamment secourus ; mais si la pauvreté est sans motif excusable, elle n'obtient rien. Le missionnaire cependant reconnaît quelques vices dans les Lapons : ils ne peuvent résister à la tentation de l'ivrognerie, et cèdent volontiers au penchant de l'avarice; ils s'enivreront comme les habitans des autres pays, quand ils auront en leur pouvoir quelques liqueurs fortes. Ils connaissent le plaisir de la fraude comme les autres marchands, quand ils peuvent s'y livrer sans crainte d'être découverts. Les peaux de rennes ont plus ou moins de valeur, selon la saison dans laquelle ces animaux ont été tués. Si c'est au printemps, la fourrure est trouée par l'insecte dont j'ai déjà parlé, qui s'y insinue pour y déposer ses œufs ; mais il n'en est pas ainsi quand ces animaux sont tués l'hiver. Pour tromper l'acheteur, et

obtenir le même prix pour une peau avariée que pour une saine, le Lapon bouchera avec beaucoup d'art les trous de la peau ; et pour en imposer à ceux qui ne s'y connaissent pas, il ne fera nulle difficulté de la garantir bonne, et d'affirmer que le renne a été tué pendant l'automne ou l'hiver.

SECTION V.

De l'habillement des Lapons et des Lapones.

Quelques écrivains ont affirmé que les Lapons portaient des habits ornés d'or et d'argent; et d'autres ensuite ont aussi faussement avancé que leurs habits étaient faits de peaux d'ours et de veaux marins, et taillés de manière à faire croire que ceux qui les portent marchent dans des sacs; mais ces allégations doivent être prises pour ce qu'elles valent, et elles sont aussi étrangères à la vérité, que celle d'un autre écrivain qui prétend que les femmes, en Laponie, ont des voiles tissus de nerfs et de boyaux d'animaux sauvages.

M. Leems, dont j'ai précédemment cité le manuscrit, traite de l'habillement des hommes; ils portent sur la tête un bonnet de forme conique, ressemblant assez à un pain de sucre; l'étoffe dont on fait ces bonets est en général un drap rouge grossier, que l'on taille

à cet effet, et dont les pièces, plus larges au milieu qu'au sommet, viennent s'y réunir en pointes : il y en a quatre ordinairement dans un bonnet, séparées entre elles par une bande de drap jaune, qui marque les divisions. A la pointe du bonnet on attache une houppe de drap de différentes couleurs ; la partie inférieure du bonnet a un retroussis de peau d'outre ; mais les Lapons de Russie, plus fastueux, le font d'hermine. Cependant ces bonnets changent quelquefois, selon le caprice des individus. J'ai vu des familles qui n'en avaient aucun, et restaient toujours nu tête ; tandis que d'autres, au contraire, portaient une simple calote, comme nos ecclésiastiques. Quelquefois le bord de ces bonnets a plus de largeur devant et derrière la tête, et finit en pointe ; et un bonnet ainsi taillé, est ce qu'ils appellent, dans leur langue, *nindue kapperak*, ce qui signifie un bonnet avec un nez. Le missionnaire rapporte avoir vu un bonnet appartenant à un pauvre Lapon, fait de la peau d'un saumon; il était blanc, et avait ses divisions, que l'on distinguait par les places où les écailles avaient été ôtées pour la coudre.

Ils ont encore une sorte de capuchon qu'ils appellent *rivok*, dont ils se servent quand ils chassent ou qu'ils mènent leurs rennes aux pâturages : ce capuchon n'a qu'une petite ouverture pour la vue; il est fermé par-devant, et quand ils s'en couvrent la tête, il descend sur leur poitrine et leurs épaules. En avant est une petite languette qui est appelée *zhialbme-raft*. Les hommes nés en Laponie, ont ordinairement le cou nu, et quand ils font usage de quelque cravate, ce n'est qu'une petite pièce étroite de drap, qui fait un seul tour sur cette partie de leur corps : ensorte que le plus souvent ils ont le cou découvert, ou à-peu-près tel, quelle que soit la rigueur de la saison. La tunique ou habit serré qu'ils portent est appelé *tork*; elle est faite d'une peau de mouton avec sa laine; celle-ci est tournée au-dedans : le collet monte haut, et est maintenu dans un état de roideur, par une pièce de gros drap; il est proprement travaillé avec des fils de différentes couleurs, dont la broderie descend jusques sur la poitrine. Comme cette tunique leur sert de chemise, elle n'a d'ouverture que par le bas et sur la poitrine;

elle est selon l'état ou le goût de ceux qui la portent, plus ou moins ornée de drap vers le haut, et garni de peau d'outre. Sur le côté gauche, en face, est une petite bande ou bordure de drap ou de fourure; et sur la droite, principalement sur celle des femmes, est une petite espèce de ruban de fil, orné de quelques agrémens d'étain ou d'argent. Les manchettes et les manches sont également ornés d'une bordure de drap, et les extrémités sont garnis de peaux d'outre. Une bordure du même genre garnit la poitrine et les manchettes; elle est cousue autour de la fente; et comme toute la partie velue de la peau est tournée en dedans, le poil s'aperçoit, parce qu'il dépasse les bords.

Le vêtement de dessus est fait d'un très-gros drap, et quelquefois d'une peau de renne, vieux ou jeune, d'une couleur grise. Ils appellent cette partie de leur habillement *kafte*; il a, comme la tunique, un collet roide, qui monte jusqu'au menton et embrasse le cou. Le collet est encore ouvragé de fils de différentes couleurs. Le vêtement, ainsi que la tunique, est ouvert sur la poitrine, et bordé de même d'un drap de diver-

ses couleurs; sur chaque épaule est une sorte de bande ou d'épaulette découpée en différentes figures, et de la même étoffe; l'extrémité inférieure est bordée en fils de diverses couleurs; ce bord ou frange est appelé en lapon *luskuldak*. Pour serrer le collet près du cou, on l'attache avec un cordon qui règne tout au tour. Le collet, l'ouverture sur la poitrine et la bande sur les épaules, sont formés de bandelettes de drap de différentes couleurs, et travaillés avec des fils de différentes nuances. Les manches et manchettes sont ornées de la même manière. Le bas de ce vêtement est également bordé tout autour d'une bande de drap de diverses couleurs: par exemple, si ce vêtement est de drap rouge, la bordure est jaune, verte, ou blanche. Les Lapons n'ont point de poches à leur vêtement; pour leur en tenir lieu, ils portent un petit sac qui tombe sur leur poitrine, dans lequel ils mettent un briquet pour allumer du feu, et les autres choses qui leur sont d'un usage ordinaire; ils appellent ce sac *nieusak giardo*.

Le froid, dans cette partie du monde, est extrême pendant l'hiver. Il nous suffira, pour

le prouver, de dire que les lacs et les rivières sont généralement glacés jusqu'à l'épaisseur de six ou sept pieds. Il faut cependant observer que quand il y a beaucoup de neige, la gelée ne pénètre pas si profondément. Ce grand froid force les Lapons à se couvrir le corps de fourrures et de peaux de différens animaux. Ils appellent *paesk* le vêtement extérieur fait de peau de renne parvenue à sa croissance. Ils préfèrent pour cet usage la peau des femelles, et la portent de manière que le côté poilu soit tourné au-dehors, ce qui donne à l'habillement une apparence rude et sauvage. Ces vêtemens fourrés ne sont point ouverts sur la poitrine, ils sont entièrement fermés; à l'entour du cou est une bordure de peau avec du poil, on l'appelle *paesklok*. Deux courroies de peau de renne, finissant en houppes de drap, servent à rapprocher ce vêtement des épaules; il a également un collet roide et fort haut, fait de peau avec son poil. L'usage de ce collet est pour la pluie; s'il vient à être mouillé d'eau salée, comme il arrive à la mer, le Lapon, aussitôt qu'il est sur le rivage, se roule dans la neige, pour empêcher que son vêtement ne soit endom-

magé par l'eau de mer. Les montagnards qui voyagent, portent pour se défendre de la sévérité du froid, la peau d'un renardeau, qu'ils appliquent sur leur cou, observant toujours de mettre la queue sur leurs épaules. Quand les marchands suédois font un voyage dans les montagnes, ils lient une peau de martre à l'entour de leur cou pour le même dessein, et pour l'orner, ils y fixent des pièces d'argent dans les trous où étaient autrefois les yeux. Un surtout fait de peau de faon de renne, est appelé dans le pays, *moedda* ; la forme en est la même que ceux qui sont faits de la peau d'un animal dans la force de l'âge ; mais il a une bordure à l'entour des manches, et se serre sur la poitrine avec une frange d'une peau de chien noir. Le habits fourrés que les Lapons préparent pour vendre aux plus riches habitans, sont faits de peaux de jeunes rennes, d'un gris-clair, et ont une ouverture sur la poitrine, couverte d'une bordure de peau d'outre. La partie inférieure a tout autour une garniture de peau de chien noir. Au-dessus de la poitrine, et de chaque côté, est une pièce de peau coupée en forme de coin, cousue sur le vêtement. Il faut ob-

server que les bordures de la poitrine, du cou et des autres parties du vêtement, sont travaillées en clinquant et de différens dessins, selon le goût des acheteurs.

Quelquefois les hommes portent des gants de cuir tanné, qu'ils appellent *rappakak*; mais communément ils ont des gants faits de peaux de faon de rennes, dont la fourrure est au-dehors; et pour mieux se préserver du froid, ils en garnissent l'intérieur avec de la laiche vésiculeuse, *cavax vesicaria.* Il recueillent cette plante l'été, la font sécher, la froissent entre les mains pour l'amollir et ensuite la cardent avec un peigne de corne ou de fer; ils en font usage dans leurs souliers et leurs gants. Les femmes font des gants de meilleure qualité et plus recherchés dans le commerce, que les Lapons de distinction portent communément. Ils ont à la partie supérieure de la main, une peau de renard noir ou de pied de renne, dont la fourrure est également en dehors. Les gants enveloppent le poignet et couvrent la partie du bras où ils sont attachés. Le bord du gant qui touche le bras est agréablement brodé en fil-de-clinquant, et bordé de peau d'outre.

Beaucoup de Lapons, hommes et femmes, portent des bracelets de cuivre autour du poignet ; ils attribuent à ces bracelets la vertu de les préserver de certaines douleurs.

Les deux sexes ne font point usage de bas ; mais d'une sorte de pantalon, qui colle exactement sur les cuisses et sur les jambes. Ils sont de gros drap ou de cuir tanné, et quelquefois de la peau des jambes de rennes: ceux qui sont de drap ou de quelqu'autre étoffe, ont une pièce de peau cousue sur les genoux, pour les empêcher de s'user dans cet endroit. Ceux qui sont de cuir tanné sont appelés *sistekak* ; ils s'en servent de préférence dans les temps pluvieux. Il en est certains de peau et cuir tout ensemble, c'est-à-dire, qu'ils ont la partie antérieure de cuir et la partie postérieure de peau ; on les appelle *kamar-busack* ; ils sont d'un fréquent usage quand ils voyagent par terre : on les porte par-dessus les pantalons de gros drap.

Les souliers du Lapon n'ont qu'une semelle ; on se sert quelquefois pour les faire, de la peau de la tête de renne. L'empeigne et la pièce du talon sont de la peau de la jambe du même animal. Cette espèce de souliers est

très-en usage chez les Lapons montagnards, qui l'appellent *gallokak*. Ils laissent le poil sur la peau et portent les souliers de manière que ce côté soit en-dehors, ce qui le rend fort glissant, principalement sur la glace, à moins que l'on n'ait roussi le poil, et qu'ainsi en lui donnant une surface plus inégale, on le rende moins susceptible de glisser sur les surfaces polies. Cette dernière précaution est surtout nécessaire pour les enfans, qui sans cela seraient exposés à nombre de chutes dangereuses. Il est d'autres souliers dont les semelles sont faites de veau marin, et l'empeigne de quelque cuir plus fin, tanné ou non tanné. Cette espèce de souliers est principalement portée par ceux qui voyagent souvent par mer. On ne connaît point en Laponie l'usage des boucles et des lacets. Les Lapons attachent leur chaussure avec une lanière entortillée autour du coup-de-pied : pour se garantir du froid aux pieds, ils remplissent leurs souliers de paille ou de jonc. Comme le pantalon ne descend pas jusqu'aux talons, le pied est nu dans le soulier : aussi ont-ils grand soin de bien arranger la paille ou le jonc dans le soulier, et les étendent-ils la nuit pour les sécher

et pouvoir s'en servir le lendemain; ils ne changent point cette fourrure qu'elle ne soit usée.

Les Lapons font des bottines, mais pour les vendre; la semelle, l'empeigne et la pièce du talon sont faits de peau de jambes de rennes, le poil en dehors. Les autres parties, telles que la semelle intérieure et la tige, sont en drap ; le retroussis de la botte est brodé en clinquant ; ces bottes sont attachées sur le genou avec une courroie d'où pend une houppe faite de drap effilé. Le talon de cette sorte de botte, que les Lapons appellent *sacsokak*, se termine en pointe aiguë.

Les hommes portent des ceintures garnies d'ornemens en étain. On attache à la partie antérieure une poche pour renfermer le tabac à mâcher. A la partie postérieure de cette ceinture, pendent plusieurs lanières de cuir, ornées de perles d'étain, pour porter des clefs ou autres choses, telles, par exemple, qu'une gaine avec son couteau ; chaque lanière est garnie d'anneaux. Ce sont les femmes qui font ces ceintures; elles en décorent le dehors, comme on vient de le dire, avec

des plaques d'étain, et elles en garnissent le dedans avec des peaux.

De l'habillement des hommes nous passerons à celui des femmes. Celles-ci portent des bonnets d'étoffe de laine, et plus souvent encore de toile. Les premiers sont d'une grosse serge; ils sont faits de deux morceaux, un desquels couvre la partie postérieure de la tête et le cou; l'autre, les tempes et le front. Sur la couture de ces deux morceaux on applique une bandelette de drap jaune. La partie inférieure du bonnet est bordée en jaune ou avec des lames d'étain blanc, ou quelques autres bordures apparentes; et au défaut de ces ornemens, elles y mettent, pour en tenir lieu, un morceau de drap de différentes couleurs. Il y a aussi pour ornement un ruban clinquant de couleur or ou argent. Le missionnaire parle d'une pauvre Lapone dont le bonnet était lié avec une bande de peau de saumon blanc; mais qui dans tout le reste était pareil à ceux que l'on vient de décrire. Les bonnets de toile diffèrent de ceux de laine en ce qu'ils sont bordés d'étoffes plus élégantes.

Avant qu'une Lapone mette son bonnet, elle ajuste sur le sommet une houppe ronde

en forme de bouton, et quand le bonnet est sur la tête, elle l'arrête par une bandelette attachée à cette houppe. Quand les femmes sont en voyage, ou quand elles veillent sur leurs rennes pendant la nuit, elles portent également un vêtement fait de deux pièces, dont la première protége la tête, le cou, les épaules et le menton. Le vêtement est fait de grosse serge rouge, bleue ou verte, et s'attache sur la poitrine avec une bande de drap de différentes couleurs. Pour garantir plus complétement la tête, elles portent un grand bonnet qui ressemble à une couronne, plus large au sommet et diminuant vers l'ouverture. Au côté gauche est une bande de drap de différentes couleurs, ou quelquefois une courroie dont le bout est garni de clinquant et d'une boule d'argent doré.

La tunique et le surtout que portent les femmes, diffèrent peu de celles des hommes. Leur tunique est faite d'une peau de mouton dont la laine est en dedans, elle se distingue de celle des hommes en ce qu'elle est plissée devant et derrière, mais elle est plus longue et serre davantage sur la poitrine; elle tombe un peu plus bas que les hanches; tandis que

celle des hommes descend jusqu'aux genoux. Cette tunique comme celle des hommes, leur tient lieu de chemise : la garniture du haut est faite d'une grosse étoffe, ce qui la distingue de celle des hommes qui n'en ont point. Celle des femmes descend au-dessous des genoux, et celle des hommes ne descend guère plus que la cuisse; cette dernière a un haut collet roide, tandis que la première n'en a point; cependant la tunique des femmes, en peau de mouton, a un haut collet roide qui couvre le cou et les oreilles, et dépasse le vêtement extérieur. Les femmes ont encore un autre sorte de surtout qu'elles appellent *barve*; il est aussi de grosse serge, mais différent de celui dont nous avons déjà parlé, en ce que celui-ci, qui est plus court de moitié, l'enveloppe tout autour et forme des plis sur le corps. Le surtout fait de peau de renne ou de son faon, ressemble en tout à celui des hommes, excepté que ceux que les hommes portent, descend jusqu'aux talons, pendant que celui des femmes vient à peine jusqu'aux genoux.

Les gants des femmes ont assez la forme de ceux que portent les hommes; quelques-

uns sont blancs et faits de peaux de rennes, dont le poil est en dehors ornés de cordons de drap de différentes couleurs, et cousues ensemble. Les pantalons des femmes leurs servent de bas ainsi qu'aux hommes; ils sont faits de même étoffe que les autres habits: rarement ils sont de cuir tanné. Leurs souliers sont faits de peau de la jambe des rennes; les femmes des montagnards préfèrent les peaux blanches.

Les ceintures sont de cuir ou de drap; elles sont ornées de feuilles d'étain; de cette ceinture descend une bande demi-circulaire pour s'y attacher de nouveau : elle est ornée de cuivre et d'anneaux de même métal; ils sont d'argent pour les femmes riches. Elles portent sur leurs épaules un couvre-chef ou manteau de toile de Russie, ou de coton quelquefois blanc, et quelquefois imprimé. Elles font encore usage de petits tabliers de toile de Russie, ou de coton blanc ou imprimé. Les blancs sont toujours garnis d'une frange ou bordure.

Les femmes de la Laponie russe portent des boucles d'oreilles, et quelquefois des colliers d'argent qui entourent leur cou et sont

attachés avec des cordons à leurs oreilles. En général il y a si peu de différence entre l'habillement des hommes et celui des femmes en Laponie, que le bon missionnaire nous dit qu'il a connu un homme et une femme qui changeaient d'habit par erreur, et ne les en conservaient pas moins le reste du jour.

En terminant ce que nous venons de dire sur les habits, la fourrure, les peaux, les gants, les souliers, et autres objets de ce genre, nous observerons que leur façon est toujours confiée aux mains des femmes; les hommes s'occupent de l'économie de la maison, de la cuisine et d'autres objets, dont se mêlent les femmes en d'autres pays. Celles-ci font encore usage de différens meubles de bois; les plus belles sculptures dont ils sont ornés, sont le produit de leur industrie.

SECTION VI.

Du logement des Lapons, et de la disposition de l'intérieur.

Les huttes des Lapons côtiers, comme celles de ceux qui habitent les bois, sont appelées *laume guatte* : elles sont construites avec quatre perches courbées en ovale, avec une petite porte et une ouverture au sommet pour laisser passer la fumée ; elles sont couvertes d'écorce de bouleau et de mottes de terre. Pour y entrer il faut se ployer extrêmement, et en dedans il n'est pas possible de s'y tenir debout, excepté peut-être au milieu, où l'on fait du feu directement au-dessous du trou qui est au sommet. La famille s'assied autour de ce feu, sans faire attention à cet inconvénient : tout l'intérieur est tapissé de branches de bois. Au milieu de la hutte sont deux piles de pierres grossièrement élevées à une distance égale et parallèle l'une à l'autre, en face de la porte,

à l'extrémité opposée de la hutte; ce lieu est pour le foyer; aux quatre coins sont fixés autant de pieux; ces pieux servent à supporter deux traverses, sur lesquelles plusieurs morceaux de bois sont placés en travers. C'est sur ceux-ci qu'ils attachent une cremaillère pour supporter leur marmitte. Avant de se livrer au sommeil, les Lapons ont fort grand soin d'éteindre le feu, et après qu'il n'y a plus de fumée, ils grimpent sur le haut du toit et placent une planche sur le trou. Nous avons déjà dit que la hutte est divisée dans son centre par deux piles de pierres, pour former un foyer. Cette division s'étend vers la porte jusqu'à l'autre côté de la hutte, par le moyen de quatre morceaux de bois de bouleau de longueur convenable. Cette disposition laisse deux places vides dans le centre outre celles du feu. Celle qui est vers la porte sert de bûcher; celle qui est au-delà est l'endroit où se serrent les ustensiles de cuisine, les vaisseaux de cuivre destinés à contenir l'eau de neiges, nécessaire pour la boisson. Il y a encore deux espaces vers les côtés de la hutte, à droite et à gauche du foyer. Le premier, près de la porte, s'étend

là où commence le foyer; le second occupe l'étendue du foyer, et le troisième succède à la séparation où les vases et les marmittes sont placées. On peut appeler chambres tous ces compartimens de la hutte, car c'est dans elles que dort la famille, de la manière que nous le dirons ci-après.

Sur le plancher de tous ces compartimens ou divisions, est étendue une peau de renne, comme un tapis, pour qu'en s'asseyant dessus, la famille n'épouve aucun mal aise des branches dont elle a jonché le terrain. Lorsqu'un Lapon se retire chez lui, pour se reposer, voici l'arrangement observé dans l'intérieur : s'il n'y a qu'une famille dans la hutte, le mari et la femme prennent un côté des trois divisions, l'autre côté est réservé aux enfans et domestiques; si, d'un autre côté, les enfans et les serviteurs sont obligés de dormir dans le même côté que le maître et la maîtresse, l'ordre des lits est ainsi : le mari et la femme prennent l'extrémité au-delà de la porte, place regardée comme la plus honorable, et qu'on appelle *boshio-kiaeshie*; les enfans dorment dans la partie du milieu, ou comme ils le disent, dans le *gask-loido*, près le foyer, et

les domestiques occupent la division près de l'entrée ou sur la *kiaeshie*.

S'il arrive qu'un missionnaire passe la nuit chez eux, on lui donne la meilleure de ces chambres, et l'homme et la femme alors quittent leurs huttes, et cela tout le temps que l'homme pieux reste parmi eux.

Quand deux familles occupent la même hutte, le vide du derrière de la porte ou le bûcher, le foyer et l'espace opposé à lui, à l'autre bout, où est la batterie de cuisine, sont en commun aux deux familles. Quoiqu'ils soient ainsi en communauté, il arrive rarement des disputes ou querelles entre elles; et la conduite de ces peuples simples, est alors un exemple frappant de cordialité et de fraternité pour les habitans des grandes villes, qui communément regardent les Lapons comme bien peu supérieurs aux sauvages.

Les moutons et autres troupeaux ont un local qui leur est assigné près de la hutte; ils y entrent par la même porte que la famille, dont ils font partie. Les Lapons côtiers ont près de leur hutte un local pour le fourrage; la construction de ce local ne demande pas plus de génie que la maison. Ils fixent trois

rangées de pieux sur le sol, comme pour en faire un mur; ils y disposent ensuite quelques traverses qui se croisent à une certaine hauteur du terrain. C'est sur ces traverses qu'ils mettent leur foin, en le pressant autant qu'ils peuvent; ils en entourent particulièrement le sommet des poteaux, dont le haut reste encore visible : ainsi il reste sous le foin deux espaces vides, divisés, comme il a été dit, par les rangées de pieux; on les appelle, en langage du pays, *itre* ou *lap*. Les Lapons conservent, de cette manière, leur foin tout l'hiver; car la pluie qui tombe en cette saison, n'est pas assez considérable pour le mouiller, et la neige n'en peut guère endommager que le dehors. C'est dans l'espace qui est entre ce foin et le sol, que les Lapons suspendent leur vêtement, qu'ils gardent leurs peaux de rennes, leur potterie et autres ustensiles de ménage. Quand leur fourrage est employé, ils sont obligés, pour s'en procurer d'autre, de couper les arbres et de les dépouiller de leurs écorses, qu'ils offrent alors à leurs bestiaux; ils leur donnent encore les jeunes branches à manger. Il arrive souvent que le froid est assez rude pour congeler la neige et em-

pêcher ainsi que les rennes ne grattent avec leur pied pour parvenir à trouver de la mousse, qui est leur principale nourriture. Dans ce cas, les Lapons coupent de gros sapins et autres arbres, pour prendre les lichens et mousses qui croissent dessus. Ces circonstances sont cause de la destruction de beaucoup de beaux merrains, qu'ils laissent pourrir aux lieux où ils les abattent : ils donnent encore souvent des racines à leurs animaux, et composent quelquefois un mets particulier qui fait grand plaisir à leurs vaches. Ce mets est composé de têtes, d'os et d'entrailles de poissons, bouillis ensemble avec de la paille et plusieurs poignées de varec *fucus-serratus*. Les paysans norwégiens qui habitent la partie Est du Finmark, nourrissent leurs vaches non-seulement avec du foin, mais encore avec le même mélange, ou avec les lichens qu'ils donnent à leurs rennes.

Les tentes d'hiver des Lapons montagnards diffèrent peu de la hutte que nous venons de décrire, excepté que le montagnard a une autre manière de disposer sa cuisine que le premier. Le montagnard, en écartant la neige pour former un plancher à la tente qu'il veut élever,

en forme une sorte de muraille circulaire, de manière à entourer son habitation. Les pieux qui supportent la couverture de laine de sa tente, sont fichés dans cette muraille, et une sorte de solives traversant le sommet des pieux principaux, soutient la cremaillère à laquelle tient la marmitte; la pièce de laine qui couvre la tente, est faite de deux morceaux joints ensemble par des fiches de bois; la porte de la hutte est coupée en forme de pyramide, d'un morceau d'étoffe de laine étendu et soutenu sur une fourche de bois; les traverses sont l'ame de la porte, qui est jointe à la tente seulement par un morceau de cuir à son sommet; les côtés de la porte sont joints à quelques légers bâtons qui, fichés dans le sol, en constituent les deux montans. Un côté de la porte s'arrête à un de ces montans, selon que le vent souffle, de manière à prévenir toute admission d'air dans l'intérieur de la tente, qui pourrait occasionner une augmentation de fumée. De cette manière, on ne peut entrer dans la tente que par le côté qui est opposé au vent.

Les Lapons montagnards ont coutume de construire quelques tentes dans les bois où

ils vont chaque jour à la recherche du chauffage. Ayant coupé un arbre, ils le tirent eux-mêmes vers la porte de leur tente, où ils le dépouillent de toutes ses branches, et mettent de côté les plus gros morceaux pour leur feu. Quand ils se disposent à allumer celui-ci, ils ramassent les tisons et charbons dans un morceau d'écorce de bouleau, les couvrent ensuite de feuilles sèches et de petites bûchettes. Le bois qu'ils mettent par-dessus est pour la plupart du temps verd et tout couvert de neige et de glace; il jette, aussitôt qu'il commence à s'allumer, une épaisse fumée, que rend encore plus insupportable la vapeur désagréable que rend le bois mouillé. Toute la tente est pendant un temps remplie d'une vapeur qui sent la poix, tellement que toute personne qui n'y serait point accoutumée, courrait le risque d'y perdre la vue. A mesure que la flamme prend, la fumée se dissipe, mais le haut de la tente en est toujours rempli; et si le vent est violent, elle est repoussée dans l'ouverture qu'on avait pratiquée pour lui donner issue. Quand un Lapon montagnard se retire pour dormir, il n'éteint point son feu, qui lui tient lieu de lampe et lui donne autant de

lumière qu'il lui en faut alors. Le Lapon des montagnes, à quelque distance de sa tente, a encore l'habitude de se faire une petite cabanne, en plaçant quelques perches sur des pieux qu'il enfonce en terre ; il en couvre le dessus avec des branchages. Ce petit endroit lui tient lieu de magasin pour ses peaux de rennes et ses ustensiles de ménage.

Sa tente d'été ressemble, sous tous les rapports, à celle dont il fait usage l'hiver, excepté qu'il l'élève sur le haut des montagnes, à la portée des hauteurs froides où ses rennes peuvent aller au pâturage ; la couverture en est d'une pièce de grosse serge ; son contour n'a aucun rempart qu'on puisse comparer à celui que lui compose la neige pendant l'hiver. La petite tente d'usage aux chasseurs qui font de grands voyages à la poursuite des rennes, est d'une grosse étoffe appelée dans leur langage *lawo*. Quand il a intention de la tendre, il commence à débarrasser le terrain de la neige, jusqu'à ce qu'il parvienne au sol nu, sur lequel il étend de petites branches coupées aux arbres des environs, et il dispose la neige de manière à s'en faire un rempart de tous côtés : il taille alors un nombre suffisant de perches,

qu'il enfonce dans la neige, et les dispose obliquement, pour les faire rencontrer par le haut, où il les attache avec une corde ; ensuite il couvre le tout d'une pièce de grosse étoffe, réservant toujours une ouverture pour le passage de la fumée. Il fait son feu sur les pierres qu'il ramasse dans l'espace du terrain qu'il déblaye. Ce feu alors lui sert pour faire sa cuisine, qu'il apprête dans un pot faisant partie de son ménage. Le Lapon côtier fait usage d'une tente assez pareille à celle que nous venons de décrire, toutes les fois qu'il voyage sur mer dans son canot, et qu'il est forcé d'aborder au rivage, à cause du mauvais temps ; il est contraint de recourir à ce moyen, à raison du manque d'habitation sur toute la côte.

Les Lapons montagnards et côtiers font usage de petits appentis pour conserver leurs provisions et ustensiles de ménage, qui ne sont point d'un besoin journalier; ils sont construits sur des pièces de bois qui s'élèvent à fort peu de hauteur du sol. Les côtiers les placent près de leur domicile; les montagnards, dans les bois, comme on le dira dans la Section suivante, où l'on traite de leur manière de voya-

ger. Le montagnard creuse des trous en terre, trous qu'il appelle *gedger-borra*; ils mettent au fond de ces trous plusieurs pierres sur lesquelles ils placent leur chair de rennes.

Après avoir longuement décrit les huttes et tentes des Lapons montagnards et côtiers, M. Leems continue à parler des habitations des paysans de la Norwége et de la Laponie. Ces habitations forment autant de chétives cabannes, dont l'enceinte ou muraille est faite de bois, et le toit, de mottes de gazon: on n'y voit aucune cheminée, et sous ce rapport ces maisons diffèrent des huttes des autres paysans, mais elles ont un passage pour la fumée, à travers nombre d'ouvertures pratiquées sur les côtés, lesquelles ouvertures tiennent également lieu de fenêtres pour le passage de la lumière. Le foyer est pareillement construit avec un morceau de pierre en forme de four: on y allume le feu tous les jours; la porte et les trous sont tenus ouverts, pour que la fumée puisse y passer. Le feu étant bien consumé, et les pierres qui composent le foyer bien échauffées, c'est alors qu'ils tiennent fermées la porte et les ouvertures, pour maintenir assez de chaleur jusqu'au jour suivant,

qu'ils chauffent de nouveau ce four. Les paysans norwégiens ont coutume de s'éclairer avec des morceaux de bois de sapin, qu'ils allument pendant l'obscurité de la nuit. L'intérieur de leur hutte est pavé de pierres aussi douces qu'ils peuvent se les procurer.

SECTION VII.

De la manière dont les Lapons préparent leurs lits. — Précautions qu'ils prennent contre les cousins.

Le lit que les Lapons côtiers se font dans leur hutte, et celui que se disposent les montagnards dans leurs tentes, sont également formés par une peau de renne qu'ils étendent sur le feuillage dont le sol est couvert. Le surtout du Lapon, roulé en forme de traversin, lui sert d'oreiller ; et la peau d'un mouton, dont la laine est en dedans, lui tient lieu de couverture, sur laquelle est étendue une autre couverture de laine à long poil. Quelle que soit l'intensité du froid en hiver, les montagnards ne s'en couchent pas moins nus. Les lits ne sont séparés les uns des autres que par une pièce de bois placée de chaque côté. L'homme et la femme dorment à l'extrémité du réduit ; les enfans, dans la division suivante ; et les serviteurs, près la porte, mais

tellement proches les uns des autres, que l'homme et la femme peuvent, avec leurs mains, toucher au lit de leurs enfans, et ceux-ci de même au lit des serviteurs: il est cependant ici quelques exceptions.

L'été étant la saison où le Lapon montagnard est le plus infesté de cousins et autres insectes ailés, leur nombre l'a forcé à chercher les moyens de se défendre contre leur aiguillon pendant qu'il est au lit, sans cependant éprouver l'incommodité d'être trop couvert. Pour y réussir, il fixe une lanière de cuir à un des supports de sa tente, sur le haut de son lit; à cette lanière est attaché le milieu de sa couverture, qui ainsi se trouve élevée à une hauteur convenable, ensorte cependant que les bords et les coins touchent jusqu'à terre; ainsi en se fourrant dessous, le Lapon peut se tapir et dormir tranquillement. L'espèce de cousins qui leur est la plus insupportable, est le *culex pipiens* de Linnée: les Danois le désignent sous le nom de *lys-mig*, et les Lapons, sous celui de *zhinoik*. Ce sont, dit le missionnaire, les femelles seules qui piquent et sucent le sang de la blessure. Il est

si

si difficile de s'en garantir, que quelque serrés que soient les gants sur les mains, leur aiguillon ne trouve pas moins accès à travers les coutures. Il m'est arrivé quelquefois, qu'en ôtant mes gants, je trouvais sur ma peau autant de morsures qu'il y avait de points à leur couture. Ils sont en si grande abondance dans les bois, pendant l'été, que ceux qui y pénètrent, sont sûrs d'avoir le visage tout couvert de ces insectes, et tellement, qu'à peine peuvent-ils reconnaître le chemin. Leur piqûre est toujours accompagnée d'une démangeaison désagréable, et d'un léger gonflement auquel succèdent de petits ulcères blancs, de manière que quand une personne revient du dehors, et qu'elle a été attaquée par cette nuée de persécuteurs, on peut à peine la reconnaître, tant son visage est rempli de pustules. Quand la nécessité de couper le merrain pour en tirer l'écorce, retient le Lapon dans les bois, il peut à peine ouvrir la bouche pour prendre la nourriture destinée à le refaire, sans qu'il ne coure le risque de la sentir bientôt infectée de ces insectes. Si le vent vient à souffler brusquement, ces in-

sectes disparaissent pour un temps, mais dès que le vent est appaisé, ils reviennent avec leur bourdonnement ordinaire, et en si grande abondance, qu'on en trouve par-tout. Ils attaquent les bestiaux et les rennes, qu'ils tourmentent d'autant plus, que ces animaux sont restés plus ou moins long-temps dans les bois; ils s'acharnent sur leur peau jusqu'à ce que celle-ci soit toute ensanglantée. Jusqu'ici on n'a trouvé que la fumée pour éloigner ces insectes avides de sang : aussi, quand un pâtre trait son renne, un autre tient-il un tison près de lui pour écarter les cousins, et empêcher que l'animal ne remue. Ainsi, observe notre bon missionnaire, le plaisir qu'on s'apprête à goûter après un hiver ennuyeux, qui a duré depuis la S.t Michel jusqu'au mois de juillet, est entièrement empoisonné par le supplice qu'occasionnent ces intraitables ennemis.

SECTION VIII.

De la nourriture des Lapons, et de leur manière de la préparer.

Le lait de renne est la base de la nourriture des Lapons; il y a deux manières de l'assaisonner, selon la saison où ils se trouvent. Dans l'été, ils font bouillir avec leur lait, jusqu'à ce qu'il se caille, une sorte d'oseille à larges feuilles, qui croît dans les prairies interposées entre les plus hautes montagnes. A mesure que le lait chauffe, ils l'agitent; quand il est tourné, ils en séparent le petit lait et recuisent le caillé, et le mettent ensuite dans des vessies qu'ils enfouissent sous terre, puis ils en font usage pendant cette courte saison. Dans l'hiver, au contraire, ils ont recours au procédé suivant: ils le mettent dans des tonneaux ou autres vaisseaux qu'ils peuvent se procurer; le lait bientôt s'y tourne; et à mesure que le froid arrive, il se gèle; et c'est alors qu'il

est gardé plus facilement. Le lait qu'on trait après ce temps, se mêle avec des baïes à fruit noir, ou groseilles de corbeaux, *empetrum nigrum*, et est mis dans l'estomac bien lavé d'un renne : alors bientôt le lait se congèle, et on le coupe en tranches avec l'enveloppe. Ils emploient une petite hache pour cet usage ; car aucun autre instrument ne viendrait à bout de faire une seule brêche à un pareil glaçon. Ce morceau est ainsi partagé en plusieurs autres plus petits qu'ils mangent l'hiver, à midi, heure du jour, dit notre missionnaire, où chaque Lapon pense à son dîner. On peut présumer que comme ce mets est servi sans avoir passé par le feu, la crême est dans sa perfection. On sert souvent un mélange de viande et de fruit, entremêlé du lait le plus butireux qu'on puisse traire de ces animaux ; mais malgré le beurre qu'on dit propre à résister, en grande partie, à l'action du froid, cette préparation n'en glace pas moins la bouche, ainsi que le remarque notre bon missionnaire ; et à l'entendre, il semble que ses dents en claquent encore pendant qu'il fait son récit. Le dernier lait qu'on tire en

hiver, se congèle aussitôt qu'il est tiré; on le met dans de petits vaisseaux faits de bois de bouleau, pour mieux le conserver; on le regarde comme très-délicat, et si agréable au goût, qu'on le considère comme le présent le plus distingué que l'on puisse offrir à un missionnaire: on le met devant le feu, et on le mange avec une cuiller à mesure qu'il se fond. Quand on l'en approche, on le couvre avec beaucoup de soin; autrement, pour peu que l'air froid vienne à le frapper, il jaunit, et devient rance. On fait le fromage de renne de la manière suivante. Les indigènes commencent par mêler de l'eau au lait; autrement, vu sa très-grande épaisseur, il ne pourrait pas aisément se cailler, lorsqu'on lui mêlerait de la pressure. Quant on a ainsi ajouté une suffisante quantité d'eau au lait, on le met sur le feu; et après qu'il a reçu un degré suffisant de chaleur, on jette dedans la pressure; aussitôt le petit lait se sépare: on prend le caillé qu'on enveloppe dans une pièce d'étoffe, et qu'on presse de manière à lui donner une forme ronde; alors on le mange froid, bouilli ou rôti. Si on l'approchait trop du feu, il y

aurait à craindre, vu la quantité de beurre qu'il contient, qu'il ne s'enflammât; ce qui arrive souvent. Ce fromage est regardé comme un excellent remède pour les engelures; la pressure s'obtient par l'infusion du foie du merlus, ou des intestins du renne, dans une certaine quantité de lait de beurre.

Les Lapons montagnards font également du beurre avec le lait de leurs rennes; mais comme ils le battent en employant le lait en totalité, il est toujours d'un blanc désagréable, d'une moindre saveur, et moins gras que celui qu'on fait en opérant sur la crême du lait de vache, comme le pratiquent les Lapons côtiers qui ont peu de rennes, et dont les richesses consistent principalement en vaches, moutons et chèvres. En faisant leur beurre, les femmes n'ont recours à aucun autre instrument que leurs doigts, qu'elles remuent dans la crême, jusqu'à ce que le beurre prenne, et qu'il ait acquis quelque consistance.

Les montagnards dînent et soupent constamment sur le produit de leur chasse récemment faite en hiver; chaque semaine ils tuent un ou deux rennes sauvages, plus

ou moins, selon le nombre d'individus dont est composée la famille. Ils cuisent leur gibier de la manière suivante : le chasseur qui a attrapé une pièce, la coupe en petits morceaux, et les met dans sa marmite, sans s'inquiéter du sang ou des ordures dont ils pourraient être salis. Il place alors sa marmite à côté du feu, de manière que la chaleur suffise pour en faire élever la graisse. Quand la chair est près d'être suffisamment cuite, il écume la graisse, et la met dans une coquille, puis il jette dessus un peu de sel; il prend ensuite la chair avec une fourchette de bois, la met sur un plat, et laisse le bouillon dans la marmite. Le couvert étant disposé, la famille s'assied à l'entour du plat, et chacun trempe le morceau qu'il tient au bout de son couteau, dans la coquille qui contient la graisse qu'on a écumée ; et de temps à autre, ils avalent une cuillerée du bouillon resté dans la marmite, qu'ils boivent ainsi sans aucun mélange de farine ou d'autre assaisonnement: ils commencent et terminent ainsi leur repas. On a dit d'eux, mais sans fondement, qu'ils mangeaient leur chasse toute crue ; le missionnaire qui les a vus

et observés en diverses circonstances, n'a rien pu découvrir qui appuyât une pareille opinion; quoiqu'ils fassent moins de cas des entrailles que de la chair qu'ils destinent à leur usage, ils n'en font pas moins bouillir celle-ci séparément, pour la servir sur leur table. Les montagnards portent la parcimonie jusqu'à refuser les os à leurs chiens; après les avoir brisés en petits morceaux, ils les font bouillir autant qu'ils peuvent, pour en tirer quelques principes gélatineux, dont ils puissent faire quelque usage. En vérité, quand Papin et le comte de Rumfort auraient été à leur école, ils ne pourraient donner de plus grands exemples d'économie qu'eux. Quand un chasseur a mis bas sa pièce, il partage la curée aux chiens : ces animaux lui sont d'une très-grande utilité pour la recherche du renne; un Lapon qui passe pour beaucoup chasser, en a au moins huit. On doit bien facilement croire que peu gourmands, comme sont les Lapons, ils font partager à leurs chiens toute leur sobriété : en effet, excepté la curée, qu'on ne leur donne que quand ils ont abattu un renne sauvage, à peine ont-ils un bouillon pour les restaurer

le soir ou le matin. Non-seulement les Lapons font bouillir leur viande, mais souvent encore ils la mangent rôtie, genre de cuisson qu'ils estiment beaucoup. Pour rôtir leurs viandes, ils font usage d'une broche de bois, dont ils enfoncent une extrémité en terre; la viande alors reste suspendue à la broche, devant le feu; ils ont soin de la tourner de temps en temps, et elle y reste jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment cuite. Ils ne sont point ici dans l'usage d'arroser leur viande avec du beurre fondu, ainsi qu'on le pratique dans beaucoup de parties méridionales de l'Europe.

D'après tout ce qui précède, on peut conclure que les Lapons mangent leur chasse dans son état de fraîcheur, et que jamais ils ne la conservent pour un autre temps, en la tenant dans la saumure. En effet, comme jamais ils ne tuent de bêtes fauves pendant l'été, ils n'ont pas besoin d'avoir recours à aucun moyen pour conserver leur venaison pour le reste de l'année. C'est pour varier leur régime que quelquefois les Lapons fument leur viande. Pour mieux parvenir à leur but à ce sujet, ils commencent par faire de pro-

fondes incisions dans leurs pièces, pour que la fumée puisse bien pénétrer dans l'intérieur, ensuite ils les suspendent au haut de leur tente, où elles acquièrent bientôt les qualités qu'ils désirent.

Le gibier est le fond de la nourriture des montagnards; néanmoins ceux qui habitent le voisinage de la mer font aussi usage du bœuf et du mouton; ils mangent encore de l'ours, du loup, du renard, de la loutre, du veau marin; en un mot, de tous les gros animaux qu'ils peuvent abattre, excepté du cochon, que tous les Lapons ont en horreur. Les Lapons qui s'adonnent à la pêche du saumon vivent encore de ce poisson, qu'ils fendent et font sécher à l'âpre chaleur du soleil; ils le mangent sans aucune cuisson préparatoire, et se contentent de tremper chaque morceau dans de l'huile de baleine. Ce mets est celui que la mère offre le plus communément à son enfant à la mamelle; et pour que celui-ci en tire mieux parti, elle commence par mâcher le morceau qu'elle se dispose à lui offrir : ainsi l'enfant s'accoutume dès son jeune âge à ce genre de nourriture, que tout Lapon prise beaucoup, regardant

cette huile comme infiniment meilleure que le beurre. Il est faux que ces gens prennent, comme on l'a assuré, une pinte d'huile de baleine à leurs repas, ou que les femmes en travail en avalent de grandes gorgées pour alléger les douleurs.

Quand ils ont épuisé leurs provisions de poissons secs, ils ramassent les têtes et les os de poissons qui ont encore quelques chairs, ils les rôtissent au feu, les mettent ensuite dans une marmite avec des tranches de cuisse de veau marin; mais avant tout ils ont la précaution de mettre ces os dans le ventre d'un phoque, où ils restent quelques temps, pour qu'ils s'y imbibent mieux d'huile; ils laissent ces os bouillir longtemps, et quand ils les croient suffisamment ramollis, ils les retirent pour les manger. On sert toujours, au moment du repas, une certaine quantité d'huile de phoque, pour que chacun puisse y tremper ses morceaux, à mesure qu'il en a besoin.

Les Lapons rôtissent communément leur poisson, comme c'est leur usage à l'égard de la viande; ils sont particulièrement friands de l'ânon frais, *gadus eglefinus*, et le préparent

ainsi. Le foie de ce poisson, écrasé et mêlé avec des baïes de cammarines, est regardé par eux comme un plat fort savoureux; ils le mangent sans pain, ainsi que leurs autres mets, qui sont tous très-huileux, comme on a pu le remarquer d'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur leur nourriture. Si l'on proposait aux médecins de nos contrées un régime de ce genre, nous n'avons aucun doute qu'ils ne le rejettassent comme ne pouvant contribuer à la conservation de la santé; néanmoins l'exemple de ce peuple, qui fait un usage constant de ce genre de nourriture, doit prouver qu'elle est très-compatible avec les dispositions de ses organes. Les Lapons, en effet, jouissent de ce bienfait du Tout-Puissant, à un égal degré de tout autre européen: nous dirons plus à ce sujet, en assurant qu'ils ne connaissent point de maladies chroniques, qu'ils n'ont aucune idée de la dyssenterie, des fièvres et autres fléaux de ce genre qui règnent dans nos régions. La seule maladie endémique qui puisse s'offrir à l'observateur, est une colique spasmodique que les médecins attribuent aux vers; encore cette affection est-elle plutôt incommode qu'inquié-

tante, et ne prouve rien quand il s'agit d'affirmer comme un fait l'état permanent de leur santé.

Quoique nous ayons déjà remarqué que les Lapons font peu usage du pain, nous observerons cependant qu'ils font une sorte de gâteau, composé seulement de farine mêlée avec de l'eau, qu'ils cuisent sur leur âtre. Ils ont aussi leurs friandises, dont ils usent, plutôt pour aiguillonner le palais que pour satisfaire à l'impérieuse faim. Ces petites délicatesses, qu'on peut regarder comme de luxe, naturellement connus des seuls riches, qui les regardent ailleurs comme faisant partie du dessert, ne sont pas étrangères à ces peuples simples : ainsi le lecteur apprendra, sans surprise, que pour exciter leur appétit ils mangent quelquefois l'écorce la plus intérieure du sapin, récemment prise de l'arbre, et que pour en relever la saveur, ils la suspendent à la fumée avant de la mâcher ; que souvent encore ils la trempent dans l'huile de baleine, leur assaisonnement favori. Quant aux pommes, aux noix, et autres fruits de nos contrées, comme ils ne les connaissent point, ils n'en ont aucun désir ; mais ils s'en dédom-

magent sur l'angélique, qui dans les vallées, sur le bord des rivières et des cataractes, croît dans toute la force de la plus belle végétation. Rien de la plante n'est perdu pour eux ; ils en mangent la racine et les feuilles dans leur état de fraîcheur : ils les font également bouillir dans du lait. C'est en mâchant cette plante, en mangeant quelques baïes qu'ils trouvent mûries sous la neige, à mesure qu'elle se fond, qu'ils amusent leur loisir à la fin du repas, d'une manière moins somptueuse, il est vrai, que nos Lucullus, mais infiniment plus avantageuse aux fonctions de leurs organes digestifs, qui n'en élaborent que mieux la nourriture.

Le plus grand objet de faste pour un Lapon, après son repas, est cette herbe que Nicot nous apporta de la Virginie, pour aiguillonner l'odorat, et souvent le détruire chez ceux qui en font abus. La nicotiane, en effet, leur procure une sorte de jouissance qui dégénère souvent en extase. Un Lapon qui ne peut s'en procurer, ira jusqu'à mâcher quelques morceaux d'une vessie qui en aura contenu, et même les copeaux d'un tonneau où l'on en aura renfermé. Ils la mâchent en

substance, ou en attirent la fumée au moyen d'une pipe ; quand ils la mâchent, souvent ils crachent dans leurs mains et régalent leurs narrines de la salive imbue des principes irritans de la plante, et parviennent ainsi à satisfaire deux sens avec le même objet. Quant, après leurs repas, cette plante favorite vient à leur manquer, ils se mettent en cercle et se passent la pipe de l'un à l'autre, de manière que chacun reçoit à son tour sa gorgée de fumée ; et ainsi personne n'est privé du plaisir de la pipe.

La boisson la plus commune aux côtiers et aux montagnards, est l'eau froide, qu'ils se procurent l'hiver en faisant fondre la neige dans un pot, pendant tout le temps que règne la rigueur du froid. C'est pour en avoir toujours sous la main, qu'ils en conservent dans un vase de cuivre qu'on trouve dans leurs huttes et leurs tentes. Les montagnards dressent communément leurs tentes aux endroits où ils peuvent avoir de l'eau ; et quand ils sont près d'un étang ou rivière, ils n'ont qu'à fondre la glace pour s'en procurer. Dans tout ce que nous avons dit sur la cuisine laponaise, le lecteur a pu remarquer que les

femmes ne s'en occupaient point : cette partie du ménage est entièrement réservée aux hommes ; et comme elle n'offre point une grande complication de moyens, il n'est pas nécessaire, pour le service, d'avoir beaucoup de vaisselle, encore moins d'aide d'office,

SECTION

SECTION IX.

Ameublement des Lapons.

L'INVENTAIRE des meubles qui entrent dans le ménage d'un Lapon, n'est pas long à faire; ce qu'il a lui suffit pour remplir ses besoins, et plus lui deviendrait à charge. La tente d'un montagnard est dressée aujourd'hui dans un endroit, et le lendemain elle est transportée plus loin dans un autre; on en peut dire autant du Lapon côtier, qui n'a point de domicile fixe: nullement habitué à l'état de résidence que l'éducation nous impose, répondant aux besoins de la nature, il ignore l'usage des chaises, des tables, et autres meubles de ce genre, que l'homme des villes s'est rendus nécessaires. Quand les Lapons s'habitueraient à leur usage, ils ne sauraient où les placer; sans compter l'embarras où ils se trouveraient dans les déménagemens, si fréquens chez des peuples qui ne se fixent dans un lieu que pendant tout le temps que les rivières et la

chasse fournissent à leur subsistance, et le quittent du moment qu'ils trouvent diminution dans l'approvisionnement; il faut, à des indigènes de ce genre, des effets transportables, qu'ils ne puissent, à raison du poids et du volume, laisser derrière eux; et c'est ce qu'ils trouvent dans leur pot, leur marmite, leur plat et leurs cuillères de corne, et autres ustensiles d'étain ou de cuivre, dont ils se servent pour leur cuisine. A ce petit nombre de meubles, quelques individus plus riches, ajoutent deux ou trois plats d'étain; il en est même qui portent le luxe à se servir de cuillères d'argent. Les montagnards, dans les longues nuits de l'hiver, ne jouissent d'autre lumière que celle que leur donne le feu de leur foyer, toujours en activité; le côtier, qui va à la chasse du phoque, en consume l'huile à la lampe; pour lui c'est l'ameublement le plus soigné de son ménage: celle-ci ne brille point par le luxe fastueux dont un art recherché s'est plu à l'orner; une coquille de mer de capacité suffisante à contenir une certaine quantité d'huile qu'absorbe une mèche faite d'un même jonc, tel est le moyen simple auquel ils ont recours pour avoir la

lumière nécessaire pour distinguer et travailler les objets qu'ils ont sous la main. Le meuble sur lequel s'épanche le génie des Lapons, est le berceau destiné à contenir le fruit de leur amour; il est fait d'un tronc d'arbre proprement sculpté, et creusé de la manière la plus convenable; dans son intérieur est une partie recouverte d'une sorte de tendelet, et destinée à loger la tête de l'enfant : des liens sont fixés de manière à faire le tour pour venir ceindre le corps de la mère quand elle est obligée, dans les voyages, de transporter son enfant avec elle. Une corde règne du tendelet jusqu'à l'autre extrémité; à cette corde tient un anneau fait de grains de chapelet qui, ainsi suspendu, sert à amuser l'enfant quand, couché sur le dos, ses mains sont en pleine liberté.



SECTION X.

Des rennes apprivoisés et sauvages; manière de traiter les premiers, et avantages dont ils sont aux Lapons; de quelques circonstances relatives au solstice d'hiver, temps où le soleil ne s'élève jamais au-dessus de l'horizon; et au solstice d'été, temps où jamais il ne se couche.

Le temps du rut pour les rennes commence vers la fin de l'automne; la femelle ne met jamais bas ses petits que vers le milieu de mai. Il s'élève toujours une guerre parmi les mâles, quand ils poursuivent la même femelle; mais le plus âgé, et conséquemment le plus fort, que l'on désigne sous le nom d'*aino-valdo*, chasse communément les autres, et reste ainsi le maître du troupeau. On a généralement cru que la femelle ne pouvait mettre bas que dans les temps d'orages, qui arrivent

communément vers la saison des semailles, aussi a-t-on donné à cette saison, en Norwége, le nom de *rein-kolve-rein*, ou temps des fruits. M. Leems observe, à ce sujet, que cette opinion n'est basée que sur un faux préjugé. Ces animaux, continue-t-il, mettent bas leurs petits dans toute autre circonstance, comme tous les autres animaux quadrupèdes: quelques femelles portent tous les ans; on les appelle *aldo* dans le pays; d'autres tous les deux ans, ce sont celles qui sont connues sous le nom de *kodno*; il en est de stériles, *stainak*, elles ne portent à aucun âge. Dès qu'une femelle a mis bas, elle perd son bois; les faons, peu de jours après leur naissance, sont très-agiles, et tellement qu'ils peuvent courir avec une très-grande légéreté, et même suivre de près leur mère par-tout où elle dirige sa course. Quelque nombreux que soit un troupeau de rennes, chaque femelle n'en reconnaît pas moins ses petits, tant l'instinct qui les dirige, a de rapport à celui dont sont doués les individus de même genre propres à nos contrées. Si la robe de la mère est d'un gris cendré, son petit est rouge à sa naissance, et

a une raie le long du dos; c'est alors qu'on l'appelle *miesse :* cette couleur devient plus foncée lorsque le poil tombe vers l'automne; alors on l'appelle *zhiaermak*. Quelques rennes deviennent blanc, n'ayant que quelques tâches cendrées sur le corps : tout faon blanc provient toujours d'une mère qui avait cette couleur.

Les femelles, qu'on nomme en Norwége *simler*, sont d'une plus haute et d'une plus forte stature que le mâle; plusieurs d'elles ont des bois bien branchus, et quelques-unes n'en ont point du tout : ces bois poussent communément en automne; sitôt que le premier est tombé, les nouveaux paraissent d'abord sous l'apparence de deux petites tumeurs noires qui s'élèvent sur le front; à mesure que de ces tumeurs le bois se projecte au dehors, la peau qui recouvrait ceux-ci prend une couleur cendrée, et se détache en longs fragmens. Quand le bois est près de tomber, l'animal offre alors l'apparence de la tristesse; ils passent leurs temps de repos à se manger aux uns et aux autres ces sortes de lanières qui leur donnent un aspect hideux, ce que j'ai eu occasion d'observer

plusieurs fois sur ma route, et dont personne n'a encore parlé à ce que je sache. Les bois sont d'un tissu serré à leur centre, mais ils sont plus moux à leur racine, leur tronc est arrondi et s'épanouit insensiblement en rameaux applatis; ce sont les audouillers : ces andouillers sont souvent d'une si grande longueur, que quand ces animaux combattent ensemble, ils sont quelquefois tellement accrochés par eux, qu'ils ne peuvent se débarrasser sans le secours de l'homme : leurs hanches sont communément les parties les plus grasses; et elles le sont encore bien plus avant la saison du rut.

Les rennes sont tourmentés l'été par une espèce de mouche qui s'introduit par leurs narines jusques dans les sinus fronteux, et qui, par cette raison, a été nommée par Linnée *œstrus nasalis ;* et *trumbe* par les Lapons. Ces animaux en sont toujours soulagés par une irritation qu'on excite dans les narines, d'une manière assez forte pour déterminer l'éternuement; ils les rejettent encore souvent dans les fortes respirations qu'ils font en courant. Ce quadrupède est encore sujet à une maladie contagieuse, quelquefois si désastreuse, qu'elle fait périr un grand nombre

de troupeaux. Cette maladie, à laquelle on n'a point encore trouvé de remède, est le *miltsyger ;* elle consiste en une affection de la rate, sur la nature de laquelle les indigènes n'ont jusqu'ici pris aucune connaissance: ils la regardent tellement incurable, qu'ils tuent l'animal, pour au moins en avoir la peau, dès que celui-ci offre les moindres symptômes d'infection. Il a déjà été fait mention, dans le corps de cet ouvrage, d'un insecte qui, en trouant la peau, la rend d'une bien petite valeur ; les Lapons, en pareil cas, n'ont point d'autre moyen de remédier au mal, que de couvrir le dos d'une couche de goudron. Les rennes sont encore victimes d'une maladie, commune à tous les animaux qui ont un sabot; c'est le panaris, appelé *klof-sjuka* par les habitans de la Norwége, et que Linnée croit provenir de la piqûre du taon. Les femelles ont aussi de petites éruptions sur les mamelles; ces éruptions ont un très-grand rapport avec celles qui sont connues en Angleterre sous le nom de *cow-pox*, c'est-à-dire, la vaccine : quand ces animaux échappent à tous ces accidens, ils peuvent parvenir jusqu'à quatorze ou seize ans; c'est-là leur longévité.

La principale nourriture des rennes, en hiver, est une sorte de mousse blanchâtre, appelée par les naturels de la Norwége *quit-mosse*, et par les botanistes *lichen rangiferinus*. L'animal, dans les forêts, n'a pas cette nourriture que lui cache la neige, sans qu'il soit forcé à quelque travail; souvent pour la découvrir, il lui faut déblayer le terrain, ce qu'il fait d'une manière très-adroite et très-expéditive avec son pied, qui alors est son seul outil. Mais quelquefois, rarement il est vrai, la neige est tellement endurcie par le froid, que l'animal ne peut arriver jusqu'à son aliment. Si cette circonstance continuait ainsi pendant un trop long temps, il y aurait beaucoup à craindre que toute la race vivante, alors aux abois, ne pérît d'inanition, ce qui serait le plus grands des fléaux pour les propriétaires; mais telle est la bonté de la Providence, observe notre missionnaire, que jusqu'ici pareil malheur n'est arrivé, et n'arrivera peut-être jamais.

Les rennes apprivoisés, qui constituent la principale richesse des Lapons, ne sont jamais à couvert l'hiver; en été ils trouvent suffisamment d'herbage sans beau-

coup de peine, mais en hiver ils sont forcés au travail, pour se procurer le lichen qui fait le fond de leur nourriture dans les forêts et dans les voyages. En différens endroits de la Norwége on emploie ces animaux aux mêmes usages que les chevaux; on les tient même à l'écurie pendant l'hiver. Le renne aime singulièrement l'urine d'homme; on ne peut s'empêcher d'être étonné, en voyant l'ardeur avec laquelle il lèche la neige qui en est imbibée. On dit aussi qu'ils font la chasse à une sorte de souris, *mus lemmus*, dont ils ne mangent que la tête; leur boisson est la neige, qu'ils saisissent dans les tas, près desquels ils passent quand ils sont attelés aux traîneaux.

Les plus grands ennemis que les rennes ayent, sont les loups; aussi les propriétaires sont-ils obligés à la plus grande diligence, et à la plus continuelle circonspection, pour garder et défendre leur troupeau contre les attaques et les embûches de ce rusé et invétéré ennemi. Ils cherchent à les effrayer et les éloigner au moyen de pieux fichés en terre, auxquels pendent des morceaux de vêtemens usés et déchirés; mais leur vigilance redouble

quand il survient quelques violens orages, car c'est alors que le ravisseur est aux aguets pour tomber sur le timide troupeau. Au moment de quelqu'alarme, chaque Lapon sort de la hutte, se met en mouvement; les uns pour veiller sur le troupeau, pendant que les autres font un grand bruit en frappant avec un bâton sur un traîneau qu'on sort au-dehors pour ce sujet. La précaution, en pareil cas, est d'autant plus nécessaire de la part des Lapons, que le renne apprivoisé est très-doux, et que si on ne lui porte aucun secours, il devient la proie du loup. Le troupeau, en effet, n'a pas plutôt découvert ce vorace animal, qu'au lieu de gagner les tentes, et de se mettre ainsi sous la sauve-garde de ses maîtres, il prend sa fuite dans les bois, où quelques-uns sont bientôt pris et tués par l'ennemi, toujours assez rusé pour chercher à se mettre entre eux et les tentes, quand il les trouve paissant à une certaine distance; dans cette chasse, le loup à constamment l'avantage sur les rennes : quand ils descendent quelques montagnes, le premier est toujours sûr de dépasser l'autre et de le saisir; mais il n'en est pas ainsi quand il s'agit de

les gravir. Si le loup attrape le renne par la hanche, il arrive souvent que celui-ci lui échappe; mais il est sûr de son coup quand il le saisit à la gorge, car alors en peu de temps il étrangle l'animal, qui ne peut se défendre. Notre missionnaire dit en avoir vu six à-la-fois étendus sur la neige, et tués ainsi par les loups qui les avaient attirés au loin au bruit d'alarme qu'ils avaient entendus. En examinant leurs corps, il ne découvrit aucune blessure qui leur eût été faite, tant leur cruel ennemi avait eu de dextérité à les coucher par terre. Il est à remarquer que les loups ne dévorent jamais leur proie sur le lieu où ils l'ont tuée, mais qu'ils la tirent toujours à quelque distance pour la dépecer. Il est encore à remarquer, dit notre missionnaire, qu'en la dévorant il place la tête vers l'est, ou du moins l'on trouve toujours dans les bois la carcasse de l'animal dans cette position; je ne saurais donner pleine croyance à une pareille assertion; peut-être l'historien a-t-il été mal informé. Quand les loups sont à la chasse, ils sont, le plus souvent, accompagnés de nombre de corbeaux et de corneilles qui, par leurs croassemens, donnent des in-

dices au Lapon des approches de l'ennemi contre lequel il doit se mettre en garde. Une chose assez singulière alors, c'est que les rennes qui sont attachés par les cordes à quelques pieux, ont été épargnés, pendant que d'autres qui étaient en pleine liberté, ont été enlevés, ce qu'on peut attribuer à la crainte où a été le loup à la vue de l'entrave de l'animal ou autre obstacle semblable ; car pareille chose n'est point arrivée quand l'animal s'est dégagé et qu'il a pris la fuite.

Pour mieux reconnaître sa propriété, chaque Lapon met une marque particulière aux rennes qui lui appartiennent ; cette marque consiste en une incision que chacun fait à sa guise à l'oreille de l'animal. Pour que chaque troupeau puisse être surveillé, et qu'aucun individu ne puisse s'égarer, chacun est mené au pâturage deux fois le jour, et ramené autant de fois vers les tentes ; cet usage est même suivi au cœur de l'hiver, quand les jours sont les plus courts et que les nuits sont de seize heures. Ceux qui n'ont même qu'une légère teinture du système solaire, ne seront point en peine de concevoir pourquoi le soleil, dans ce climat, reste sept semaines au-dessous

de l'horizon, et est perdu dans la partie la plus basse de l'hémisphère, ne laissant, au lieu de la clarté du jour, qu'une faible lueur de quelques heures. Cependant, quelque ténébreux que soit l'atmosphère, il n'est pas tellement noir, sur-tout quand le ciel n'est obscurci par aucun nuage, que l'on ne puisse voir assez pour écrire ou faire quelque travail d'ordinaire, dans les plus courts jours, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi, sans le secours d'aucune lumière. Et comme pendant le solstice d'hiver, le soleil refuse sa clarté pendant un certain espace de temps, on peut facilement concevoir que dans ces jours les plus courts, les moindres lumières doivent briller avec éclat, et que la lune donne la sienne le jour aussi bien que la nuit. Après que ces sept semaines sont écoulées, le soleil commence de nouveau à reparaître; il revient avec une splandeur en apparence plus brillante aux yeux d'un chacun. C'est ce qui arrive au premier avril, temps où les jours sont si fort agrandis que les ténèbres de la nuit générale commencent à disparaître; et comme le soleil cesse d'éclairer la terre pendant sept semaines lors de l'hiver, de même

au solstice de l'été il revient réjouir l'habitant en reparaissant sur l'horizon et brillant la nuit et le jour le même espace de temps. Néanmoins, nous observerons ici, que le soleil de la nuit paraît plus pâle et moins brillant que celui du jour.

Mais revenons à nos rennes; quand ces animaux sont de retour vers les tentes, ils se couchent en formant un cercle tout à l'entour, et ils restent ainsi jusqu'au temps où ils retournent au pâturage: quand c'est la saison de l'hiver, et qu'ils n'ont point d'autre subsistance à espérer que la mousse du voisinage, ils s'étendent fort au loin dans le pays, pour se la procurer. Quel que soit le temps, beau ou vilain, ils sont menés au pâturage à une heure régulière; mais comme souvent, pour s'abriter d'une bourrasque de neige, les pâtres sont obligés de se retirer derrière une masse de neige où ils s'endorment, il arrive quelquefois qu'un loup emporte un renne qui s'est éloigné à quelque distance du troupeau. La garde d'un troupeau est généralement confiée aux enfans ou à des serviteurs; mais quand un troupeau est la propriété d'un ménage nouvellement formé, qui n'a ni enfans ni do-

mestiques, c'est alors la femme qui prend ce soin sur elle. Si, en pareil cas, elle a un enfant qu'elle nourrit encore, elle le porte dans son berceau et suit son troupeau, quelque rigoureux et désagréable que puisse être le temps. Les chiens, que plusieurs Lapons gardent et nourrissent pour les aider à faire aller leurs rennes, leur sont d'un grand usage en pareil cas; et ils sont tellement habitués à ce service, qu'ils obéissent à leur maître au moindre signal. Les chiens, à cet égard, sont si prompts à communiquer aux troupeaux l'ordre qui leur est donné, qu'ils ramassent bientôt celui-ci en un seul groupe, quelque dispersé qu'il soit au loin: quand, lors de l'hiver, le troupeau a regagné la tente, et qu'il est couché pour prendre le repos, le Lapon ou sa femme sortent de leur tente pour compter les présens, et savoir s'il n'y en a point quelques-uns qui manquent et qui soient devenus la proie des loups. Il est rare qu'un Lapon ne découvre, à la première vue, quand son troupeau a fait une perte de ce genre, quoique la chose paraisse difficile quand le nombre est très-grand, comme il arrive souvent; car on a vu des Lapons dont le troupeau était

étoit d'un à deux mille têtes de rennes.

Quoique ce soit un usage parmi les montagnards, de mener deux fois le jour leur troupeau au pâturage, cependant, en été, les rennes coupés et les femelles sont souvent abandonnés à eux-mêmes dans les bois, sans aucun pâtre. On laisse aussi dans cette saison les mères allaiter leurs faons, après quoi elles sont parquées dans un parc fait de branches d'arbres, et disposé à une petite distance des tentes. Là, les femmes ont un soin à remplir; il consiste à barbouiller les mamelles des mères de leur fiente, afin que lorsqu'elles seront mises en liberté, les faons ne les puissent téter. Après un certain espace de temps les femelles sont ramenées dans le même parc; alors leurs mamelles sont pleines d'un lait épais: on se hâte de les nettoyer, et on trait le lait qu'elles ont en abondance. Ces animaux ne sont point dociles pendant cette opération, ils s'y refusent même, à moins qu'on ne les y contraigne au moyen d'une corde qu'on jette sur leur bois, pour les attacher. Quoiqu'une renne en général ne donne pas plus de lait qu'une chèvre, cependant les Lapons ont de si nom-

breux troupeaux, que jamais ils ne manquent de lait, de fromage et de beurre.

On jette communément un lien sur le cou des rennes qui sont sujets à traîner, c'est-à-dire, à rester derrière le troupeau : ces liens sont faits de peau de veaux-marins, comme le sont les rênes employés pour les voitures. Les Lapons, dans l'opération de la castration de leur rennes, usent d'un singulier moyen : ils ne recourent point à un couteau pour faire une incision préliminaire, mais ils emploient leurs dents pour parvenir au même but; ils se contentent alors d'écraser les testicules de l'animal, en les mordant, sans faire aucune plaie. Les rennes ainsi châtrés, ont différens noms, relativement à leur âge; quand ils sont de deux ans, on les nomme *vaveek*, *voveers* ceux de trois, *goddodas* ceux qui ont quatre ans; quand ils ont passé sept ans, depuis l'époque de l'opération, ils n'ont plus d'autre nom que celui de *nomona-lapek*; c'est-à-dire, qui a passé le plein âge. Le renne, après cette opération, augmente de volume comme de chair, et plus fort que les rennes entiers, il devient d'une grande valeur pour le proprié-

taire, tellement que quand il s'agit d'un objet d'un grand prix, on le compare toujours à un renne coupé. Aussi, par une extension d'idée qui se sent de la simplicité de ces peuples, regarde-t-on en leur pays comme le plus grand compliment qu'un homme puisse faire à un autre, quand il lui dit qu'il a autant d'égard pour lui, qu'il en aurait pour un renne coupé. Linnée observe que ce que Scheffen et Hulden ont assuré, savoir, que les rennes châtrés ne perdaient pas leur bois, est une erreur; comme aussi qu'ils se retiraient dans le fond des forêts lorsqu'ils l'avaient perdu.

Quand un Lapon s'apprête à tuer un renne pour le service de sa table, il commence à l'attacher à un poteau avec une corde, et alors il lui enfonce le couteau dans la nuque pour lui couper la moëlle épinière; l'animal tombe aussitôt, et le boucher retirant le couteau, le replonge dans le cœur, qu'il ne manque jamais; un quart-d'heure après que le renne est abattu, le Lapon se met à le dépouiller de sa peau, ce qu'il fait d'une manière fort habile et fort prompte: la blessure est si bien dirigée, qu'il n'en sort aucun sang au-dehors, mais on le

trouve au-dedans de la poitrine entre les côtes et les poumons, d'où on le tire avec beaucoup de soin, pour le renfermer dans la panse de l'animal, et on le garde ainsi pour l'usage. La peau est ensuite étendue avec des pieux et séchée convenablement : on enlève d'abord la peau des jambes, on la garnit ensuite pour qu'elle puisse se sécher d'une manière plus expéditive.

Un montagnard, dont les richesses en rennes sont médiocres, quitte souvent ses montagnes, avec sa famille, pour se fixer vers les côtes, où il s'occupe de la pêche, laissant son troupeau à la garde de quelques personnes qui veulent bien la soigner. Quelque bien surveillé que soit un troupeau, il arrive quelquefois, vers la saison du rut, qu'un mâle de race sauvage se mêle à lui; s'il parvient à échapper au fusil du gardien, et qu'il couvre une femelle, le produit de cet accouplement irrégulier ne ressemble ni au mâle, ni à la femelle, c'est un métis plus petit que le renne sauvage, et plus gros que le renne domestique; car en général la race sauvage est la plus grosse des deux : cette sorte de mulet est appelée, par les Lapons, *baevrek*.

SECTION XI.

Manière de harnacher les rennes, et différentes espèces de traîneaux usités chez les Lapons. — Manière de voyager dans cette espèce de voiture.

LES Lapons qui jouissent d'une certaine aisance, emploient les rennes coupés pour attelage à leurs traîneaux; ceux que la fortune favorise moins, se contentent d'un traîneau tiré par une renne : on a beaucoup de peine à accoutumer ces animaux au harnais; et, quoiqu'un grand nombre puisse y être soumis par une longue persévérance, il en est beaucoup d'autres qu'on ne peut y forcer, quelque long que soit le temps qu'on y emploie. Le harnais d'un renne, qu'on appelle *baggie* en lapon, n'est rien moins que compliqué; il consiste en une courroie pour guider l'animal; elle est fixée à la racine de son bois. On la jette diversement sur le dos de l'animal, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon

qu'il faille que le renne prenne la droite ou la gauche; l'autre extrémité est attachée au pouce de la main droite par une gance. On place sur le cou de l'animal un large collier fait d'une peau de renne non tannée ; à ce collier sont fixées deux longues lanières, d'une peau de phoque et de bœuf, entortillées ensemble. Cette lanière passe sous le ventre entre les jambes de devant et de derrière, et vient s'attacher au-devant du traîneau : elle est couverte d'une peau fine pour qu'elle n'écorche point les jambes de l'animal. Quelquefois, plutôt par ornement que par nécessité, on lui met encore un second collier, auquel la sous-ventrière pourrait bien être attachée; ce collier est fait de gros drap, et embelli de plaques d'étain; au milieu pend communément une petite sonnette.

Une large sangle entoure le corps du renne : les Lapons lui donnent le nom d'*aagotas*. La partie de cette sangle, qui est sous le ventre, est de cuir; l'autre, qui couvre le dos et les flancs, est de gros drap ornée de clinquant et garnie de peau ; mais cette large sangle n'est pas d'un usage général, quoiqu'elle puisse avoir son utilité, en ce qu'elle a une

ouverture pour le passage de la lanière dont nous avons parlé plus haut, ce qui rend la course du traîneau beaucoup plus régulière: au contraire, quand la lanière n'est arrêtée qu'au collier, elle n'occasionne que des secousses, d'où s'ensuit un mouvement hors de la ligne droite, attendu que l'animal saute d'un côté à l'autre dans la violence et la rapidité de sa course. Tout ce harnais, outre quelques autres ornemens qui ne sont pas d'un usage ordinaire, et que par cette raison nous sommes dispensés de considérer, sont le produit de l'industrie des femmes.

Le traîneau a exactement la forme d'un canot dont l'arrière est coupé plat: il a une quille et des traverses, pour parler le langage de la construction, et le bordage de côté est, à ses extrémités, arrêté avec des chevilles de bois. L'intérieur en est fait de manière que l'eau ne peut entrer dedans. Les Lapons ont quatre espèces de traîneaux; celui qu'on appelle *giet-kierres* ou traîneau portatif, est le plus en usage: celui-ci est entièrement ouvert depuis un bout jusqu'à l'autre; il est si léger, qu'on le peut soulever, et même le transporter fort

loin sur les épaules; il est si court, qu'un Lapon, étant assis sur l'arrière, touche l'avant de ses pieds; sa largeur n'est que de capacité suffisante à contenir les jambes et les cuisses serrées l'une près de l'autre; le corps en est si peu élevé, que le voyageur peut atteindre la neige qui est à chaque côté de lui. La seconde espèce de traîneau, ou le *raido-kierres*, remplit l'office du charriot; il est disposé pour le transport des marchandises; il est plus large, plus long et plus profond que le premier; il est sans pont comme lui, pour le préserver de la neige, quand elle tombe; il est couvert en dessus de plusieurs peaux fixées, de chaque côté, au moyen de cordelettes de nerfs de rennes, qui s'engagent dans des gances de cuir qui y sont attachées. La troisième espèce, appelée *pulke*, est aussi employée pour le transport; elle est enduite de poix au-dehors, et ne diffère de la première qu'en ce qu'elle a une peau de phoque fixée à sa tête, de manière à pouvoir couvrir les jambes et les genoux du voyageur; à cette peau est jointe une grosse couverture qui monte jusque sur la poitrine, de manière à la défendre de la neige lorsqu'il en tombe: celle-ci est

également fixée sur les côtés par des gances de cuir, d'où il résulte que le haut du corps est la seule partie découverte. La quatrième espèce, le *lok-kierres* est aussi enduit de poix au-dehors; ce traîneau sert à transporter les diverses provisions; il est plus large que ceux de la première et de la troisième; il a un pont qui règne d'une extrémité à l'autre; à l'arrière est un verrou saillant, au moyen duquel le conducteur ouvre une demi-porte toutes les fois qu'il a besoin de tirer du dedans quelque chose, ou d'y serrer ce qu'il veut emporter. Les Lapons gardent leur tente sous un appentis de bois appelé *bildagak*; ils y logent également leurs traîneaux quand ils ne s'en servent point, mais plus communément ils les tournent sur la neige, de manière que la quille se trouve en haut; de la sorte ils leurs servent encore de garde-manger, et ils y mettent le produit de leur chasse.

Avant qu'un Lapon entre dans son traîneau, il commence par mettre ses gants qui sont fourrés en dehors; ensuite il s'y place en saisissant la bride qui est attachée à la tête du renne, et qu'il tient de son pouce droit. Pendant tout ce temps le renne se tient dans l'état

le plus tranquille, la bride lui tombant sur le côté gauche. Dès que le voyageur est disposé à partir, il secoue avec violence d'un côté à l'autre la bride, et l'animal se sentant ainsi frappé, se porte en avant avec la plus grande vîtesse. Le conducteur dirige la course de l'animal, presque toujours en zig-zag, en tirant la bride du côté où il veut le conduire. Quand le voyageur veut aller aussi vîte que le peut son renne, il se met sur ses genoux et l'encourage, par certain son et quelques mouvemens, afin qu'il hâte sa course; et quand il veut que l'animal s'arrête, il change la bride de droite à gauche, c'est un signal auquel l'animal obéit aussitôt. Quand le renne est rétif, ou qu'il veut fuir, si le Lapon voyage en compagnie, il donne sa bride au conducteur du traîneau qui le précède, lequel la lie au sien; ainsi l'animal indomptable est maîtrisé, dans ses volontés, par un renne plus docile au traîneau de devant. Comme en descendant les montagnes escarpées le traîneau pourrait glisser en avant et tomber sur les jambes de l'animal, pour prévenir cet accident, le voyageur attache une corde à l'arrière du traîneau, qui vient se nouer au bois de l'animal qui est

derrière lui; celle-ci tient lieu de la chaîne qui sert à enrayer les roues des voitures. Il arrive quelquefois que le renne placé en arrière du traîneau, en se portant en avant, ne répond point à l'intention qu'on a de modérer la marche trop prompte dans la descente : en pareil cas, après l'essai, on laisse l'animal et l'on en cherche un mieux élevé et plus docile. En descendant les montagnes moins roides, le conducteur peut, par un seul mouvement adroit de son corps, régler la marche glissante de son traîneau, de manière à n'avoir pas besoin d'attacher un renne à l'arrière. Quand cependant la descente est beaucoup trop rapide, il est nécessaire d'une plus grande précaution: alors, ayant dételé l'animal, on en prend la bride qu'on fixe à l'arrière du traîneau; de cette manière, quand celui-ci glisse par son propre poids, il entraîne l'animal après lui, qui sert, en résistant, à modérer la vélocité du mouvement dans la descente.

La manière suivante est celle à laquelle les Lapons ont recours quand ils veulent se servir du traîneau de la seconde espèce pour transporter leur bagage quelque part; le conduc-

teur du transport se place dans le premier traîneau, à l'arrière duquel la bride du renne appartenant au second traîneau est arrêtée; et de la même manière pour les autres, jusqu'au nombre de trois, quatre et cinq: chacun des traîneaux étant tiré par son renne respectif, et maintenu dans sa route par celui qui le précède; la file est terminée par un renne qui n'est attaché à aucun traîneau et qu'on n'emploie que dans les descentes; car alors il sert à modérer l'impétuosité des traîneaux, qui sans cette précaution iraient avec trop de vîtesse. Il arrive quelquefois que la neige est si haute, que les rennes ne peuvent se faire route à travers son épaisseur; souvent même l'animal enfonce jusqu'au ventre; il faut alors beaucoup plus de temps au voyageur pour faire sa route, qu'il n'en aurait employé sans cet inconvénient. Communément quand la route est bonne, bien battue, et que le traîneau ne laboure point la neige, l'animal fait ses cinq ou six lieues par heure.

SECTION XII.

Des Lapons errans et de leurs migrations.

Les Lapons côtiers ne changent de demeure que deux fois l'an ; savoir, au printemps et en automne : lorsqu'ils se déterminent ainsi à quitter leur domicile, ils laissent leurs huttes sur pied jusqu'à leur retour ; il n'en est pas ainsi des Lapons montagnards, qui, comme les anciens Scythes ou les Tartares et les Arabes modernes, sont continuellement errans d'un lieu en un autre, emportant avec eux tous leurs bagages. Ceux-ci, vers le milieu de l'été, se mettent en route avec leur famille et leurs troupeaux et se portent vers les côtes ; et quand l'automne approche, ils reprennent le chemin des montagnes. Leur marche est si lente, qu'ils ne font pas plus de quatre milles du pays chaque jour, et toute l'étendue de leur migration du rivage de la mer jusqu'aux bords de la Laponie suédoise, n'en excède pas trente. Quand ils sont arrivés au lieu où ils

avaient intention d'aller, ils s'y fixent tellement, que dès-lors on peut les regarder comme stables, car ensuite ils ne s'en éloignent que d'une très-petite distance, d'une montagne ou d'un bois à un autre, selon que la circonstance le demande. Aussitôt que l'hiver est passé, ils retournent vers la côte d'une manière aussi lente que quand ils s'en sont éloignés jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'endroit qu'ils ont choisi pour leur résidence.

Les montagnards, dans leur route pour se rendre sur la côte, construisent une sorte de chaumière pour y déposer leur provisions et les autres choses qui pourront leur être nécessaires dans leur voyage. A leur retour vers les montagnes en automne, temps où les rennes sauvages sont fort gros, ils vont à la chasse et tuent autant de gibier qu'ils le jugent à propos, et le mettent dans ses magasins; il y reste pendant tout l'hiver, afin de pouvoir s'en servir le printemps suivant, quand ils reviendront sur la côte.

Le printemps et l'automne sont les saisons que les montagnards choisissent toujours pour se mettre en voyage; la terre alors étant

débarrassée de la neige, ils vont à pied avec leur famille, précédés de leurs rennes qui portent leur bagage et leurs tentes. Si les mères ont un enfant à la mamelle, elles le portent dans un petit berceau, ainsi qu'il est d'usage dans les montagnes de la Savoie : quand ils se mettent en route l'hiver, ils emportent avec eux tout ce qui fait partie de leurs tentes, même les pierres qui constituent le foyer. Leur intention, en agissant ainsi, est d'avoir tout sous la main quand ils seront arrivés là où ils se proposent d'élever leurs tentes. Quant aux broussailles avec lesquelles ils tapissent l'intérieur de leur logis, ainsi que pour le bois qui doit servir à leur usage, ils se fient à celui qu'ils pourront se procurer par eux-mêmes en allant à l'enquête à quelque distance. Les montagnards, pour porter leur tente pendant l'hiver, ont un traîneau particulier auquel ils attachent un de leurs rennes le moins estimé, tellement qu'on pourrait dire que la tente et tout ce qui en dépend n'est pas d'un bien grand poids. L'ordre qui a lieu dans cette marche est communément le suivant ; le mari est dans le premier traîneau comme chef de file ; il est suivi de sa femme qui est dans le

second qu'elle conduit elle-même ; si elle nourrit, elle a son enfant dans un berceau placé à côté d'elle et garni d'une bonne fourrure dont l'enfant est couvert, de manière à lui laisser une petite ouverture au devant de la bouche, par laquelle il puisse respirer et recevoir le sein quand il est nécessaire de le lui donner. En pareil cas, elle est obligée d'arrêter le traîneau pour mieux se courber sur le côté et pouvoir ainsi donner à téter à l'enfant : le reste de la famille suit les traîneaux à pied, et ne s'occupe qu'à guider le renne dans le chemin qu'il fait.

Il paraîtra étonnant que l'hiver les Lapons puissent voyager de nuit comme de jour, quand la terre ne présente qu'une surface couverte de neige, et qu'ils n'aperçoivent aucune trace qui leur indique leur route, ainsi qu'il arrive quand la neige tombe avec une abondance telle, qu'à peine ils peuvent faire usage de leurs yeux. Il est vrai, cependant, que cet obstacle ne les arrête pas, et qu'ils arrivent à l'endroit qu'ils voulaient atteindre, sans rencontrer aucun accident de voyage. Quand ils manquent de lumière à cause de la brièveté de leurs jours, et

qu'alors

qu'alors les rennes ne peuvent se voir l'un l'autre, ils mettent des sonnettes aux harnais de ces animaux, afin qu'en distinguant le bruit ou la succussion des sons, ils ne puissent point trop s'éloigner les uns des autres. Pour se guider dans leur route, ils observent l'aire d'où le vent souffle, et pendant la nuit se dirigent par le secours des étoiles; et, observe pieusement le missionnaire, quelques difficultés qu'ils éprouvent, jamais la Providence et ces deux moyens ne les conduisent de manière à leur faire faire quelqu'erreur. Il ajoute que pendant dix ans qu'il vécut parmi eux, il ne se rappelle que d'un seul malheur dont ils conservèrent longtemps le souvenir.

Le Lapon porte toujours sa pierre, son briquet et son amadou renfermés dans une poche pendue sur son sein; il en fait usage pour allumer sa pipe ou son feu quand la circonstance l'y détermine; car souvent en voyage il est obligé de s'arrêter à raison des grandes distances qu'il lui faut parcourir, ou du mauvais temps qui l'empêche d'aller plus loin. Il a toujours, au besoin, sa tente de voyage qu'il dresse avec la plus grande promptitude;

alors il allume son feu, se repose jusqu'à ce qu'il juge à propos de se remettre en route; il laisse en-dehors son traîneau et son renne qu'il attache à l'arbre le plus voisin.

SECTION XIII.

Des quadupèdes de la Laponie.

La Laponie Norwégienne abonde en rennes sauvages qui, la plupart du temps plus forts et plus grands que les rennes domestiques, vivent en sécurité dans les bois; car les indigènes, toujours occupés du soin de leur nombreux troupeaux, ont très-peu de temps à donner à la chasse : cependant quand ils ont quelque loisir ils s'y livrent avec plaisir; l'été et l'automne sont les saisons qu'ils choisissent pour cela de préférence à tout autre. Le chasseur, en pareille circonstance, est toujours accompagné d'un chien, dont le nez est excellent, et qu'il a soin de museler, de crainte que son aboiement n'effraie l'animal qu'il a fait lever, et ne le fasse fuir. Si en tirant il s'aperçoit qu'il n'a que blessé légèrement l'animal, il démusèle son chien et l'envoie à sa poursuite; et comme le renne alors tient le chien en haleine, le chasseur a le temps

de tirer une seconde fois de manière à ne point manquer son coup. En automne, pendant le temps du rut, le Lapon a recours à la ruse; il chasse en avant quelques-unes de ses rennes; et dès qu'un mâle se présente à elle, il le vise pour le mettre à bas: quelquefois il arrive que deux mâles se battent pour la femelle; le Lapon alors, profitant de la circonstance, en tue toujours un et souvent tous les deux.

Quelquefois le Lapon profite de la saison de l'hiver pour poursuivre un renne sauvage, au milieu même des neiges qui lui opposent un assez grand obstacle. Quand, en voyage, il lui arrive d'en découvrir un, il quitte alors son traîneau, et attachant son renne de trait au premier arbre, il se met à la poursuite du sauvage, courant à pied sur ses patins faits pour marcher sur la neige. Dans plusieurs endroits de la Laponie l'indigène s'y prend de la manière suivante pour attraper le gibier. Quand la neige a tombé en si grande quantité que les Lapons ne peuvent marcher qu'avec l'aide de leurs patins, ils choisissent ce temps pour aller à la rencontre des rennes sauvages, dont l'agilité est rallentie par l'épaisseur de la neige, dans laquelle leurs jambes s'embar-

rassent; alors les joignant facilement, ils leur portent un coup de massue à la tête. Ils emploient une autre finesse, qui consiste à suspendre une corde avec un nœud coulant, dans un passage étroit, dans le canton où se trouvent communément les rennes; l'animal alors, étant chassé en avant, s'y trouve engagé par son bois, et bientôt ainsi il devient la proie du chasseur. Dans quelques quartiers de la Laponie, on a encore recours au stratagême suivant : on enclos un certain espace de terrain dans les lieux fréquentés par les rennes, et dans l'endroit le plus convenable à cet effet; on y laisse une large entrée, qui augmente en largeur en prenant une forme circulaire, et finit par une sortie très-étroite. Le renne, poussé vers cet enclos, y entre pour éviter la poursuite du chasseur; il enfile le passage étroit qui le conduit à un lieu en pente; on ferme aussitôt ce passage avec des branches d'arbres qu'on place en travers; ainsi il se livre lui-même, ne pouvant retourner en arrière sans rencontrer ceux qui le poursuivent. La méthode précédente était autrefois plus souvent en usage qu'elle ne l'est aujourd'hui : on

en peut dire autant de celles où l'on force l'animal vers un étang ou un lac; et où, quand il gagnait terre, on le frappait à la tête ou bien on le tirait. On nous avait dit que les femmes allaient à la chasse avec leurs maris; mais notre missionnaire assure que cette assertion n'est nullement fondée. Les femmes de ces contrées se fixent aux devoirs que leur impose leur état; elles ne sont point jalouses, comme quelques individus de leur sexe en d'autres contrées du midi de la Laponie, de se distinguer par des exercices plus convenables aux hommes, et qui tiennent, en quelque façon, plus à leur caractère.

Il est beaucoup de lièvres en Laponie; ils deviennent blancs l'hiver, mais en été ils ont la même couleur que ceux de leur espèce en d'autres contrées. Les Lapons les tirent souvent, mais plus souvent encore ils les prennent au piége.

Les ours sont très-communs dans la Laponie; ce sont les plus grands ennemis que les rennes aient à redouter, mais ils leur échappent toujours par la vîtesse de leur course; il n'en est pas de même des vaches, des moutons et des chèvres, qui deviennent

souvent leurs victimes. Les ours sont carnivores, mais ils aiment encore plus les fruits sauvages, notamment les baies du Sucet, *vaninium myrtillum ;* ils dévorent le laitron des Alpes, *souchus alpinus*, la campanule à large feuilles, mais spécialement les fruits de l'arbousier des Alpes, qui dans le Norland ont reçu leur dénomination de l'animal auquel ils servent de nourriture. Ces animaux en été, trouvent en abondance dans les bois, ce genre de nourriture; ils y mêlent les herbages et le gazon qu'ils broutent en cette saison; ils ne mangent de la chair que quand ils y sont contraints par la faim, au défaut d'autre nourriture pendant l'hiver. Les Lapons, en général, attaquent les ours avec une carabine; s'ils ne les tuent point, ou ne les couchent point par terre du premier coup, ils courent alors le plus grand danger; car l'animal blessé peut, dans sa fureur, revenir sur celui qui l'attaque. On peut encore surprendre l'ours par des ruses de différens genres : c'est une opinion reçue, dans les contrées du Nord, que ce quadrupède se nourrit lui-même, pendant l'hiver, avec une sorte d'humidité laiteuse,

qui exude de ses pattes de devant, et qu'il suce avec une sorte de plaisir, en grognant d'une manière particulière. Quoi qu'il en soit, il est au moins certain que l'ours se met à la recherche de sa proie en hiver, et seulement pendant la plus grande obscurité de la nuit; mais aussi il arrive souvent que le Lapon étant à la poursuite du gibier, découvre, au moyen de ses chiens, la retraite que l'ours s'est choisie. Quand cela se rencontre, le chasseur se dispose à surprendre l'animal dans sa retraite, et pour y parvenir, il coupe un certain nombre de branches des arbres voisins, qu'il plante et entrelace fortement à l'entrée du repaire, ne laissant qu'un espace suffisant pour que l'ours puisse y fourrer sa tête. Cela étant fait, le chasseur, qui s'est pourvu d'une hache, se met en devoir d'éveiller l'animal, quand il est dans son plus profond sommeil; alors celui-ci, provoqué par la témérité et les insultes de l'assaillant, s'avance avec la plus grande rage vers l'ouverture; mais il n'a pas plutôt mis la tête à travers l'espèce de guichet fait à dessein, que le chasseur lui porte un coup avec sa hache, qui, s'il tombe au

bas des yeux, abat sûrement l'animal par terre. Les chasseurs qui sont à la poursuite des rennes et des ours, font un grand usage de leurs chiens.

On ne voit que très-peu de lynx en Laponie, mais en récompense on y trouve beaucoup de loups, qui ont des noms différens, suivant les différentes contrées du pays où ils vivent. Leur poil est en général d'un brun-fauve; on en trouve quelques-uns de blanchâtres. Les Lapons tuent souvent les loups à coups de fusil, mais plus communément ils les prennent dans des piéges : leur peau bien tendue et bien séchée est de bonne défaite dans le commerce.

Les renards sont des animaux qu'on trouve aussi en grand nombre en ces contrées; on en voit même de différentes espèces. Il en est de rouges; d'autres de cette couleur avec une croix noire sur le dos; quelques-uns sont entièrement noirs; certains ont cette couleur avec de longs poils sur les vertèbres; ces poils sont d'un gris-cendré à leur extrémité. Les peaux de ces derniers sont d'une grande valeur dans les foires d'Europe; et par un ordre émané en 1652, elles étaient réservées seule-

ment pour l'usage de Sa Majesté danoise: actuellement, elles sont achetées par tous les marchands, et notamment par ceux de Russie, qui les emportent dans leur pays, où elles sont employées pour orner les habits des premiers personnages de l'empire. Outre les espèces que nous venons de citer, on trouve encore des renards blancs, avec des oreilles et des pieds noirs, ayant des queues blanches jaspées de poils noirs. Le Lapon qui chasse le renard, suit ses traces sur la neige jusqu'à ce qu'il ait la bête à la portée du fusil; quelquefois il l'attire à un endroit où il a caché de la chair sous la neige, dans l'intention de le leurer; et pendant que l'animal est occupé à dégager l'appât qu'il a senti, le chasseur, qui s'est retiré à l'écart, l'ajuste et le tue. Ce genre de chasse se pratique communément pendant la nuit, au clair de la lune ou de quelques aurores boréales, qui éclairent singulièrement l'horizon en ce pays. Le renard est encore forcé dans son trou, et en pareil cas, ses ennemis ne manquent pas de ruse pour l'amener en leur pouvoir; ils vont même jusqu'à employer le poison. Il est quelquefois arrivé que le renard étant

pris par les jambes dans un piége, y en a laissé une partie, en se débattant, et s'est enfui à l'aide de ses trois jambes : on a même été jusqu'à croire, dans le pays, que prévoyant le sort qui l'attendait, l'animal ne pouvant se dégager, avait été jusqu'à faire, de plein gré, le sacrifice de sa jambe, en la déchirant par des morsures, pour pouvoir ainsi recouvrer sa liberté. Mais ne serait-il pas plus naturel de penser que le renard n'est parvenu à se défaire de sa jambe, en pareil cas, que parce que l'os a d'abord été fracturé par le traquenard, et qu'ensuite la partie de la jambe n'a été séparée que par les efforts violens et fréquens qu'il a faits pour se débarrasser du piége. On n'a en effet aucune connaissance de créatures, si ce n'est l'homme, qui aient fait volontairement le sacrifice d'un de leurs membres, et même de leur vie, quand ils ont jugé que la circonstance le leur commandait impérieusement.

On a ici trois sortes de martres ; les martres de rocher, ainsi appelées parce qu'elles fréquentent les lieux escarpés ; leur poil est court et noirâtre, la queue est jaunâtre, et la poitrine d'un gris-cendré. La seconde

espèce est la martre de bouleau, à laquelle on donne ce nom parce qu'elle se trouve souvent dans les endroits où croissent ces arbres; sa fourrure est jaune, sa queue pourprée, et sa poitrine blanche. La troisième espèce tire son nom des sapins, dont elle aime l'ombrage; sa fourrure est jaune, sa queue brunâtre, et sa poitrine blanche. On prend communément ces petits quadrupèdes au piége.

Le gulo ou glouton, *mustela martri*, que les Danois nomment *vielfras*, et les Lapons, *gieed'k*, se trouve au fond de la Laponie, sur les montagnes dans les vastes forêts de la Dalécarlie; mais en général il est rare. Cet animal a des dents aiguës, des griffes allongés; et quoiqu'en volume il soit beaucoup inférieur au renne, il passe pour en avoir plusieurs fois tué; mais son succès, à cet égard, est plutôt dû à la surprise qu'à la force; et telle est la manière dont cet animal s'y prend alors. Le glouton grimpe sur un abre, s'y tient à l'affût, et quand il voit un renne à sa portée, il saute sur son dos, s'y cramponne en y enfonçant ses dents et griffes jusqu'à ce qu'il ait tué le renne. Le glouton paraît devoir son nom

au grand appétit qu'il a toujours : on dit que quand son estomach est surchargé d'alimens, il s'en débarrasse en se pressant entre deux arbres, après quoi il se remet à manger, et continue comme auparavant, tant qu'il reste quelque chose à dévorer de sa proie. Cette singulière habitude du glouton est un conte inventé autrefois, répété depuis par la crédulité, et qui pour cela n'en mérite pas plus croyance. L'opinion la plus probable, et conséquemment la meilleure, est que l'animal aura été surpris entre deux arbres, où il se trouvait pour se frotter contre eux, afin de se soulager de quelque démangeaison ; de-là on aura cru qu'il n'y était que dans l'intention surnaturelle qu'on lui a prêtée ; telle aura été l'origine du conte et du nom donné à l'animal. On a dit encore qu'il n'était que trop ordinaire aux gloutons de dévorer ce qui était dans les magasins où les Lapons mettent le produit de leur chasse, pour le conserver pendant le temps de leur émigration d'été ; mais, à moins que l'animal n'ait été pris sur le fait, ceci est une allégation qui s'applique aussi bien aux loups qu'aux renards, qu'on sait être de grands

et de nombreux voleurs en ces contrées. La peau du glouton est une fourrure de grand prix, qu'on emploie pour les manchons et pour doubler les habits. Les Laponnes font de la peau des jambes, des gants qu'elles ornent de clinquant, selon leur différent goût.

Le castor, que les Lapons nomment *Majeg*; en latin, *Fiber*, et que Linnée désigne sous la phrase de *Castor cauda ovatu plana*, est un quadrupède qui fréquente le bord des lacs et des rivières en différentes parties du Finmark. Ils y vivent d'écorces de peuplier et de saules : on raconte des faits étonnans de la sagacité de cet animal à construire son habitation pour l'hiver. Cette habitation offre un logement pour lui, divers magasins, et de plus un lieu pour le bain : on parle encore de l'usage qu'il fait de sa queue, comme d'une truelle; choses merveilleuses à la lecture, mais qui dans le vrai surpassent de beaucoup tout ce que la probabilité peut permettre. On a encore voulu faire croire que le castor était souvent forcé, par d'autres castors, à servir de voiture pour le transport des pieux de bouleau qu'ils ont ramassé pour leur bâtisse; opinion que l'on croit confirmée par l'état de sa robe, communément

usée sur le dos. Mais ne pourrait-on pas mieux rendre compte du fait, en disant que la peau est ainsi gâtée par l'habitude où sont ces animaux de se frotter contre l'ouverture de leurs loges, quand ils y entrent ou qu'ils en sortent : on trouve cependant toutes ces histoires dans les récits de quelques voyageurs ; mais nous ne renverrons pas plus à eux sur ce point, que nous n'en ferons mention ici ; notre intention étant plutôt d'instruire que d'amuser. Le castoreum est une partie prise du castor, et d'un grand usage en médecine, dans les maladies nerveuses : on dit qu'il a le pouvoir d'éloigner les baleines d'un vaisseau, quand il en contient une certaine quantité. Persuadé de la vérité du fait, les pêcheurs en ont toujours une certaine provision avec eux. Les Lapons passent aux Russes toutes les peaux qu'ils ont de ces animaux ; et ceux-ci s'en servent dans leurs manufactures de chapeaux, et en usent comme fourrures à leurs vêtemens. On a vu des castors blancs dans quelques parties de la Laponie ; mais ces individus ne sont qu'une variété ou plutôt une monstruosité de la nature, qu'on peut ranger parmi les exemples de pareil

genre, chez les quadrupèdes, et même les les oiseaux. On prend les castors dans leurs loges, au moyen d'une trappe qui en ferme l'entrée, et empêche que l'animal ne sorte.

Les outres sont en assez grand nombre dans la Laponie ; les indigènes lui donnent le nom de *zhjestes*, qui est applicable au mâle comme à la femelle. On en compte trois espèces ou variétés; la première est celle de mer, que les Norwégiens appellent *has* ou *brem-ottes*. La fourrure de cette espèce est épaisse et d'un jaune-pâle ; ce sont les communes, dont une coûte ordinairement un écu de Danemarck. La seconde est l'outre des bayes ou *fiord-ottes*, ainsi appelée de ce qu'on la trouve dans les baies et les marécages ; celle-ci est plus petite ; sa fourrure est plus brillante que celle de l'autre, elle est d'une couleur noirâtre : une peau de cette espèce vaut trois écus et demi. La troisième espèce est l'outre d'eau douce, nommée *vas-ottes ;* elle a la poitrine blanche et le dos d'un noir de corbeau : la peau de celle-ci vaut cinq écus et demi, et souvent plus. Cet animal peut s'apprivoiser assez facilement, et être dressé à attraper le poisson pour le bénéfice de

de son maître ; quoiqu'il soit naturellement fort petit, il peut néanmoins saisir et amener les plus gros merlus sur le rivage. Pendant que cet animal mange, il tient constamment les yeux fermés, ce qui rend son approche facile au chasseur, et le moyen de le tuer plus certain. Outre cette manière d'avoir cet animal, les Lapons l'attrapent encore dans le piége ; ils le dépouillent alors de sa peau, pour la vendre aux marchands de Russie, qui gagnent cent pour cent en la revendant ensuite en Tartarie.

Il y a beaucoup de phoques sur la côte ; ils sont de différentes grosseurs : la peau de quelques espèces est noire, celle de quelques autres est blanche ; il en est qui l'ont de couleur mélangée. On y trouve encore quelques-uns de ces animaux, connus sous le nom de morse, *arichecus rosmarus*, appelés par les Norwégiens *livalros*, et par les Lapons, *morsk*. Ce quadrupède a de larges naseaux, la langue épaisse, et des dents assez saillantes, qui lui servent à s'accrocher aux rochers de manière à ne pas en être facilement détaché. Ces dents, à raison de leur grande blancheur, sont préférées à l'ivoire. Les Lapons tuent les morses à coups de

fusil, ou quelquefois les attaquent avec des bâtons, quand ils viennent sur le rivage, dans la saison où les femelles mettent bas : dans cette circonstance, les mâles font la plus grande résistance; les mères elle-mêmes se mêlent au combat et y restent pour défendre leurs petits jusqu'à ce qu'elles soient tuées. Le morse, comme le phoque, est un animal amphibie; il vit également sur les rochers et sur le rivage de la mer.

Les écureuils, auxquels les Norwégiens donnent le nom d'*ikorn*, et les Lapons celui d'*occa*, se trouvent dans plusieurs endroits : on les tire communément avec une flèche émoussée, qu'on lance avec une arbalète; ce moyen est le meilleur qu'ils aient trouvé pour ménager la peau, qu'ils mettent dans le commerce; le lot est composé d'une quarantaine de ces peaux; il se vend un dollar.

L'hermine, en Lapon *boitten*, est une espèce de belette; elle pullule en grand nombre dans la Laponie. L'extrémité de sa queue est noire et le reste du corps est blanc : on prend ce petit animal au piége, comme les belettes; il est extrêmement vorace, et si courageux, qu'il attaque souvent des animaux d'une

bien plus grande taille que lui. Quand on le prend dans le piége, il lâche constamment son urine; si malheureusement elle touche la peau, elle la gâte en la teignant en jaune.

On trouve enfin en Laponie, comme dans le nord de la Norwége, une immense quantité de souris, que les Lapons appellent *lemmick*, qui deviennent la proie des oiseaux et des bêtes sauvages. Ces animaux vivent sur les montagnes, et quelqufois ils en descendent en foule pour se répandre dans les vallées: c'est une opinion reçue parmi les Lapons, que ces animaux tombent des nuages; opinion ridicule. Si le fait est vrai, il pourrait venir de ce que quelques-unes de ces souris auront été lâchées, en se débattant, par les serres des oiseaux qui les avaient enlevées.

Une chose qui pourra surprendre les philosophes curieux d'expliquer les causes cachées, c'est que malgré les rigueurs du climat dans cette partie du Nord, les animaux sauvages, aussi bien que ceux qui sont apprivoisés, sont sigulièrement féconds. Les brebis mettent souvent bas des jumeaux, deux fois l'année, et les chèvres produisent constamment deux petits, et quelquefois trois.

Nous terminerons cette section par le catalogue des quadrupèdes de la Laponie et du Finlande, en nous en tenant pour les noms à la nomenclature de Linnée.

Canis Lagopus. Le renard blanc comme le noir, et celui marqué d'une croix sur le dos : ceux-ci sont généralement considérés comme variétés, quoique plusieurs naturalistes semblent portés à les distinguer comme espèce.

Castor Fiber. Le Lièvre.

Cervus Tarandus. Le Renne.

Mus Lemnus. La Marmotte laponne, très-multipliée il y a quelques années.

Mustela Nivalis. La belette blanche.

Mustela Gulo. Le Glouton.

Sciurus. L'Ecureuil.

Ursus Arctos. L'Ours.

Viverra Lutreola : elle ressemble à la Martre.

SECTION XVI.

Des oiseaux propres à la Laponie.

On trouve dans ces régions élevées nombre d'oiseaux qui n'ont point encore été découverts ailleurs ; de-là l'épithète de Laponiens, qu'on donne aux espèces rares qui font leur séjour habituel dans ces contrées. Dans cette classe se trouve le *scolopax laponien*, ou la bécasse de la Laponie, qui a le bec tourné en haut, à son extrémité. Cet oiseau est très-commun dans les bas fonds de la Laponie : on ne sait pas s'il habite ou visite d'autres contrées, mais on a la certitude qu'il ne paraît que l'été, et qu'il gagne d'autres climats l'hiver ; mais où va-t-il ? la chose est encore très-problématique. La partie de l'histoire des oiseaux, qui concerne leur émigration, est encore incomplète. On ne peut s'attendre à ce qu'elle avance avec rapidité ; ce qui s'oppose le plus à ses progrès, est la grande difficulté qu'il y a de ren-

dre les observations analogues comparatives.

« Il faudrait, dit Buffon, suivre ces oiseaux par-tout, et commencer par s'assurer des principales circonstances de leurs voyages; connaître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur séjour dans chaque climat, et les observer dans tous ces endroits éloignés : ce n'est donc qu'avec le temps, et je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des oiseaux aussi complettement que nous l'avons donnée des quadrupèdes. Pour découvrir ce secret, il faudrait avoir des observateurs par-tout de la nouvelle Zemble, ou du Spitzberg, jusqu'à la nouvelle Zélande, et des observateurs qui vécussent dans le pays toute l'année, parce que les voyageurs ne peuvent pas, en passant, faire attention à toute chose. »

Il est probable que la bécasse de la Laponie peut, dans son voyage, suivre une direction à travers les pays non cultivés, ou au moins à travers ceux qui ne sont point habités par des personnes à portée d'observer, ou de nous communiquer l'histoire de cet oiseau. Il paraît plus que probable que l'hiver il fréquente les climats les plus chauds de la Tartarie chinoise

ou les parties méridionales de la Russie asiatique, et que dans l'été il passe en Laponie par la Tartarie russe ou la Sibérie et le pays d'Archangel.

Les seuls oiseaux qui l'hiver restent en Laponie, sont les chouettes et les tétras, qui se cachent pendant le jour entre les branches du bouleau, où ils trouvent dans les chatons de cet arbre leur première nourriture. Tous les oiseaux qui fréquentent les marais et les étangs pour y trouver de quoi vivre, sont forcés, lorsque la glace les couvre, d'abandonner ces parages. Quant aux autres qu'on y rencontre, ils y viennent seulement pour y faire leur petits; et assurément il n'est point de contrée dans le monde où ces oiseaux puissent jouir d'une plus grande sécurité, et se livrer à leurs amours dans une plus grande paix. Les insectes, les fruits et les baies des arbustes sauvages, leurs fournissent abondamment de quoi les nourrir; et comme il n'y a point de nuit qui oblige les petits à jeûner, que leur crue n'est point arrêtée par aucun froid piquant, ils peuvent se soustraire aux soins paternels en un bien plus court espace de temps que dans aucun autre pays.

J'ai souvent, dans le cours de cet ouvrage, fait mention du chant des oiseaux dont retentissent les forêts de la Laponie. Combien de fois n'ai-je point été surpris d'entendre, dans leur épaisseur, gazouiller d'une manière charmante ces oiseaux que je croyais muets, c'est-à-dire, absolument privés, par la nature, de tout organe vocal ! Le becfin, *motacilla trochilus* de Linnée, qui vient en Italie vers l'automne, qu'on appelle en Lombardie le *tui*, à cause que son cri court et saccadé a quelque ressemblance avec ce son, est l'oiseau que l'on peut, avec raison, appeler le rossignol du Nord. Il se perche sur les plus hautes branches de bouleau, et fait retentir les campagnes d'alentour des accens les plus mélodieux, les plus forts et les plus harmonieux. On en peut dire autant du bruant *emberiza geniclos*, qui a une voix forte et claire, et qui anime par ses accens cadencés, les sombres réduits que forment les ormes et les saules qui ornent les bords des ruisseaux et des rivières.

Mais il est un autre oiseau qui mérite beaucoup plus notre admiration, et qui surpasse tous les autres par la beauté de son plumage et la douceur de sa voix ; c'est le hochequeue,

motacilla suecica. Il se tient toujours parmi les buissons, dans les endroits marécageux, et aime particulièrement à se percher sur les bouleau; mais il vole généralement bas, fait son nid dans la mousse, et dépose entre cinq et sept œufs, de couleur verdâtre, assez semblable à celle de la mousse dont ils sont entourrés. Cet oiseau se nourrit d'insectes et de vers, et même j'ai eu plusieurs fois occasion d'en voir, qui avaient encore dans leurs becs, des chenilles qu'ils destinaient à leur petits. Les Lapons appellent cet oiseau *saddan kiellinen*, ce qui signifie cent langues; expression par laquelle ils désignent la variété de son chant; elle est telle, qu'à l'entendre on la croirait une imitation de la voix de presque tous les autres oiseaux; c'est le rossignol du Nord qui chante même en mourant: *spiritus prius deficiente quam cantu*, dit Pline en parlant du rossignol ordinaire. Il joint, à la beauté de son chant, celle de son plumage, qui est d'un bleu céleste, bordée vers la poitrine d'un ligne noire; et après celle-ci, d'une autre de couleur de rouille: il semble que la nature, charmée de l'excellence de son chant, ait voulu encore embellir l'extérieur de l'organe

qui le produit, pour donner à son ouvrage toute la perfection qu'il pouvait avoir. Il n'est point d'oiseau plus digne, par son ramage et sa beauté, d'orner le boudoir de quelque petite maîtresse qui, lassée des prestiges de la musique, pourrait encore, au milieu des grandes villes, être charmée de prêter une oreille attentive à la simple harmonie de la nature. Le luxe n'a point encore déterminé l'homme à faire la guerre à ce charmant chantre des forêts, ni à lui tendre des filets qui lui vaudraient l'esclavage; aussi est-il resté inconnu au fond de ses déserts. Puisse-t-il y rester long-temps loin du commerce des humains, et se soustraire à toutes leurs recherches dans ses inaccessibles retraites. Cet oiseau est bien supérieur au rossignol, et infiniment plus propre à récréer les loisirs de l'homme, en devenant son compagnon et son hôte. La voix du rossignol est trop aiguë et trop forte, et sous ce rapport elle est beaucoup plus flatteuse à une certaine distance que de près. D'ailleurs cet oiseau a l'extérieur peu agréable; mais le gorge-bleu a un brillant plumage, et par cette robe charmante, il attire les yeux en

même temps qu'il enchante l'oreille par la variété de ses notes, développées avec beaucoup d'art, changées et modifiées d'une manière qui lui est entièrement particulière.

Les oiseaux de terre et de mer, particuliers à la Norwége, se trouvent tous dans la Laponie, et en grande quantité. Il en est quelques-uns de ceux-ci qui y sont stationnaires, c'est-à-dire, qui y restent toute l'année tandis que d'autres, qu'on regarde comme passagers, n'y sont vus qu'à certaines saisons. De la première classe, sont l'aigle, le faucon, le chat-huant, les corbeaux, les coucous, les perdrix, l'édredon *sea-crow*, et plusieurs espèces de poules d'eau. Parmi ceux qui paraissent l'été, et qu'on ne voit plus qu'à l'automne, sont l'oie sauvage, la poule appelée en langue Norwége *bonus-koppen*, à raison d'un morceau de chair qui couronne sur sa tête; les poules d'eau, les bécassines, les bécasses, et un grand nombre de petits oiseaux.

Il est quelques faucons qui sont entièrement blancs, mais ils sont rares; les plumes de leurs ailes et leur dos sont communément de couleur grisâtre; leur poitrine est blanche,

leur bec est jaune ainsi que leurs jambes : cette espèce est très-nombreuse ; elle pond parmi les rochers inaccessibles, et si on les prend dans leur jeunesse, on les dresse facilement pour le plaisir de la chasse. Aussi les faucons qu'on élève ici sont-ils très-recherchés, et d'un grand prix en Allemagne et dans les autres contrées de l'Europe.

On a trouvé des chats-huants blancs dans les bois de la Laponie ; cette espèce est plus grosse que la commune, qui a des ailes tachetées de blanc, des yeux noirs, une petite tête, un large bec, les pieds couverts d'un duvet : ces oiseaux forment leur nid dans les précipices des montagnes. Mais, à ce sujet, je crois devoir satisfaire ceux qui aiment l'ornithologie, en leur offrant, gravé, le chat-huant de la plus rare espèce qu'on puisse rencontrer : voyez, etc. Il est particulier à la Laponie, et décrit par Thumberg avec le caractère suivant : *strix lapponica inauriculata corpore albido, nigro, fasciato, maculatoque.* Il est plus volumineux que l'*outarde*, et plus petit que le *nyctea* de Linnée. Nous renvoyons, pour en prendre une meilleure idée, à la planche où il est gravé. Nous ajou-

terons qu'il n'en est que deux qu'on puisse voir actuellement en Europe. Ils sont tous deux en Suède; l'un est dans le Muséum d'Upsal, d'où la gravure que nous en donnons est prise; je la dois à la politesse de M. Rhumberg, qui me l'envoya chez moi pour pouvoir le décrire plus à mon aise. On n'a point de grands détails sur l'histoire de cet oiseau que j'ai ensuite revu et poursuivi en Laponie sans aucun succès, car il est défiant et ne se laisse pas approcher facilement.

Les corneilles multiplient dans la Laponie et autres parties septentrionales de la Norwége, à un nombre qui tient du prodige; elles volent par troupe le long des rivages de la mer. Il est une espèce de ce genre que Linnée désigne sous le nom de *corvus infaustus*, qui me paraît être propre à ces contrées. Les oiseaux rangés dans cette espèce, très-sauvage en été, s'apprivoisent facilement par la faim et par le froid en hiver. Dans cette saison ils planent autour des tentes des Lapons et même se hasardent à y entrer, et assez souvent prennent la nourriture qui se trouve à leur portée. C'est sans doute parce qu'ils annoncent, par leurs cris, les neiges et l'approche du mauvais temps, que Linnée

leur a donné cette dénomination. Les corbeaux ne sont pas moins nombreux ; ils viennent avec hardiesse prendre le poisson pendu pour le faire sécher, et même les oiseaux pris au piége ; ils poussent l'audace jusqu'à attaquer les moutons, à qui ils arrachent les yeux et déchirent le ventre.

La pie se trouve dans quelques cantons, mais pas en bien grand nombre. Les habitans de la Norwége qui comme nous ont observé le grand attachement que cet oiseau avait pour l'homme, lui ont donné, pour l'indiquer, le nom de *tun-fugl*. On pense, dans ces contrées, que lorsque cet oiseau paraît dans un endroit où l'on n'en voit point ordinairement, c'est un signe de l'approche de la mort pour l'une des personnes qui y résident. Il est, parmi les pies, une espèce dont le missionnaire ne fait pas mention quoiqu'elle mérite attention, depuis que M. Thumberg s'est décidé à croire qu'elle n'est point une variété de la pie ordinaire, mais une espèce distincte qu'on ne trouve qu'en Laponie. Comme, à ce que je sache, on ne l'a jamais reproduite par la gravure, j'ai cru devoir l'offrir au lecteur.

Le successeur du Pline du Nord l'a décrite

de la manière suivante : « *corvus laponicus, sordide albus, capite collo pectore alisque basi cinecco fulcis.* » On la trouve, continue le même naturaliste, dans le *tornéa lapmark.* Les caractères généraux de cet oiseau sont les mêmes que ceux de la pie commune ; il est néanmoins beaucoup plus sauvage, et rarement il souffre qu'on l'approche à portée de fusil; il bâtit son nid sur les arbres dans les lieux élevés et montagneux : on ne le voit pas toute l'année proche des maisons; et quand il arrive c'est toujours vers la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver; il est alors accompagné de trois ou quatre petits. L'hiver il se montre principalement quand le temps est bien rigoureux; il est, en ce cas, pour les indigènes un indice que le froid sera violent et la neige abondante : c'est ce qui arrive, selon l'observation du docteur Ekland, naturaliste distingué dans l'ornithologie de la Suède, qui eut la bonté de m'en procurer un, entièrement inconnu jusqu'ici. Au premier coup-d'œil il paraît ressembler à la pie ordinaire ; mais il est plus petit d'un quart; il en diffère dans les mœurs et les habitudes ; sa queue va en rapetissant jusqu'à la pointe, les plumes en étant

d'inégales longueur : le plumage du ventre, du haut et du bout des aîles est blanc ; le cou, la poitrine, la partie antérieure des aîles, les cuisses et la queue sont de couleur cendrée ; avec cette différence, cependant, que la queue est plus claire en-dessus, et que le bec et les jambes sont noirs.

Il est une espèce d'oiseau qu'on trouve communément dans les bois de la Laponie et par toute la Norwége ; il paraît n'être qu'une variété de l'outarde. Les Norwégiens nomment le mâle *todder*, qu'ils prononcent comme si nous l'écrivions *dotter* ; ils appellent *rocy* la femelle : le mâle a environ le volume d'un gros dindon de la grosse espèce ; et comme ce volatil par fois il étend sa queue et secoue ses aîles ; on trouve sur son ventre des plumes noires et blanches ; son dos et ses ailes sont d'un gris cendré. Le mâle est plus gros que la femelle ; les ailes de celle-ci et son corps ont des plumes d'un jaune foncé avec des taches ; la chair de cet oiseau est aussi estimée que celle de l'outarde ordinaire.

On trouve encore beaucoup de perdrix dans ces régions : on en distingue de deux espèces ; l'une qui fréquente les montagnes ; l'autre qui

se

se tient dans les plaines ; l'été elles ont la couleur qui leur est naturelle dans tous les pays ; mais en hiver leur plumage devient blanc ; ensorte que, quand elles sont à moitié ensevelies sous la neige, on peut à peine les en distinguer. Les Lapons en prennent un grand nombre de la manière suivante : ils font une enceinte avec de jeunes branches de bouleau, ils y laissent une ouverture d'une largeur suffisante pour que l'oiseau puisse y passer ; à cette ouverture ils placent un filet fait avec des poils de vache ; les perdrix, attirées par les bourgeons des branches de bouleau, s'efforcent de passer à travers le filet, et se trouvent prises dans le piége.

On voit aussi des pigeons et des colombes dans plusieurs endroits de cette contrée et sur les bords de la Russie ; les Norwégiens qui les appellent *Ringel-duc*, les regardent néanmoins comme rares. Il y a une espèce de pluvier *charadrius*, en danois *Brokfugl*, qu'on estime à raison du noir lustré de ses plumes et de la délicatesse de sa chair. Cet oiseau est très-connu dans le Danemarck et on le trouve aussi très-souvent dans la Laponie ; il paraît au commencement du printemps et ne se fait plus voir

dès que l'été est passé ; c'est pendant cette saison qu'il fait son nid, et qu'il élève ses petits qui d'abord ont des plumes tachetées de brun, que des noires remplacent par la suite. On trouve quelques variétés de ces oiseaux ; elles ont différens noms. Le pays ne manque point de grives d'espèces différentes dont la chair est regardée comme très-délicate : on y trouve des bécasses, des bécassines, des bruans, des linots, des chardonnerets, des verdiers et une grande quantité d'autres petits oiseaux. On y voit encore le coucou, mais jamais l'étourneau, le moineau et autres oiseaux connus dans les contrées plus méridionales.

Le cygne se mêle quelquefois parmi les oiseaux de mer ; les Lapons le prennent dans des piéges. L'oie sauvage, ou le gris, comme on le désigne en Norwége, visite annuellement ces climats pendant l'été ; ces oiseaux habitent les plus petites îles sur les côtes désertes, et y font leur ponte ; ils quittent le pays en automne, et reviennent vers le midi avec leurs petits : lorsqu'ils prennent leur vol, ils se forment en ligne diagonale ; il semble qu'ils aient un chef, l'un d'eux étant placé à la pointe de l'angle.

Ils paraissent, dans leurs émigrations, se reposer à des époques marquées, et s'arrêter pendant la nuit et quelquefois même pendant tout le jour; un d'eux est alors en avant, comme une sentinelle, pour veiller et donner l'alarme aux approches d'un ennemi. Malgré toute la prudence de ces oiseaux, les Lapons en tuent un grand nombre avec leurs mauvais fusils; ils en prennent encore plus à l'aide de divers piéges; ils les surprennent souvent dans leur retraite, lorsque la perte des plumes de leurs aîles les rend incapables de fuir; alors ils deviennent la proie des chasseurs, qui ne manquent pas de choisir le temps de cette mue. Il y a beaucoup d'oiseaux auxquels, dans la Laponie on donne le nom d'oie; tous diffèrent en volume et en couleur de l'espèce sauvage. Il y a également une grande diversité de canards, parmi lesquels la plus remarquable est l'*eider-duck*, appelé en Norwége *edder-fugl*; ceux-ci sont en grand nombre; on les voit quelquefois par milliers : leur duvet est de grand prix à cause de sa douceur, de sa légéreté et de la chaleur qu'il procure quand on repose dessus, ou qu'on s'en sert comme de ouate dans la doublure des vêtemens.

Cet oiseau se prend aisément, attendu qu'il ne quitte pas son nid aux approches de l'homme.

Enfin on trouve sur les côtes beaucoup de pélicans, de cormorans et autres oiseaux qui pullulent à l'infini dans les creux des rochers les plus inaccessibles. Cependant les Lapons trouvent encore moyen de prendre une grande quantité de leurs œufs et quelquefois l'oiseau lui-même, au moyen d'hameçons attachés à des cordes.

Nous terminerons cette section comme la précédente, en donnant une liste des oiseaux particuliers à la Laponie d'après la nomenclature de Linnée.

Alca Arctica, — le Macreux. Cet oiseau fréquente la mer Glaciale, et non les eaux douces; j'en ai tué plusieurs près le Cap-Nord.
Anas Fusca, — la grande Macreuse.
—*Nigra*, — la Macreuse.
—*Marila*, — le Milouinan.
—*Spectabilis*, — le Canard à tête grise.
—*Albifrons*, — la Rieuse.
—*Erythropus*, — la Bernache.

—*Hiemalis*, — l'aangith.

—*Crecca*, — la petite Sarcelle. Ces oiseaux viennent à Stockholm et en d'autres endroits, et passent l'été en Laponie.

Ardea Nigra, — la Cigogne noire.

—*Alba*, — le Héron blanc : on dit qu'ils ont été trouvés en Laponie, mais ils n'y sont pas indigènes.

Corvus Infaustus, — le Geai de Sibérie est très-abondant dans le West-Both-

Lapponicus, — voyez les transactions de l'académie de Stockholm, et la planche de l'Atlas.

Charadrius Morinellus, — le Guignard.

—*Apricarius*, — le Pluvier doré à gorge noire.

—*Pluvialis*, — le Pluvier doré ; ceux-ci, comme les autres oiseaux de passages qui vivent d'insectes, visitent ces diverses parties du monde vers l'été et l'automne, selon la diversité des climats et la nourriture qu'ils trouvent.

Colymbi, — les Plongeons.

—*Lari*, — les Mouettes.

—*Sternæ*, — les Hirondelles non indigènes de la Laponie.

Emberiza Nivalis, — l'Ortolan de neiges; il va souvent jusqu'en Allemagne quand l'hiver est très-rigoureux.

Falco Gentilis —

Fringilla Laponica, — le Moineau au gros bec de la Laponie.

—*Lulensis*, — le Chardonneret à quatre raies difficile à trouver et à assurer, d'après la description de Linnée.

—*Montana*, — le Friquet se trouve dans les parties les plus méridionales de la Laponie et même dans l'Olpam.

Larus Glaucus, — le Bourguemestre, qui vit sur l'océan glacial.

Otis Tetrax, — la petite Outarde.

Pelecanus Carbo, — le Cormoran.

—*Bassanus*, — le Fou de Bassan, dans le golfe de Bothnie.

Picus Tridactylus, — le Piverd à trois orteils, remarquable pour avoir trois griffes quand les autres en ont quatre; il est rare en Laponie, mais commun en Norwége.

Platalea Leucorodia, — la Spatule; rare en Laponie.

Procellaria Glacialis, — le Fulmax.

Scolopax Glottis, — la Bargue grise obscurément colorée avec un grand bec, la moitié duquel est rongé; on le voit encore ailleurs, mais bien rarement.

—*Fusca*, — la Barge griène.

—*Laponica*, — la Barge rousse.

Strix Laponica, — la Chouette de la Laponie.

—*Scandiaca*, — peu connue.

—*Ulula*, — la Chouette.

Tetrao Lagopus, — la Gélinote blanche; elle est entièrement blanche en hiver, en été elle ressemble à la femelle d'un oie, excepté dans les plumes de la queue qui sont toujours noires.

—*Bonasia*, — la Gélinote.

Tringa Alpina, — le Cinèle: on a vu cette espèce en Scanie, en 1759.

—*Lobata*, —

—*Pugnax*, — le Paon de mer.

Turdus Roseus, — le Merle rose: on le trouve l'été en Laponie; on dit l'avoir vu en été en Egypte, peut-être à une saison différente.

SECTION XV.

Des amphibies, des poissons et de la pêche.

Si nous voulions suivre exactement l'ordre de Linnée, il nous faudrait parler des amphibies de la Laponie, avant de traiter des poissons et de la pêche. Cette première classe ne renferme pas un grand nombre d'individus; on y voit le lézard des marais *lacerta palustris*, et peut-être pourrions-nous y ajouter le *petromyzon fluviatilis*. Le lézard des marais se trouve non-seulement en Laponie, mais encore en plusieurs autres endroits. Les habitans du Nord débitent tant d'histoires fabuleuses sur cet animal, qu'on pourrait donner dans de grandes absurdités, si l'on s'en tenait à ce qu'ils en disent : ils assurent, par exemple, qu'il vit dans l'eau, qu'il saute souvent hors de cet élément; qu'il nage sur les lacs, et qu'il s'établit sur les branches de l'arbre le plus voisin; que là, il commence à rire ou

à faire un bruit qui imite le rire de l'homme, et ainsi d'autres choses aussi invraisemblables, qui ne supportent pas l'œil de l'observateur qui prend note de tout ce qui mérite quelque attention. Le *petromyzon fluviatilis* suit le cours des rivières quand le dégel commence, et il devient la proie des plongeons et des autres oiseaux aquatiques.

Les rivières du Finmark contiennent une grande quantité de saumon dans la saison; on trouve aussi sur la côte, la merlus, l'hake, la morue, l'haddocks, la grosse merlus, des merlans, des raies, de l'hollibut, et d'autres poissons en grande abondance: on les prend et on les prépare pour les transporter au loin; ce commerce pourrait être porté à un plus haut point qu'il ne l'est actuellement, et il pourrait fournir presque à toute l'Europe. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans aucuns détails à ce sujet, mais, sur plusieurs, de donner le prix des poissons que contiennent les mers de ces contrées, et d'indiquer les méthodes auxquelles les Lapons ont recours pour les prendre, en nous attachant aux circonstances particulières qui n'ont été rapportées par aucun voyageur.

Environ vers la Chandeleur les baleines paraissent en grand nombre sur cette côte, non-seulement en pleine mer, mais encore dans les baies et les ancrages ; elles y sont sans doute attirées par la merlus, les harengs et autres bancs de poissons. Ceux-ci tâchent de leur échapper, en s'approchant le plus près qu'ils peuvent du rivage, où ils trouvent de nombreux ennemis dans les pêcheurs qui les y attendent. Il est plusieurs espèces de baleines; mais ce genre de cétacée a été si complettement et si souvent décrit, qu'il serait superflu d'y revenir: nous nous contenterons d'observer qu'elles échouent souvent sur le rivage de ces côtes, quand elles ont quitté le large après s'être débarrassées du harpon des pêcheurs, ou en se sauvant de l'espadon; et qu'arrivant inconsidérement trop près, elles restent sur la grève où elles sont prises ensuite par les Lapons.

Ces mers ne nourrissent pas seulement le cétacée dont nous venons de parler, elles en contiennent encore plusieurs autres, notamment le *sword-fish*, l'ennemi déclaré de la baleine. Ce poisson ne diffère pas beaucoup quant à la forme et au volume, du *grampus*

ou petite baleine; son arme, qui ressemble assez à une épée, constitue sa nâgeoire de derrière: c'est avec elle, et avec une dent aiguë de la longueur d'un doigt qu'il a à chaque mâchoire, qu'il attaque la baleine toutes les fois qu'il la rencontre; il la poursuit jusqu'à ce qu'il l'ait chassée sur le rivage, ou qu'il l'ait tuée. Ce poisson n'attaque pas seulement la baleine seul à seul, mais assez souvent encore il se réunit en compagnie d'espèces différentes pour tomber sur elle : ainsi ce puissant tyran des hautes mers, dont la voracité prend à tous momens nombre de poissons pour victimes, n'est pas sans avoir ses ennemis, pour le punir de la cruauté qu'il exerce sur les autres.

On connaît encore dans ces endroits un cétacée, auquel les Norwégiens donnent le nom de *Springer*, qui signifie sauteur : ils lui ont donné ce nom, parce qu'ils ont observé qu'il s'élevait souvent par bond hors de la mer, et y retombait avec un grand bruit. Ce poisson a près de neuf pieds de long. En hiver il garde toujours le large, mais en été il cherche souvent les basses eaux des baies, où ses sauts fréquens, le font bientôt décou-

vrir; les pêcheurs l'entourent d'un filet qu'il cherche à éviter en se jettant sur le rivage; et c'est là qu'on le prend sans peine.

Un poisson du genre des cétacées qu'on trouve en grand nombre dans les mers du Nord, est le marsouin, auquel les Norwégiens donnent le nom de *Niser*. Les Lapons le trouvent quelquefois endormi, dans le temps calme, sur la surface de l'eau, où ils le tirent au fusil, ce qu'ils ne peuvent guère faire quand l'animal nage en pleine mer : les Lapons, aussi bien que les habitans de la Norwége septentrionale, aiment beaucoup la chair de marsouin.

Le requin *carcarias* se trouve dans toutes les mers, aussi n'est-il point étonnant qu'on le rencontre dans celle du Nord; les Norwégiens l'appellent *staackiærring*, et les Lapons, *akkalagger*. Il en est plusieurs espèces qui toutes ici donnent une grande quantité d'huile; les Lapons mangent beaucoup de sa chair, qu'ils coupent par tranches, et font griller. Ce poisson est si vorace, qu'il avale tout : on en a pris qui avaient avalés leur semblable de moindre volume; d'autres dans l'estomac desquels on a trouvé des crocs, des lignes

et des hameçons, avec les poissons qui y étaient encore attaché.

L'*hollibut*, le *skate*, le *turbot*, le *carrelet* et autres, se prennent en grande quantité dans les mers du Nord; les Norwégiens leur donnent indistinctement le nom de *quejta*, mais les Lapons ont des termes pour désigner chacun d'eux : le *skate* et le *carrelet* vidés et séchés, après qu'on en a séparé la tête, les nageoires et la queue, sont envoyés en Danemarck et autres contrées du Nord, où ils sont servis sur les tables les plus délicates, comme un mets très-agréable.

Il est différentes espèces de merlus toutes excellentes ; ils se pêchent en grande abondance dans les mers du Finmark, et sont conséquemment un article d'un très-grand commerce. Il y en a encore une autre espèce qui reste sur la côte toute l'année, et qui, en certaine saison, est d'une très-grande maigreur : une autre espèce se montre vers l'époque de Noël; elle est, vers ce temps, pleine d'œufs. Enfin on cite une quatrième espèce très-estimée, qui est appelée *torske*, elle est connue en Angleterre sous le même nom, quoiqu'on l'écrive souvent comme il est

prononcé, c'est-à-dire *tusk*. Enfin il en est une dernière espèce qui, d'après le mot norwégien *moddo*, est nommée *mud-fish* par les marchands de poissons anglais. Les Lapons ne pêchent jamais la première et la troisième espèce qu'à l'hameçon, mais dans quelques endroits de la Norwége on les prend aux filets : on les trouve sur plusieurs points de la côte en différentes saisons; mais on ne saurait assurer si ils la quittent entièrement. Quant au temps destiné à leur pêche, il varie selon l'endroit : la première et troisième espèce qu'on prend souvent l'hiver, sont soigneusement entassés à mesure qu'on les apporte dans des lieux disposés à les serrer, de manière que leurs côtés soient ouverts, et que l'air puisse y circuler librement. Ils restent en ce lieu gelés jusqu'au printemps suivant; et quand le temps devient plus doux, on les transporte dans un autre bâtiment de même construction, pour les faire sécher : on leur coupe auparavant la tête, on leur ôte les entrailles, et on suspend le reste en plein air. Le poisson pris au printemps est aussitôt transporté à une seconde maison, et sèche de la même manière que ci-dessus. Le poisson

ainsi préparé reçoit les noms de *rund-fisk*, à raison de sa forme ronde et roide; il nous est connus sous le nom ordinaire de *stock-fisk*. Un habitant du midi de l'Europe, qui n'a aucune notion de ce genre de poisson, ne peut qu'être étonné de son abondance vers le Nord; j'en ai vu des maisons entières toutes remplies; et notre marchand d'Althen, faute d'emplacemens, en tenait près de sa maison un tas où ils étaient amoncelés les uns sur les autres, à-peu-près comme l'est le bois à Paris dans les chantiers. Vers le mois d'août tous les Lapons pêcheurs des côtes un peu plus méridionales de la Laponie Norwégienne, se réunissent plusieurs ensemble pour porter leurs poissons aux négocians de Bergen. J'en ai vu arriver dans cette ville deux flottilles d'à-peu-près cent voiles; et j'avoue que j'eus beaucoup de plaisir à voir le spectacle intéressant que chacun de ces pêcheurs offrait par la variété de ses mœurs et de ses usages. Leurs bateaux, dont ils ne se servent presque jamais qu'en pareille occurrence, c'est-à-dire, une fois par an, n'ont qu'un seul mât et une seule voile. Plusieurs familles se réunissent pour charger leurs différentes pacotilles sur ces

bateaux, elles encombrent souvent jusqu'à la moitié du mât. La merlus, le *tonke* et le *sting* pris en été, ne se conservent, à cause de la chaleur, que par sa salaison. Les marchands qui achètent le *stock-fisk*, font beaucoup d'attention au brillant de la couleur; ils regardent à ce que la chair ne soit pas molle et spongieuse, défauts qui sont occasionnés par un état défavorable de l'atmosphère, dans le temps où ils ont été séchés.

Le hareng est innombrable dans ces mers, mais les Lapons n'ont ni filets, ni assez de génie pour les prendre; conséquemment ceux qu'ils attrapent ne leur servent que d'appât pour d'autres poissons qu'ils veulent avoir. En vérité, en considérant le nombre incroyable de poissons qui abondent dans ces parages, il paraît étonnant que les indigènes aient si peu d'habileté pour tout ce qui regarde la pêche. On peut dire qu'ici règne la même insouciance pour ce genre d'industrie, que celle qu'on remarque dans les pêcheries des côtes septentrionales de la Grande-Bretagne. Peut-être entre-t-il dans les vues politiques du Danemarck d'encourager la pêche du saumon et de la merlus, plus que celle du hareng, dans l'impossibilité

l'impossibilité sans doute où il est de rivaliser les Hollandais dans les marchés de l'Europe, où ils ont obtenu la préférence, par leur excellente méthode de saler ce poisson. Outre les espèces dont nous venons de parler, ces mers fournissent encore de l'esturgeon, des lamproies, des carrelets, des soles, des turbots, et beaucoup d'autres poissons qu'on trouve ailleurs, sans compter les homards, les crables, les langoustes, et autres crustacées. Les lacs ont leurs brochets, leurs perches, leurs truites, leurs anguilles, et autres poissons d'eau douce.

Avant de terminer l'article des poissons de la Laponie, nous croirions mériter un reproche si nous ne parlions pas d'un monstre de mer appelé *krake*. Ce monstre, qu'on croit être un poisson, paraît rarement sur la surface de l'eau; il a cependant été vu par hasard par des pêcheurs, au moment où ils cherchaient un bon endroit pour y jeter leurs filets. Ils furent alors fort surpris, après qu'ils eurent jeté leur sonde pour s'assurer de la hauteur de l'eau, que la profondeur du fond continuât à diminuer toutes les fois qu'ils répétaient leur épreuve; et s'imaginant que cela

ne pouvait être occasionné que parce que leur sonde était tombée sur le dos de quelque immense poisson qui s'élevait vers la surface ; ils eurent promptement recours à leurs rames, pour se sauver ; et quand ils aperçurent le poisson, parvenu à la surface, il leur parut tout couvert de varec, de corail et autres plantes marines. Il est de tradition, dans ce pays là, qu'un évêque de communion romaine aborda la côte sur le dos d'un de ces monstres, et célébra la messe sur lui pendant tout le temps qu'il y resta : tels sont quelques-uns des contes que l'on nous a rapportés au sujet de cette étonnante production de la nature ; détails qui auront été augmentés dans le cours des narrations, par un auditeur crédule à un autre qui aura renchéri sur lui ; et qui, sans doute, doivent leur origine à l'apparition de quelque baleine d'un volume extraordinaire, que l'on aura vu flotter, après sa mort, sur la surface de l'eau, et sur le dos de laquelle pouvaient être des algues, des plantes marines et autres substances, qui communément s'attachent aux corps inanimés, en pleine mer. Ce simple accident aura bientôt été changé en île flottante, ou en quelque monstre aussi étendu

qu'une île, auquel l'on aura donné un nom.

Les femmes des Lapons côtiers partagent le travail de la pêche avec leurs maris, ce qui n'a pas lieu à l'égard de celles des autres parties de la Norwége. Les montagnards, qui l'été se sont approchés des côtes, se livrent également à ce genre d'industrie pendant tout le temps de leur séjour. L'hiver, saison où les lacs et les rivières sont fermés par les glaces, n'apporte à ce goût aucun obstacle; ils n'en cherchent même que plus les moyens de le satisfaire. Pour réussir, ils font de grands trous dans la glace, et par ce moyen, jettant leurs filets sous cette même glace, ils parviennent à pêcher beaucoup de poissons. Les Lapons emploient, pour leurs filets, l'écorce de bouleau au lieu du liége; et comme le chanvre ne croît point chez eux, ils le remplacent avec des nerfs de rennes, dans la fabrication de leurs lignes.

On prend une grande quantité de saumon dans l'Alten et dans presque toutes le grandes rivières de la Laponie, qui descendent vers la mer glaciale et le golfe de Bothnie. La pêche commence vers la mi-été, temps où le saumon est dans toute sa vigueur, et après

lequel il maigrit et perd en volume comme en bonté. Le saumon se prend aux écluses, et à ce sujet la pêche est astreinte à certaines formalités. La manière de le préparer est la suivante : on le fend d'abord, on le lave ensuite avec soin, puis on le sale avec le meilleur sel qu'on puisse se procurer, et après l'avoir laissé quelque temps dans le sel, on le met dans des tonneaux faits de bois de chêne, et on l'y comprime avec des poids; on laisse le tonneau ouvert, et l'on jette tous les jours de la saumure dessus, jusqu'à ce que le poisson soit parfaitement salé, et alors on ferme les tonneaux. Le dixième du produit de la pêcherie est divisé en trois parties égales, une desquelles va au roi, une autre au ministre ou curé, et on dispose de la dernière pour les réparations de l'église.

SECTION XVI.

Des insectes et animaux testacés de la Laponie.

Depuis que le docteur Quenzel a voyagé en Laponie, cette contrée a fourni nombre d'objets intéressans aux entomologistes et autres collecteurs d'insectes en Europe. Au temps de Linnée on ne connaissait pas un seul insecte de la classe des lépidoptères qui fût indigène en Laponie; et on ne peut presque concevoir comment les grandes phalènes et les papillons qui fréquentent les fleurs qui embellissent ces contrées boréales, ont pu échapper aux yeux avides d'un naturaliste si attentif dans ses recherches. Le docteur Quenzel découvrit plusieurs espèces, s'en empara et revint riche d'une grande collection, dont les individus furent bientôt dispersés dans l'Allemagne et d'autres contrées, où ces brillans enfans de la nature sont estimés et exposés par ordre à la curiosité des connaisseurs.

Cependant, une chose bien malheureuse pour la science, c'est que les collections en ce genre ne sont trop souvent considérées que comme des objets d'ostentation, et que la tête des entomologistes ne passe aux yeux de certaines gens, que pour un répertoire où se trouve entassé un mélange indigeste de noms grecs, latins et barbares.

L'èntomologie, devenue l'objet d'une étude philosophique pour un bon observateur, peut lui fournir une suite de faits qui auront leur importance dans l'ordre social, en le conduisant à des découvertes réellement utiles. Mais si s'écartant du plan que dicte la raison, l'entomologiste se laisse aller à un zèle inconsidéré, en ne s'occupant qu'à amasser, et à disposer en meilleur ordre les individus dont la beauté et la singularité des formes frappent et nourrissent la curiosité de tous; on ne doit pas s'attendre à aucun avantage d'une telle méthode. La meilleure tâche que l'on puisse s'imposer dans ces recherches, est d'observer ce qui a rapport à l'économie animale de ses insectes, la manière dont ils naissent, se métamorphosent, se propagent, et meurent; les qualités qu'ils peuvent avoir, l'usage dont

ils peuvent être à l'homme, tant pour lui-même que pour les opérations où ils peuvent lui servir dans les arts ; enfin l'influence et le rang qu'ils tiennent dans la chaîne des êtres de la création. C'est en réfléchissant sur tous ces objets, que le philosophe découvre combien la nature est grande dans ces petits ouvrages qui n'en sont pas moins le produit de sa sagesse infinie. Que de choses restent encore à découvrir en eux ! Plusieurs de leurs sens, notamment celui de l'ouïe et de l'odorat, la fonction des antennes, la forme de leurs yeux, leurs amours, l'acte de leur génération, leurs moyens de défense, ceux qu'ils ont pour pourvoir à leurs besoins ; tous ces points intéressans sont encore en partie à éclairçir. C'est dans leur économie que nous découvrons les directions les plus singulières du cours ordinaire de la nature ; ainsi nous apprenons chez eux que les pucerons, *aphides*, déposent leurs œufs et leurs petits vivans, plusieurs fois de suite après qu'ils ont été imprégnés une seule fois par le mâle. Dans le genre des phalènes, il en est plusieurs chez qui les femelles sont sans ailes, et qui ne jouissent jamais du plaisir de voler, excepté quand elles sont enlevées

par le mâle dans les plaines de l'air, pour se livrer à l'amour dans les bras de zéphir. Quel homme ignore la sagacité, l'industrie et la régularité des abeilles ? Qui aurait imaginé qu'il y eût des insectes en qui les membres et même la tête pussent se reproduire après leur amputation ? Le charenson odontalgique, *curculio antiodontalgicus*, qui a le pouvoir d'appaiser le mal de dent; le *meloë majalis*, si utile dans l'hydrophobie; la cantharide, *sitta vesicatoria*, qui forme des ampoules; le vers à soie et autres, sont autant d'insectes utiles, à la connaissance desquels nous ont menées les observations des vrais entomologistes.

Il est encore un vaste champ ouvert aux découvertes de pareille nature; si, par exemple, nous connaissions un jour quelles sont les chenilles les plus nuisibles à la végétation des jeunes arbres, nous pourrions mieux diriger nos tentatives vers leur destruction. Plusieurs sont pernicieuses au grain; on pourrait également les indiquer et rendre leur effet nul; l'entomologiste pourrait aussi faire connaître de nouveaux avantages qui sont encore cachés dans l'organisation des insectes. Les *termes*

blattæ, *dermestes*, *tineæ*, pourraient peut-être à leur tour, par la suite des temps, être regardés avec moins d'appréhension et de répugnance que tels autres insectes qui sont regardés comme entièrement inconnus; et l'agriculteur, à l'aide de l'entomologie serait débarrassé de l'inquiétude de voir les champs qu'il cultive à la sueur de son front, se changer en un sol nu et aride.

Les nouvelles espèces d'insectes trouvées en Laponie, n'offrent encore aucun exemple frappant de découvertes bien utiles à l'homme. La première étude en tout, doit toujours être de connaître une chose avant de chercher son usage, et en quoi elle peut nuire; et quant au premier point, la méthode scientifique ou la classification, nous aide beaucoup. Les voyageurs n'ont jusqu'ici été capables que de chercher et récolter des matériaux; ils ont fait des collections, nous ont donné des listes et des descriptions, et c'est ce que le lecteur trouvera encore dans cet ouvrage; mais pour le rendre plus intéressant, on y a ajouté le dessin des insectes qui n'ont point été gravés. Aussi avant de passer plus loin, nous insisterons sur une observation qui nous a été communiquée

par le docteur Quenzel; savoir, que les phalènes qui en ces contrées ne paraissent que vers le soir et volent pendant la nuit, suivent une habitude toute différente en Laponie, où elles volent tout le jour, et disparaissent pour se livrer au repos quand le soleil et près de l'horizon. Ce fait est un de ceux que je ne saurais expliquer, et que je laisse volontiers à l'examen de plus habiles gens que moi sur une pareille matière.

Les insectes les plus communs à cette région élevée du globe, sont les suivans :

Antribus Oculatus.
— *Ferrugineus.*
Buprestes Congener.
— *Acuminata.*
— *Morio.*
Cantharis Alpina ; téléphore (Olivier).
— *Pilosa.*
Carabus Alpinus : bupreste (Geof), il dort la nuit sur l'herbe.
— *Apricarius :* on le trouve dans les montagnes de la Dalécarlie.
— *Borealis.*
— *Guttula.*

— *Nivalis.*

Cassida Sanguinolenta ; en Dalecarlie.

Chrysomela Dispar ; Var. *g. d. z.*

—*Lapponica.*

Cistela Axillaris ; en Laponie, le nom lui est impropre.

Coccinella Analis ; en Laponie.

— *Bothnica.*

— *Arctica.*

— *Hyperborea.*

— *Bifasciata.*

— *Trifasciata.*

— *Sanguinolenta ;* en Dalécarlie.

Crioceris Betulæ ; dans la West-Bothnie.

Cryptocephalus affinis; en Laponie, Gribouri, (Geof).

— *Cordiger ;* Var. *g. d.*

— *Coryli ;* Var. *g.*

— *Pini ;* Var. *g.*

Dasytes Linearis ; melyris (Oliv.).

Dermestes Glaberrimus ; sur les montagnes de la Dalécarlie.

— *Ater :* en Finland.

— *Schæfferi.*

Driops Ænea ; en Finland.

Dytiscus Arcticus ; Ditique (Geof.)

— *Affinis.*
— *Alpinus.*
— *Dolabratus.*
— *Dineatus.*
Elaphrus Striatus ; sur le bord des rivières.
Elophorus Fennicus.
Gyrinus Bicolor ; en Finland, tourniquet Geof.
Hypulus Quadriguttatus.
Lymexylon Paradoxum ; en Finland : celui-ci sous la forme de larve, ronge la partie des vaisseaux qui est à flot.
Malachius Flasipes ; en Finland.
Ripiphorus Fennicus.
Scarabœus Depressus ; de *Fennicus.*
— *Fœtens.*
— *Sabuleti.*
Scarites Arctitus.
Serropalpus Striatus, dircea barbeta ; *Fabric.*
Silpha Rugosa ; bouclier, *peltis* (Geof.) : il est par toute la Suède ; il est en grand nombre dans la Laponie.
— *Tomentosa.*
Trogosita Corticalis ; celui-ci est dans l'écorce du bouleau, on en trouve quelques espèces aux environs de Paris.

— *Thoracica.*
Xylita Ferruginea.

Les insectes dont nous venons de faire l'énumération, se trouvent dans l'ouvrage de Paykull, intitulé : *Fauna Suecica*, les suivans sont pris du livre de Fabricius.

Apis Alpina.
— *Arctica.*
— *Equestris.*
— *Lapponica.*
Bombyx Lanigera. } Voyez les transactions
— *Quenzeli.* } de Copenhague.
— *Morio*; entièrement noire avec des ailes transparentes.
— *Lapponica Thunberg.*
Culex Pipiens. } L'air en fourmille quand
— *Pulicaris.* } le temps est beau.
— *Reptans.* }
Curculio Arcticus; charenson.
— *Æthiops.*
— *Pineti.*
Elater Tristis; taupin.
— *Melancholicus.*
— *Metallicus*; nouvelle espèce.
— *Riparius.*

Empis Borealis.

Leptura Ruficollis, ou *Leptura Thoracica ;* du Finland.

— *Strigilata.*

— *Iterrogationis*, également *Var. duodecim maculata.*

— *Smaragdula.*

— *Margineta.*

— *Lamda ;* on trouve encore celui-ci dans d'autres provinces de la Suède. On en trouve plusieurs espèces aux environs de Paris.

Noctua Divergens ; qui, selon Bosc d'Antic, se trouve également sur les Pyrénées ; mais celle-ci est une espèce différente.

— *Heliophila.*

— *Funesta ;* se trouve aussi aux environs de Paris.

— *Cincta.*

— *Cordigera.*

Œstrus Tarandi.

— *Nascalis.*

Oniscus Psora. } Sur les côtes de la Nor-
— *Entomon.* } wége. Pon marin.

Papilio embla.
— *Gefion.*
— *Horna.* } Voyez les transactions de
— *Hilda.* } Stockholm de l'année 1791.
— *Frigga.*
— *Freya.*

Pales ; celui-ci se trouve aussi en Allemagne.

Phryganea Phalœnoïdes ; teigne aquatique de Réaumur.

Rhimonacer Attelaboïdes ; tête écorchée : (Geof.)

Sirex Gigas. } Mocère (Geof.) chaque espèce
— *Camelus.* } se trouve aussi plus vers le Midi.

Staphylinus Alpinus.

Tabanus Tarandinus ; taon des rennes.

Tenthredo Lucorum ; mouche à scie.
— *Fasciata.*
— *Vitellius.*

Il est encore quelques espèces de phalènes géomètres et de teignes ; mais j'en ignore le nom. Voyez pour de plus grands détails les planches relatives à cette matière, avec l'explication que m'en a donnée le docteur Quenzel. Il en est plusieurs qui sont décrits dans les transactions de la société d'histoire naturelle à

Copenhague, et d'autres qui ont été nommés par mon ami qui les a trouvés le premier.

Quant aux testacés, je ferai remarquer que leur nombre n'est nullement considérable vers le Nord, et que ceux qu'on y trouve sont comme les autres productions de la nature, ni brillans dans leur couleur, ni variés dans leur forme. Les seuls qui méritent d'être notés et qu'on trouve dans les rivières de la Laponie; sont le *mia margatifera pictorum*, de Linnée. Quant à ceux qui se trouvent dans la mer Glaciale, nous en avons dit quelque chose en parlant du Cap-Nord.



SECTION XVII.

Des plantes qui se trouvent en Laponie.

La Flore laponnaise de Linnée offre l'ensemble de toutes les plantes connues qui ornent le sol de la Laponie ; mais ce qui doit le plus intéresser la curiosité du voyageur, ce sont les espèces particulières de plantes qui, croissant dans cette contrée, lui sont propres ; c'est sur elles qu'il doit concentrer toute son attention, afin qu'en en remplissant son herbier, il emporte avec lui des objets de valeur dont il puisse jouir et faire part à ceux de ses amis qui se livrent à la science. C'est pour répondre à ce but que j'en donnerai ici la liste, en renvoyant aux ouvrages où elles se trouvent décrites ou figurées. Je suivrai l'ordre alphabétique, pour mieux remplir mon objet.

Andromeda Cærulea (Andromède bleue), feuilles linéaires, obtuses, éparses. Fl. lap.

— *Hypnoïdes* (Hypnoïde), feuilles uniformes, serrées. Fl. lap.

— *Tetragona* (Tétragone), feuilles imbriquées, obtuses, fleurs axillaires.

Campanula uniflora (Campanule uniflore), tige uniflore. Fl. lap.

Carex Capitata; l'épi simple, androgine, ovale, mâle à son sommet, les capsules imbriquées et étalées. Fl. dan.

Draba Alpina (Drave Alpine), hampe nue, feuilles lancéolées, entières. Fl. dan.

— *Hirta* (Drave hirtule), hampe mi-feuillée, feuilles un peu velues, silicules pédicellées, obliques. Fl. dan.

— *Nivalis* (Drave nivicole), feuilles lancéolées, très-entières, pubescentes, ciliées, hampes tombantes, mi-feuillées, pétales rétus. Cette description est prise de Wildenow. Nov. Act. Soc. Upsal.

Gentiana purpurea (Gentiane pourprée), corolles verticillées, sessiles, campanulées, serfides, calices tronqués, dentés. Fl. dan.

Gnaphalium Alpinum (Gnaphale Alpin), tige très-simple, capitule terminal, fleurs oblongues. Fl. dan., lap.

Juncus Biglumis (Jonc bigloumé), feuilles subulées, glaves, terminales, biflores. *Amœnit. Acad. Holm.*

— *Stygius* (Jonc stygien), feuilles sétacées un peu aplaties, péduncules géminés terminaux gloumes, solitaires, soubiflores. Smith. Plant. Icon.

Lichen Arcticus (Lichen arctique), blanc, neigeux, feuillade plane, arrondie, obtusément lobée, écusson ovale, plat, adné à une lancette particulière. Fl. lap.

— *Nivalis* (Lichen nivicole), blanc, neigeux, laciniure inextricable, rameaux dressés, écusson orbiculé. Fl. lap.

— *Proboscideus* (Lichen proboscidé), feuillade ombiliquée, écussons turbinés, tronqués, perforés.

Lychnis Apetala. (Lychnis apetalée), tige simple, uniflore, corolle incluse. Fl. lap.

Pedicularis Laponica (Pédiculaire laponaise), tige simple, feuilles lancéolées, demi-épinées, serretées, aiguës. Fl. lap.

— *Hirsuta* (Pédiculaire hirsute), tige simple, feuilles linéaires, dentées, creusées, calices velus. Fl. lap.

— *Sceptrum* (Pédiculaire sceptre), fleurs grandes, dorées à gorge rouge. Fl. dan.

Pinguicula Villosa (Grassette velue), hampe

velue, caractère pris de l'édition de la Flore laponaise donnée par Smith.

Poa Glauca (Poe glauque), panicule mi-latérale, étalée, épicules soustriflores, fleurs acuminées, pubescentes à leur base; feuilles subulées. Fl. dan.

Potentilla Nivea (Potentille neigeuse), tige redressées, feuilles trefflées, incisées, drapées et blanches en dessous. Fl. lap., dan.

Ranunculus Laponicus (Renoncule laponaise), tige unifoliée, uniflore, feuilles tripartites. Fl. lap.

— *Nivalis* (Renoncule nivicole), tige uniflore, feuilles radicales palmées, caulinaires, selliles multiparties. Fl. lap.

— *Pygmæus* (Renoncule pygmée), cette espèce ne se trouve point dans la Flore laponaise, ni dans l'édition du Système végétal donné par Wildenow.

Salix Arbuscula (Saule arbuscule), feuilles souserretées, glabres, lancéolées, aiguës par les deux bouts. Fl. lap., dan.

— *Foliolosa* (Saule feuillé), feuilles entières, glabres, ovales, transparentes, serrées. Fl. dan.

— *Lanata* (Saule laineux), feuilles entières,

sous-orbiculaires, aiguës, laineuses sur les deux faces. Fl. lap., dan.

— *Phylicifolia* (Saule physiliforme), feuilles lancéolées, serretées, glabres, chevelures onduleuses. Fl. lap., dan.

Tenuifolia (Saule menufeuillé), feuilles serretées, glabres, verticalement ovales. Fl. lap., dan.

Saxifraga Cernua (Saxifrage penchée), feuilles palmées, tiges simples, uniflores. Fl. lap.

— *Cæspitosa* (Saxifrage garoneuse), feuilles radicales, ramassées, linéaires, entières et trifides, tiges dressées, presque nues, soubiflore. Fl. lap.

— *Hericulus* (Saxifrage fétidiuscule), tige dressée, feuilles caulinaires, alternes, lancéolées, nues, inérènes. Fl. dan.

Splachnum Angustatum (Splachnier rétréci), caulescent, feuilles pilifères, sporaugipode, très-court.

— *Luteum* (Splachnier rouge), parassol orbiculé, hémisphérique Hedwig. Mus. Amænit. Acad.

— *Mnioïdes* (Splachnier mnioïde), somintigé, hyposporange, oblong.

— *Sphœricum* (Splachnier sphérique), hyposporange, globuleux.

Stellaria Biflora (Stellaire biflore), rameaux dressés, biflores. *Act. Holm.*

— *Humifusa* (Stellaire humifuse), feuilles sessiles, soumilatérales, ovales, tiges conotices, quadrangulées, pédoncules solitaires, courts. *Act. Holm.*

— *Ceratoïdes* (Stellaire cératoïde), feuilles oblongues, pédonculées, soubiflore. Smith. Plant. Icon.

La baie du *rubus arcticus*, quand elle est dans son point de maturité, surpasse en odeur et en qualité, la fraise et la framboise, et tous les fruits de même espèce, même ceux que nous avons en Italie. Un petit plat pourrait suffire pour embaumer un appartement, d'une odeur plus délicieuse qu'aucun parfum que je connaisse. On est étonné en voyageant dans les âpres contrées du Nord, où rien ne croît sur les arbres et arbrisseaux des bois, pour flatter le palais, d'y trouver un fruit aussi délicieux, échappé sans doute de la corbeille de Pomone, lorsqu'elle s'empressait d'arriver à de plus heureux climats, auxquels

elle réservait ses largesses. On le conserve en Suède, où il fait partie des desserts les plus recherchés. Linnée en parle avec éloge et un véritable sentiment de reconnaissance; il dit que souvent ce fruit contribua à dissiper la fatigue de son voyage en Laponie, par son parfum, son nectar et sa douceur. *Ingratus essem ergo beneficum hunc plantumque me toties fame et cursu per prostratum vinoto baccarum suarum nectare refacillavit; si ejus integram non exhiberem descriptionem.*

Les mûres noires de Norwége, que donne le *rubus chamœmorus* de ces contrées, est encore employé à faire des confitures; il croît abondamment en Laponie, principalement dans les lieux marécageux. La baie de cet arbrisseau est jaunâtre et approche beaucoup de la forme de la fraise, mais elle est plus grosse et moins savoureuse au goût. Cependant nous la trouvâmes délicieuse quand elle s'offrit à nous dans les déserts de la Laponie.

Je pense que la *diapensia laponica* et l'*azalea procumbens*, doivent être rangés parmi les plantes indigènes proprement dites. Je les ai trouvées toutes deux en fleur sur les

plus hautes montagnes, où toute végétation semblait cesser, et où l'on n'en voyait aucun indice, si ce n'est dans le *lichen rangiferinus* qui couvrait le sol.

L'*arbutus alpina* et le *tussilago frigida* commencent à donner des boutons, malgré le grand froid que doit leur communiquer la neige; et la saison de l'hiver dure encore, que souvent les fleurs paraissent au milieu même des neiges. Cependant les feuilles du *tussilago* ne sortent jamais qu'environ quinze jours après la fonte des neiges. L'*andromeda cærulea* orne les vallées de la Laponie; je l'ai trouvé entièrement blanc, et j'en ai cueilli plusieurs échantillons.

Les *saules* sont nombreux en Laponie, mais il est très-difficile de les caractériser, en ce que chez plusieurs, le temps de la floraison et celui de la foliaison ne sont point les mêmes. Ils sont à beaucoup d'égards dans ces climats un grand bienfait de la nature. Ils fournissent aux oiseaux d'excellens matériaux pour la construction de leurs nids, à cause de la substance cotonneuse qu'ils produisent. Les insectes les préfèrent à toute autre espèce d'arbre, et pour leur nourriture, et pour servir

de berceau aux nombreuses lignées qu'ils déposent sur leur feuillage : leurs racines, longues et traçantes, en s'étendant au loin et se divisant en nombre de ramifications, donnent de la solidité aux bords des ruisseaux et des rivières, qui sans cela s'ébouleraient à chaque fonte de neige et à chaque crue d'eau. Ces mêmes racines, tordues plusieurs ensemble, forment des cordes d'une assez grande force, dont les Lapons font usage dans leur pêche.

Les plantes naissent, croissent et végètent en Laponie avec une rapidité beaucoup plus grande que dans le reste de l'Europe : deux mois suffisent pour tout le travail de la végétation, et pour en donner une idée au lecteur, je citerai pour exemple parmi les plantes, celle du tabac, qui, à Enontékis, croît généralement de plus d'un pouce de circonférence pendant vingt-quatre heures. Je remarquai dans mes voyages, que ces arbres sont ceux qui s'étendent plus au loin vers le Nord, et de cette observation, j'en déduisis une sorte de règle pour la latitude dans laquelle je me trouvais. Par exemple, de Tornéa à Ketkémando on trouve des sapins, des pins, des bouleaux

entremêlés ensemble ; mais au-delà de Ket-kémando les sapins disparaissent et l'on ne voit que quelques pins et des bouleaux ; de Kautokéino jusqu'aux montagnes, on perd de vue les pins, et les bouleaux seuls restent dans les forêts. A Alten, l'on revoit quelques pins ; mais d'Alten jusqu'au Cap-Nord, on ne rencontre plus que des bouleaux, et à mesure qu'on approche de cette extrémité du continent d'Europe, ceux-ci deviennent de plus en plus rares.

SECTION XVIII.

Des minéraux qu'on trouve au nord de la Laponie suédoise.

Le baron Hermelin, qui a publié plusieurs cartes sur la Suède, le Finland et la Laponie, est actuellement occupé d'un ouvrage relatif à l'objet qui fait la matière de cette section. On ne peut qu'espérer d'excellens résultats des veilles d'une personne aussi versée dans cette science, et qui porte l'esprit de précision dans toutes ses recherches. La Laponie abonde en minéraux de toute espèce, mais il n'a pas été facile à un voyageur comme moi, presque dépourvu de connaissances sur une pareille matière, et toujours contrarié par le peu de temps qu'il devait rester dans la contrée, de recueillir suffisamment d'objets pour communiquer quelque chose de bien satisfaisant au lecteur, qui croirait trouver ici des détails capables de satisfaire sa curiosité. J'ai bien amassé quelques minéraux, mais je

n'ai que trop tôt éprouvé combien le transport m'en devenait difficile ; forcé, comme je l'étais souvent, de voyager à pied et de faire porter notre bagage sur le dos d'hommes qui étaient déjà très-chargés.

Quand je revins à Stockholm, je laissai quelques échantillons à M. Hyelm, conservateur de la collection des minéraux de cette ville, par sa qualité d'inspecteur de la monnaie. Il m'en montra un grand nombre, apportés de cette contrée par différens voyageurs, et notamment par ceux dont s'était servi le baron Hermelin, pour la confection de ses cartes ; car ce savant a toujours recherché l'aide des hommes instruits en minéralogie, science qui fixait son attention d'une manière particulière.

M. Hyelm non-seulement eut la bonté de me gratifier de quelques morceaux dont il avait les doubles, mais même il voulut bien condescendre à m'écrire une table systématique de tous les minéraux de la Laponie, contenus dans la collection du cabinet public, et disposés d'après le pays où ils furent pris. C'est cette table que je joins ici, persuadé qu'elle intéressera les amateurs de cette bran-

che d'histoire naturelle. Nous observerons, avant qu'on en fasse usage, que cette table n'est point restreinte à une partie de la Laponie que j'ai parcourue, mais qu'elle s'étend encore à d'autres provinces du voisinage, appartenant à la Suède et au Finland. Ce petit écart que nous sommes obligés de faire, en citant ainsi d'autre pays que celui que nous avons pris pour objet de nos réflexions, aura son excuse dans une dernière notice, où je parlerai des contrées qui ont déjà été considérées dans le corps de cet ouvrage (1).

---

(1) Les noms des minéraux, dans cette table, furent originairement donnés en Suédois, auxquels on fit suivre leurs équivalens en Français. Le traducteur anglais entreprit de les convertir dans le langage familier des minéralogistes anglais. Pour mieux y réussir, il se fixa à l'ouvrage de Kirvan et de Cronsted, et adopta les termes techniques de ces écrivains. Pour éviter toute erreur, les mots Suédois ont été ajoutés entre deux parenthèses, à la plupart des espèces qu'on y a rapportées, et quelquefois aussi les dénominations françaises, allemandes et latines. Quand il y a eu matière à quelque doute, on y a placé le signe interrogatoire (?); de cette manière, la table est aussi exacte qu'elle peut l'être.

1. MINÉRAUX DU JEMTLAND EN SUÈDE.

1. *Pierres.*

CALCAIRES. *Spath calcaire* (Suéd., Kalkspat; Angl., Calcareous Spar) de différentes sortes de cristallisation. *Pierre à Chaux* (Suéd., Kalksten; Angl., Limestone.) *Marbre* (Angl., Marble) strié et de différentes couleurs, *Stalactite* (Suéd., Droppsten; Angl., Stalactites.) *Pierre de Porc* (Suéd., Orsten; Angl., Swinestone) cristallisé et compacte. *Marne* (Suéd., Mergel; Angl., Marl) c'est-à-dire, chaux mêlée d'argile. Elle se présente sous différentes formes, et suivant la circonstance: elle prend en Suède les noms de Marlekor et de Nackelbrod.

SILICÉES. *Caillou de roche* (Lat., Petrosilex ou Lapis corneus; Suéd., Bergcristaller) de différens volumes et couleurs. *Jaspes. Shorl* (Suéd., Skorl; Angl., Chert ou Hornstone; Suéd., Halleflinta; All., Horstein.) *Grenat* (Lat., Granatus; Angl., Garnet; Suéd., Granater.) *Roche de Grenat* (Suéd., Granatberg; All., Granatstein; Angl., Course grained Garnet stone, ou Amorphous Garnet.) Il se présente avec de particules granuleuses; sa figure est indéter-

minée. *Zéolythes* de différentes variétés. Voyez le Guide du Voyageur, par M. Englestrom (Angl., Sciliceous Schistus; Suéd., Kiselskifer.)

MURIATIQUES. *Talc Schisteux*, *Shistose Talc* (Suéd., Tallkskifer.) *Postone* (Suéd., Tallgsten; Lat., Lapis Ollaris.) *Chlorite. Steatite* (Suéd., Spacksten.) *Amianthus. Asbestus*, de différentes espèces.

ARGILACÉES. *Trappe* (Suéd. et All., Trapp.) *Mica* (Suéd. et All., Glimmer) noir et blanc.

AGGRÉGÉES (Suéd., Hallearter.) *Norka* ou *Murksten*, composé de mica avec grenat. Kirwan le compose de quartz de mica et de grenat. Voyez ses Elémens de Minéralogie, Ier. vol., pag. 343. *Mica Shisteux* (Suéd., Glimmerskifer ou Hallsten) mélange de quartz et de mica. *Argile shisteuse* (Suéd., Lerskifer.) Kirwan classe celle-ci sous le genre des argiles. Voyez Ier. vol., pag. 182.

2. MÉTAUX.

CUIVRE. *Pyrites cuivreuses* (Suéd., Koppar kis.) *Mines de Cuivre bleue* (Suéd., Koppar

Lazur; All., Kupfer Lazur.) *Bleu des montagnes* (Angl., Montain Blue; Suéd., Bergblatt; All., Berghlau.) *Vert des Montagnes* (Angl., Montain Green; Suéd., Berggront.)

Fer. *Mine de Fer limoneuse* (Angl., Swampy Iron ore; Suéd., Myrmalm; All., Sumpferz.)

Plomb. *Galène* (Angl., Galena; Suéd., Blyglans; All., Bleyglanz) varie en texture et en mixture, même avec pyrites d'un fer brun.

Zinc. *Blende*; Zinc minéralisé avec le fer par le soufre.

3. PÉTRIFICATIONS.

Bois pétrifiés.

2. MINÉRAUX D'ANGELMANLAND.

Fer. *Mine de Fer.*

3. MINÉRAUX DE TORNÉO LAPPMARK.

1. *Pierres.*

Calcaires. *Pierre à Chaux* (Angl., Limestone; Suéd., Kalksten.) *Spath calcaire; Pierre à Chaux écailleuse.* Voyez Cronsted,

1.er

Ier. vol., pag. 24 (Suéd., Limsten; Angl., Calcareous Spar. Scaly Limestone.)

SILICÉES. *Quartz, Cristal de roche, Améthiste, Grenat, Grenat commun, Basanite* ou *Jaspe noir*. Voyez Kirwan, vol. Ier., pag. 307 (Suéd., Melanit.) *Shorlzéolite, Pierre de Corne, Jaspe, Shiste silicé.*

MURIATIQUES. *Talc shisteux* (Tallkskifer.) *Stéotite serpentine, Chlorite, Abestoïde.* Voyez Kirwan, pag. 166 et suiv. (Suéd., Stralsten; Lat., Abestus, Amianthus.)

BARYTIQUES. *Spath pesant* (Suéd., Tung Spat.)

ARGILLACÉES. Différentes espèces. *Trap, Hornblende, Mica, Terre alumineuse* (Suéd., Alunhalltig jord.)

AGGRÉGÉES. *Roche de Serpentine* (Suéd., Ophite.) *Norka. Amygdaloïde* (Suéd., Mandelsten.) *Porphyre, Brèche, Pierre de sable, Argile schisteuse* (Suéd., Lerskifer.) *Hornblende shisteuse* (Suéd., Hornblendeskifer.) Kirwan range l'Argile et l'Hornblende schisteuse sous le genre des Argiles. Voyez Ier. vol., pag. 182 et 222.

2. *Substances inflammables.*

PLUMABGO. (Suéd., Blyertz *ou* Graphit.) *Soufre Natif, Pyrites Martial* ou *Pyrites Sul-*

fureuses communes (Suéd. , Swafvel kis ; All. , Sulphur kies.)

3. Métaux.

Cuivre. *Pyrites cuivreuses , Mine de Cuivre bleu , Mine de Cuivre vitreux* (Suéd. , Kopparglas ; All. Kupferglas.) *Bleu des Montagnes , Verd des Montagnes , Malachite , Dendristes en pyrites cuivreuses.* (Je n'ai pu certifier celle-ci.) *Koppar Brandertz.* (J'ignore ce qu'on désigne exactement par celle-ci.)

Fer. *Mine de Fer , Sable ferrugineux* (Suéd. , Iarn sand.) *Mine de Fer micacé* (Suéd. , Iarn glimmer ; All. , Eisen glimmer.) *Hématite* ou *Pierre sanguine , Mine de Fer spathique* (Suéd. , Stalsten ; All. , Stahlstein *ou* Spathiger Eistenstein de Werner.) *Ocre ferrugineux.*

Arsenic. *Pyrite arsenicale* ou *Marcassite* (Suéd., Arsenikkis ; All. , Arsenikkies.)

Molibdène.

Or. *Or natif.* On ne le trouve qu'à Svappawara.

4. Pétrification.

On n'en trouve que rarement.

Les principales mines de Tornéa Lappmark sont, Packtavera, Skanglivara, Raggiovara, Jonuswando, Kirunavara, Luossovara, Wouovara, Kitüla, etc.

IV. MINÉRAUX D'UMÉO LAPPMARK.

MINES de Fer de différentes espèces.

V. MINES DE PITÉO LAPPMARK.

1. *Pierres.*

CALCAIRES. *Spath Calcaire rouge et brun. Sydero Calcite.* Voyez Kirwan, vol. Ier., pag. 105 (Suéd., Brun Spat.)

SILICÉES. *Quartz, Cristal de Roche, Shorl, Shiste Siliceux.*

MURIATIQUES. *Stéatites, Absecte.*

ARGILACÉES. *Mica noir et blanc.*

AGGRÉGÉES. *Norka. Mica Shisteux* (Suéd., Glimmerskifer.)

2. *Substances inflammables.*

PYRITES MARTIALES.

3. MÉTAUX.

PLOMB. *Galène.*

ZINC. *Blende.*

Fer. *Ocre ferrugineux.*

Antimoine. *Pyrite Antimoniale* (Angl., Sulphurated Antimony *ou* Antimony Pyrites) des mines de Nasafjall.

VI. Minéraux de Lutéo Lappmark.

1. *Pierres.*

Calcaires. *Pierres à Chaux* (Suéd., Kalksten; Angl., Limestone.) *Spath Calcaire, Marbre, Gypse, Chaux* (Suéd., Kalk) avec Grenat.

Silicées. *Quartz, Cristal de Roche, Jaspe, Chaux* ou *Pierre de Corne, Shorl, Grenat, Feldspath* (Suéd., Faltspat.) *Shiste Silicé* (Suéd., Kiselkifer.)

Muriatiques. *Stéatites.*

Argileuses. *Trape, Argile contenant du Fer* ou *Argile ferrugineuse* (Suéd., Iarnhalltig Lera.)

Aggrégées. *Roches de Serpentine, Gneis* (Suéd., Gneis.) *Mica Shisteux, Brèche, Pouding.*

2. Métaux.

Cuivre. *Pyrites Cuivreuses, Mines de Cuivre*

Vitreuses, Verd des Montagnes, Malachite.

PLOMB. *Galène* (Suéd., Blyglans.)

ZINC. *Blende.*

FER. *Mines de Fer* de différentes espèces et en abondance, *Hémotites* ou *Pierre Sanguine, Mine de Fer limoneuse* (Suéd., Myrmalm.)

Les principales Mines de Fer de Lutéa Lappmark sont, Kedkevara, Alkavara, Hjertavera, Gellivara, etc.

VII. MINÉRAUX DE KÉMI LAPPMARK.

1. *Pierres.*

SILICÉES. *Pierre de Corne, Grenat, Shiste Silicée.*

MURIATIQUES. *Talc Shisteux* (Suéd., Tallskifer) d'un grain noir. *Amianthe Stéatites Asbestoïde.* Voyez Kirwan, vol. Ier., pag. 166 (Suèd., Stralsten.)

ARGILLACÉES. *Mica, Hornblende, Wacken.*

AGGRÉGÉES. *Pierre Sablonneuse, Hornblende Ardoisée* (Suéd., All., Hornblendeschifer.) *Brèche.*

2. MÉTAUX.

CUIVRE. *Pyrites Cuivreuses, Vert des Montagnes.*

PLOMB. *Galène.*

FER. *Mine de Fer spathique* (Suéd., Stalten ; All., Stahlstein.) *Ocre Ferrugineuse.*

VIII. MINÉRAUX DE WESTRO-BOTHNIE.

1. *Pierres.*

ARGILEUSES. *Argile contenant du Fer* ou *Argile Ferrugineuse* (Suéd. , Ianhalltig Lera.) *Trappe Hornblende.*

AGGRÉGÉES. *Mica Shisteux* (Suéd. , Glimmer Skifer.)*Grunsten* ou *Granitelle* (Suéd. , Gronsten.)

2. *Substances Inflammables.*

PLUMBAGO (Suèd. et All., Graphit.)

3. MÉTAUX.

FER. *Mines de Fer.*

IX. MINÉRAUX D'OSTRO-BOTHNIE.

1. *Pierres.*

SILICÉES. *Quartz* , *Grenat* , *Basanite* ou *Jaspe noir* (Suéd., Melanit.)

MURIATIQUES. *Talc Shisteux* (Suéd. , Tallkskifer.)

ARGILLACÉES. *Hornblende.*

AGGRÉGÉES. *Grunsten* ou *Granitelle* (Suéd., Gronsten.) *Mica Shisteux.*

2. *Substances Inflammables.*

PLUMBAGO. *Pyrites Martiales* (Suéd., Swafvelkis.)

3. MÉTAUX.

FER. *Mines de Fer Marécageuses.* Voyez Kirwan, vol. II, pag. 153 (Suéd., Sjomalm.) *Mines de Fer Limoneuses* (Suèd., Iarnsand.)

ARSENIC. *Pyrite Arsenicale* ou *Marcassite* (Suéd., Arsenikkis.)

X. MINÉRAUX DU GOUVERNEMENT D'ULÉABORG.

1. *Pierres.*

SILICÉES. *Quartz*, *Chert* ou *Pierre de Corne*, *Shorl.*

MURIATIQUES. *Amianthe*, *Stéatite.*

ARGILEUSES. *Marne.*

AGGRÉGÉES. *Mica Shisteux.*

2. *Substances Inflammables.*

PLUMBAGO. *Pyrites Martiales.*

3. MÉTAUX.

CUIVRE. *Mine de Cuivre Vitreuse, Vert des Montagnes.*

XI. MINÉRAUX DE LA CARELIE.

1. *Pierres.*

CALCAIRES. *Spath Calcaire cristalisé* ou *Drusen Spath.* Voyez Cronsted, Ier. vol., pag. 27 (Suéd., Kalkdruser.) *Marbre, Marne.*

SILICÉES. *Quartz Cellulaire.* Voyez Kirwan, Ier. vol., pag. 167 et 168 (Suéd., Quartz drus.) *Cristal de Roche* ou *des Montagnes, Zéolites.*

MURIATIQUES. *Talc Shisteux* (Suéd., Tallkskifer.) *Actinotite.* Voyez Kirwan, *id.*, pag. 167 (Suéd., Tremolit.) *Asbestoïde.* Voyez Kirwan, pag. 166 (Suèd., Stralsten; All., Stralstein.)

ARGILEUSE. *Ardoise Alumineuse* (Suéd., Alunskifer.)

2. *Substances Inflammables.*

PLUMBAGO. *Pyrites Martiales.*

3. MÉTAUX.

FER. *Mine de Fer ocranée trouvée au fond des*

lacs (Suéd., Sjomalm) Est-ce la Mine de Fer marécageuse de Kirwan ?

XII. MINÉRAUX DU FINLAND PROPREMENT DIT.

1. *Pierres.*

CALCAIRES. *Pierre à Chaux*, *Spath Calcaire*, *Marbre*, *Sydéro Calcite* (Suéd., Brun Spath.) *Spath fluor.*

SILICÉES. *Quartz* rouge et vert ; *Shorl*, *Grenat*, qu'on suppose contenir de l'étain, mais qui en apparence contient de la titane. *Feld-spath.*

MURIATIQUES. *Serpentine.*

ARGILEUSES. *Argile* mêlée avec des coquilles et écailles de poisson. *Mica* convexe et brillant. *Trappe*, *Basalt.*

AGGRÉGÉES. *Pierres sablonneuses* ou *Quadrum Col.* Si la novaculite de Kirwan était bien indiquée, on devrait la rapporter au genre des argiles. Voyez Ier. vol., pag. 169.

2. *Substances Inflammables.*

PLUMBAGO. *Pyrites Martiales* ou *Pyrites sulfureuses ordinaires.*

3. MÉTAUX.

CUIVRE. *Pyrites cuivreuses.*

FER. *Mines de Fer. Mine de Fer Cuivreuse.*

ARSENIC. *Pyrites arsenicales* ou *Marcassites.*

TUNGSTENITE. *Wolfram.*

XIII. MINÉRAUX DE NYLAND EN FINLAND.

1. *Pierres.*

CALCAIRES. *Pierre à Chaux, Spath Calcaire, Marbre, Marne, Sydérous Calcite* (Suéd., Brunspar.) *Spath fluor.*

SILICÉES. *Quartz blanc, bleu, vert; Cristal de Roche bleu, Topaze enfumée.* Voyez Cronsted, Ier. vol., pag. 169 (Suéd. Rock topas; All., Rauch topas.) *Shorl, Grenat, Basanite* ou *Jaspe noir* (Suéd. et All., Melanite.) *Grenat commun* (Suéd., Granatberg.) *Zéolite, Feldspath.*

MURIATIQUE. *Talc Shisteux* (Suéd., Tallkskifer.) *Serpentine, Asbeste*, *Asbestoïde* Suéd., Stralsten.) *Chlorite.*

ARGILEUSES. *Argile contenant du Fer* ou *Argile ferrugineuse* (Suéd., Iarnhalltig Lera.) *Trap, Hornblend, Mica, Basalt.*

AGGRÉGÉES. *Roc de Serpentine* (Suéd., Ophit.) *Mica shisteux*, *Ardoise commune des toits* (Suéd., Talkskifer; Lat., Shistus tegularis.) *Talc avec Mica* (Suéd., Tallk med Glimmer.)

2. *Substances Inflammables.*

PLUMBAGO. *Pyrites Martiales* ou *Pyrites sulfureuses communes* (Suéd., Swafvekis.)

3. MÉTAUX.

CUIVRE. *Pyrites cuivreuses.*

FER. *Mine de Fer de l'epèce commune*, *Hématite avec Manganèse*, *Mine de Fer spatique* (Suéd., Stalsten; All., Stahlstein.) *Ocre ferrugineux*, *Bleu de Prusse natif* (Suéd., Naturlig Berlinerbla.)

PLOMB. *Galena* (Suéd., Blyglans.)

ZINC. *Blende.*

ARSENIC. *Pyrite arsenicale* ou *mercurielle* (Suéd., Arsenikkis.)

4. PÉTRIFICATIONS.

On en trouve quelques-unes.

Les mines les plus remarquables dans le Nyland sont celles de Lapela et Orijaufir.

XIV. Minéraux des Iles d'Aland.

1. *Pierres.*

Calçaires. *Pierre à Chaux compacte* (Suéd., Tat Kalsten.) *Marne.*

Silicées. *Quartz*, *Quartz cristallisé* (Suéd., Quartz cristaller.) *Cristal de roche*, *Feldspath.*

Argileuses. *Mica.*

2. Métaux.

Plomb. *Galène.*

SECTION XIX.

Des manufactures en activité chez les Lapons.

Elles ne sont rien moins que nombreuses, et les femmes sont les seules personnes qui se soient consacrées à ce genre d'industrie. Ce sont elles qui préparent les peaux de renards, de faons, d'outres et autres animaux qui fournissent des fourrures propres au commerce. Pour les apprêter, elles les nettoient de leurs membranes, et ensuite les imbibent d'huile de poisson; pour dégager les tendons des jambes du renne, elles les tiennent à une certaine distance du feu, et les battent ensuite avec des maillets; elles les divisent après en autant de filamens aussi fins que des cheveux, qu'elles tordent ensuite en fils de différentes grosseur. Ce sont encore elles qui ornent les harnais des traîneaux avec un fil d'étain qu'elles tirent elles-mêmes au moyen d'une machine

faite avec le crane d'un renne percé de trous de différens diamètres, selon l'épaisseur du fil dont elles ont besoin. C'est avec ce fil qu'elles brodent ensuite, avec assez de goût et d'élégance, non-seulement les harnais de leurs rennes, mais encore leurs vêtemens, et les gants des hommes, comme il a été dit précédemment. Les femmes possèdent encore l'art de teindre le drap d'une couleur jaune, pour ensuite l'employer à divers ornemens. C'est à elles que les Lapons doivent les couvertures dont ils font usage pour se couvrir dans leur lit, et qu'ils joignent ensuite ensemble, en nombre suffisant, pour couvrir leurs tentes, quand ils s'en sont servis quelque temps pour le premier usage.

Les hommes s'entendent fort bien à faire des vaisseaux de différentes capacité, des tasses pour boire, et même des tonneaux pour contenir le lait de leurs rennes. Le bois qu'ils emploient à ces ouvrages est celui du hêtre qu'on trouve en quelques endroits de la Norwége septentrionale, et qui est aussi beau que l'érable quand il est poli. Ils sculptent encore leurs cuillères avec le bois et les os de leurs rennes, et ils ornent de dessins colorés

et de figures qui ne sont pas sans génie. Ils travaillent l'acier en lames de couteaux auxquels ils fixent un manche qu'ils enjolivent de différentes manières. Nous avons déjà parlé de leur industrie à bien faire leurs traîneaux; mais indépendamment de ce charronnage, ils construisent encore des canots conjointement avec les Norwégiens qui habitent leur pays. Les moulins à scie se sont depuis peu introduits chez eux; cette nouvelle manière de scier les gros arbres ne pourra que leur être infiniment avantageuse; car outre la hache qu'ils emploient, ils ne pouvaient parvenir qu'à fendre une petite pièce en deux planches, au lieu qu'actuellement ils pourront, avec la scie, en diviser une grosse en autant de portions qu'il leur sera nécessaire.

SECTION XX.

De quelques usages particuliers aux Lapons.

Un peuple simple dont tous les instans ravis au repos, sont remplis par des occupations nécessaires à son existence, qui, confiné aux extrémités de l'Europe, n'a nul moyen d'entretenir de communication avec les habitans des régions plus favorables, ne peut guère varier dans ses usages ; et tel est l'état des Lapons dont les habitudes et les coutumes furent toujours les mêmes depuis le commencement du douzième siècle, qu'ils furent connus sous le nom de *Skrit-Finni*, jusqu'au temps actuel où ils sont encore ce qu'ils étaient alors.

Quoique placés sous les zones boréales, ils ont néanmoins quelques coutumes des habitans de l'Inde; ainsi jamais un inférieur ne se présente à celui qu'il respecte, sans lui faire quelque présent. Si un Lapon fait une visite à un magistrat, ou à son pasteur, il apporte toujours

toujours avec lui un fromage, un lièvre, quelques perdrix, quelques poissons de mer ou de rivière, un agneau, du gibier, des langues de renne, du beurre, une certaine quantité de plumes d'édredon, et autres objets de ce genre. En échange de son présent, il remporte un peu de tabac, une bouteille d'hydromel, un petit baril de bière, un peu de gingembre et d'épices, ou toute autre chose qui, dans la circonstance, peut servir de cadeau. Le même usage, dit-on, a lieu parmi les Moscovites.

Les Lapons se servaient jadis d'un bâton appelé *prumstave*, sur lequel ils marquaient les diverses fêtes et les principaux jours de l'année : ils y avaient recours au besoin, comme les Européens des contrées méridionales à leur almanach. Ils y distinguaient les jours heureux et malheureux. Ils cherchaient à éloigner ces derniers par des moyens puisés dans la crédulité. C'est ainsi que, quand ils se rencontrent, ils s'embrassent encore, chacun en criant, *Eurist!* ce qui veut dire : *Dieu te sauve de tout danger.*

Quoique dans le plus grand nombre des régions connues, ce soient les femmes qui portent à leurs semblables une main secou-

rable quand elles sont en travail, que l'on ait beaucoup écrit dans les Etats policés de l'Europe, notamment en France, contre l'indécence de la coutume qui introduisit les hommes dans la science des accouchemens que l'on prétendait devoir leur être à jamais étrangère, les Lapons ne s'y sont pas moins adonnés de tout temps. Sans doute que la nécessité y est entrée pour beaucoup. Chaque famille, éloignées les unes des autres par de très-longues distances, vivant isolément et sans communication, si ce n'est celles que fournissent la pêche, la chasse, les migrations et les voyages, ne peuvent guère s'entre aider et compter sur les secours qu'une plus grande approximation pourrait leur procurer. Aussi dans leur huttes, au milieu de la famille, témoin des souffrances de la mère, le mari devient-il pour sa femme le seul être en qui elle place ses espérances dans le moment critique où elle met son enfant au monde. C'est un usage chez les Lapons, qu'aussitôt qu'un enfant est né, on lui assigne un renne avec tous les petits qui en proviendront. C'est un bien dont jouira l'enfant lorsqu'il sera devenu grand, et auquel on ne peut toucher, quelle que

soit la manière dont on dispose du bien à la mort de ses parens. L'enfant, de cette manière, devient souvent le propriétaire d'un troupeau considérable.

Dans cette région si élevée, où le clergé ne trouverait pas de quoi fournir à l'entretien que demande le culte des autels, le curé est tout; outre les fonctions curiales, il remplit encore celles de maître d'école et de sacristain. Il est vrai que ces fonctions ne se répètent point ici aussi souvent que dans nos villes, où la nécessité en impose le devoir; le culte est simple, il n'est point surchargé de ces cérémonies plutôt faites pour repaître les yeux, que pour nourrir l'ame dans les élans de la reconnaissance envers la Divinité.

Tout ici se sent des usages que dicte la simple nature dans les soins ordinaires du ménage. Dans les excursions que fait la famille pour fournir à ses besoins journaliers, s'il arrive qu'un enfant soit trop petit pour suivre les autres, on le laisse dans une sorte de panier, et on l'y retient avec une corde afin qu'il ne puisse se jeter au feu, ou courir quelqu'autre danger; et si l'enfant a plus de trois ans, on le lie avec une courroie

par le pied, à un pieu fiché en terre, dans quelqu'endroit convenable de la hutte ou de la tente.

Les femmes sont dans l'usage de raser la tête de leurs enfans de très-près, ce qui est le contraire des autres pays, où l'on aime à voir, à peigner et à soigner ce duvet, dont la finesse se change insensiblement sous les regards de leurs parens en une chevelure bouclée, si propre à donner de la grace à leur visage. Ici les mères se montrent fort ennemies de ces petits animaux parasites qui vivent des sucs que leur trompe pompe à travers le léger épiderme de la tête, y déposent leurs œufs, d'où doit naître cette prodigieuse lignée si incommode à l'homme délicat et soigneux de la propreté ; elles vont à leur recherche pendant que leurs maris parcourent les bois, les attrapent et les tuent avec un petit canif: *pediculos cutello enecant*, pour nous servir des termes du bon missionnaire.

On n'a point coutume en Laponie d'employer les chevaux aux ouvrages de fatigue ; toute espèce de labeurs étant faite ici par la main des hommes : en cela les montagnards Lapons sont beaucoup plus heureux,

en ce qu'ils trouvent dans leurs rennes un soulagement dans leurs travaux. Comme l'agriculture n'est point une occupation journalière, excepté en quelques endroits près la rivière Alten, les Lapons consument dans leur âtre tout le fumier que donnent leurs vaches, leurs moutons et leurs chèvres.

L'esprit de commerce, c'est-à-dire l'industrie, qui porte l'homme à donner moins pour avoir plus, ne s'est pas encore naturalisé en Laponie, et sans doute que, s'il s'y naturalisait, il trouverait plus de difficulté à s'y propager, que dans les climats où les inventions humaines ont quelques prix. Néanmoins ceux qui se sont, en quelque sorte, enrichis par échange, ont la coutume d'ensevelir leur argent sous terre : qu'ils s'en tiennent à cet usage pendant qu'ils vivent, cela n'est point surprenant quand on se rappelle ce que nous avons déjà dit ailleurs, qu'ils n'ont ni clef ni cadenat, encore moins de coffres de fer pour mettre leurs plus précieux effets à l'abri de la rapacité des voleurs ; mais qu'ils le dérobent ainsi à leur postérité qui pourrait en faire un meilleur emploi, c'est une chose à l'explication de laquelle

notre missionnaire avoue que ses notions se refusent. Il parle d'un homme riche qui, au lit de la mort, étant interrogé sur la raison pourquoi il avait si soigneusement dérobé son argent aux recherches de sa famille, répondit qu'il y avait été déterminé par le besoin qu'il pourrait en avoir dans le pays où il était près d'aller.

Les Lapons, dans quelques cantons de la Laponie norwégienne, font usage de bains chauds, comme dans presque toutes les autres parties méridionales de l'Europe; mais ils ne se bornent point à la simple immersion, comme s'en contentent les peuples de ces régions; ils font plus, ils s'arrosent réciproquement la tête, et se servent, à cet effet, d'une branche d'arbre garnie de son feuillage.

SECTION XXI.

Manière dont les Lapons font leur cour aux jeunes personnes qu'ils ont intention d'épouser. — Cérémonies de leurs mariages.

Il est très-rare qu'un Norwégien contracte les liens du mariage avec une Laponne. Le missionnaire Leems observe, à ce sujet, qu'il n'a jamais eu connaissance d'une alliance de ce genre pendant son long séjour en Laponie.

Quand un Lapon veut épouser une jeune fille de sa nation, il fait part de son désir à sa propre famille, qui alors va en corps en la demeure des parens de la jeune personne: les députés, pour ne point perdre de temps, font provision d'une certaine quantité d'eau-de-vie, dont ils disposent dans l'occasion, et de quelques légers présens dont ils gratifient la future, tels, par exemple, qu'une ceinture ornée d'argent, un anneau ou quelques autres petits bijoux du même genre.

Quand ils arrivent à la porte de la hutte où elle réside, l'orateur entre le premier suivi des autres parens. Le prétendu reste en dehors jusqu'à ce qu'il soit invité d'entrer; alors l'orateur remplit un grand verre d'eau-de-vie qu'il offre au père de la fille qui, s'il l'accepte, indique par cette action qu'il approuve le mariage pour lequel on vient lui demander son consentement. L'eau-de-vie se verse à la ronde, non-seulement au père et à la mère de la future et à tous les amis qui les sont venus voir, mais encore au prétendu; et pendant cette libation, le jeune homme obtient la permission de parler en son propre nom. L'orateur ensuite commence son compliment, et au moment où il s'agit de l'amant, celui-ci, s'il a été introduit, prend sa place à une certaine distance de la compagnie, mais toujours très-près de l'entrée. Enfin, quand les parens de la jeune personne ont donné à l'amant leur plein acquiescement à ses désirs, il offre à sa bien-aimée le présent qu'il a apporté, et en même temps il promet des habits de noce au père et à la mère. Les affaires étant ainsi heureusement traitées, la compagnie se retire : ce cérémonial, tel

que nous venons de le décrire, est communément observé en tout ou en partie dans ces sortes d'occasions ; et en effet, il est rare qu'on s'en écarte. S'il arrive que les parens, après avoir ainsi donné leur consentement, retirent leur parole, c'est un usage qui vaut force de lois parmi les Lapons ; savoir, que toutes les dépenses qu'on a faites même celles relatives aux objets consommés, sont censées devoir être supportées par ceux qui les ont occasionnées.

Aussitôt après que les parties se sont accordées, le jeune homme a la permission de faire sa cour à sa belle ; il met la plus grande propreté dans son ajustement, et pour mieux nourrir son ame du bonheur qu'il est près de goûter, il donne carrière à son génie en composant des chansons à sa louange. On sait combien l'amour fournit de matériaux à la poésie ; la verve du jeune Lapon lui fournit aussi par fois des effusions de cœur d'une expression assez recherchée ; mais souvent il peint les doux sentimens de son ame sous des couleurs qui en présentent toute la vivacité, sans mettre beaucoup de choix à des mots qui ne pourraient que nuire à la sincérité de ses

aveux. Chaque parole a rapport à sa passion; et s'il est écouté de sa belle, tout son but est rempli: mais si le plus souvent les douces affections de cœur ne prennent point pour interprètes un langage mesuré, ainsi qu'il est d'usage chez les peuples plus policés; si dans son génie, l'amant ne trouve point de moyens suffisans pour chanter sa bien-aimée, et qu'il soit ainsi réduit au silence, il ne manque jamais de compenser son insuffisance en ce genre en lui offrant tout ce qu'il croit pouvoir lui être aussi agréable, soit du tabac, soit de l'eau-de-vie ou autre chose semblable.

Le jour des noces, l'accordée paraît dans ses atours; son habit est à-peu-près le même que celui qu'elle porte en toute autre occasion; avec cette différence que sa tête, ordinairement couverte, est nue dans cette circonstance; sa chevelure flottant à l'abandon sur ses épaules et n'étant communément retenue que par un bandeau de différentes étoffes et quelquefois un filet. La cérémonie du mariage étant faite, les noces se célèbrent sans pompe et de la manière la plus frugale : ceux des convives aisés qui sont invités font un présent

de quelqu'argent à l'époux, ou y suppléent par un renne ou quelques autres objets d'approvisionnement.

C'est la coutume en quelques parties de la Laponie que, peu de jours après le mariage, les parens et les amis des nouveaux conjoints se réunissent et partagent les agrémens d'un repas frugal, il consiste en soupe, bouillon, quelques pièces de renne rôti auxquels ils ajoutent quelques pots d'hydromel ; ce repas terminé, les convives se retirent. La musique, dont l'harmonie en d'autres contrées égaie l'ame et donne une nouvelle vie aux sens ; la danse, dont l'agitation éveille les organes et dispose les nouveaux mariés aux élans de tendresse qu'ils se partageront quand ils seront abandonnés aux douceurs de la solitude, sont autant d'agrémens inconnus dans ces contrées.

Le mari demeure communément avec les parens de son épouse pendant un an après son mariage ; à l'expiration de ce temps, il se retire pour s'établir lui-même dans son ménage. Il reçoit de ses parens pour ce premier établissement, tout ce qu'ils peuvent lui accorder ; comme quelques menus meubles,

des moutons, une marmite et autres menus objets qui, quoique d'une petite valeur, sont cependant très-nécessaires dans le ménage d'un Lapon.

SECTION XXII.

Des amusemens et divertissemens auxquels se livrent les Lapons.

Le sort de l'homme est d'être forcé au travail de l'esprit ou à ceux du corps, pour se procurer des moyens de subsistance ou augmenter ceux qu'il a déjà. Mais ses organes continuellement agités par la nécessité où ils sont de répondre à ces besoins, perdraient bientôt leur activité, s'ils ne trouvaient dans les jeux un temps de repos.

On présume bien que les Lapons, occupés à un tout autre genre de vie que le nôtre, et en cela se rapprochant plus de l'homme de la nature que nous, n'ont de jour de repos que ceux que leur indique la fatigue de leurs travaux. Pareils en cela à ces hordes de sauvages qui, parcourant les forêts et les déserts de l'une et l'autre Amérique, ne se reposent que quand leur pêche ou leur chasse leur a fourni des moyens de consommations, le mon-

tagnard comme l'habitant de la côte n'ont aucun jour où leurs travaux habituels souffrent une interruption. Si les missionnaires ont introduit chez eux quelques opinions relatives à notre croyance, celles-ci n'ont point encore amené la dissipation qui les accompagnent en d'autres contrées.

Leurs jeux sont des exercices; ils passent ainsi d'un genre de fatigue à un autre qui leur demande moins d'attention, et leur est en cela un objet de divertissement. Assez souvent ils s'exercent à viser à un but avec un javelot; et celui qui approche le plus près, remporte pour prix quelques pièces de monnoies, d'autres fois du tabac et autres choses semblables. Outre ce genre d'amusement ils ont encore le jeu de la balle qu'un joueur jette et qu'un autre chasse avec un bâton aussitôt qu'elle est à sa portée, pendant que quelqu'un des spectateurs cherche à la repousser avant qu'elle ne tombe à terre. Ils se livrent aussi volontiers à une espèce de jeu qu'ils appellent le jeu du renard et des oies : celui-ci se joue par deux adversaires, sur une planche marquée de plusieurs quarrés propres à ce sujet; un des acteurs dispose de treize chevilles qu'il appelle

oies, et leur fait parcourir plusieurs trous pendant que l'autre en conduit, pour l'attaque, une à laquelle ils ont donné le nom de renard: celui-ci qui fait l'office de cet animal rusé, met tout en œuvre pour que ses moyens tournent à la perte des oies; l'autre à qui est confiée la garde de celles-ci, le paie d'une égale activité pour éviter ses ruses; et le renard enfin entouré de toute part par les oies et réduit à l'extrémité, est obligé de s'avouer vaincu.

Quelques petits, quelques trapus que soient les Lapons, ils n'en ont pas moins une certaine souplesse dans les membres, qui les rend propres aux exercices de force; ils accroissent ce don de la nature, par certain jeux auxquels la jeunesse se livre de bonne heure. Ainsi, ils s'exercent souvent à sauter par-dessus un bâton tenu à une certaine hauteur, et dans une direction horizontale, par deux personnes. Ce genre d'amusement n'est pas sans utilité pour des peuplades forcées dans leurs excursions de sauter des ruisseaux d'une certaine largeur, et des masses de rochers que, sans toute la force des jarrets, l'on ne pourrait franchir sans se tuer.

Quelquefois encore, deux Lapons ayant

chacun un bâton en main, joints ensemble par une corde, s'occupent à les tirer à eux, et sont souvent aidés par d'autres en nombre égal de chaque côté. Le combat continue jusqu'à ce qu'enfin la corde se rompe ou que le plus faible cède ; ce qui met fin à la lutte. Le pari dont on était convenu, est alors la récompense du plus fort.

Un autre de leurs exercices consiste à s'empoigner par la ceinture, et d'essayer à qui s'enlevera de terre pour se laisser retomber sur les pieds. Nos Lapons sont encore d'excellens lutteurs, mais des lutteurs qui ne doivent rien à cet art qui formait ces hommes, dont on admirait les prodiges chez les anciens Romains. Cet exercice est un de ceux dont ils usent le plus dans les rigueurs du froid, pour tenir leur corps dans un état de transpiration convenable, comme aussi pour charmer leur loisir lorsqu'en voyage ils sont forcés de s'arrêter, pour donner à leurs rennes le temps de manger la mousse qu'il leur faut chercher sous la neige.

Les Lapons vivant de leur chasse, mettent toute leur adresse à ne point manquer leur proie, aussi sont-ils comme il a été dit dans

le

le corps de l'ouvrage, aussi bons tireurs que les Finlandais. On en connaît qui mirent un très-petit objet à une distance considérable, et l'atteignent plusieurs fois de suite.

SECTION XXII.

Des Maladies auxquelles les Lapons sont sujets.

Si l'on retranchait du nombre des maladies celles que produisent les passions de l'ame, de quelque nature qu'elles soient, celles qui proviennent des excès en tout genre et des désordres tant au moral qu'au physique trop fréquens chez les peuples civilisés, nul doute que le dénombrement des maladies fût moins long à faire, et que les phénomènes ou symptômes n'en fussent plus simples et plus faciles à saisir pour completter un système. Cette supposition se réalise chez les Lapons, peuple heureux, dont le moral n'est pas susceptible de ces tourmentes qu'amènent les passions sur la mer orageuse des honneurs où conduit trop souvent l'ambition; sobres par caractère, quant aux alimens destinés à réparer les pertes qu'éprouvent leurs organes; économes dans l'emploi des forces que la nature a destinées à

la reproduction ; s'arrêtant dans leurs travaux dès que le sentiment de la lassitude leur annonce qu'il est temps de prendre du repos; les Lapons, comme l'a déjà observé Samuel Rheen, se soustraient à un grand nombre de causes morbifères qui ailleurs minent l'existence de ceux qui sont moins prudens qu'eux. On ne rencontre parmi eux, continue le même auteur, aucune fièvre brûlante, aucune d'un caractère putride ou pestilentiel, telles que celles qui ravagent le midi de l'Europe et dont les crises sont souvent si funestes. Il est à croire que ces maladies, dont la propagation est fondée sur l'expansion et la volatilité de leurs principes, comprimées dans ces climats dès-leur origine, n'ont ni la force, ni le temps de se développer dans le court espace à parcourir qui leur est laissé. Cependant quelqu'isolés que soient les Lapons, ils ne peuvent éviter cette épidémie qui par-tout ailleurs moissonne les générations nouvelles, destinées par la nature à réparer le vide que laissent celles qui s'éteignent. Ainsi l'on dit que de temps à autre la petite vérole règne en Laponie, et quelquefois avec la plus grande fureur : cependant elle est de-

venue plus rare depuis quelques années. Les germes de cette maladie ne sont point inhérens au sol ; ils sont apportés la plupart du temps du dehors, par les marins qui viennent commercer sur les côtes. Ainsi le missionnaire Leems, parle d'un jeune Ecossais qui apporta cette maladie à Bergh, d'où elle se propagea au loin, et infecta quelques voyageurs venus du fond du Nortland pour quelques raisons de commerce. Quoi qu'il en soit de l'origine spontanée ou transmise de cette maladie, elle n'en est pas moins si rare, que si les paysans de ces contrées, dit notre pieux propagandiste, ont coutume de dater leurs années de leurs dernières guerres contre les Danois et les Suédois, de même il est ordinaire parmi les Lapons, de compter leur âge du dernier temps où la petite vérole régna parmi eux.

La Laponie n'ouvre pas un champ à l'intérêt; elle n'a que quelques comestibles et quelques fourrures pour récompenser celui qui par état voudrait se faire un revenu de ses voyages; elle ne saurait réveiller la cupidité de l'homme qui aurait habité un pays plus méridional. La pratique de la médecine est ici

ce qu'elle était dans son enfance sous le beau ciel de la Grèce, bien avant qu'Hippocrate rassemblant les faits épars ne formât son code pour le bonheur du genre humain : quant à la théorie qui dépend de tant de connaissances accessoires, qui ne prend que trop souvent une teinte des opinions courantes sans attendre que celles-ci soient sanctionnées par l'expérience, on doit bien croire qu'elle est nulle chez un peuple aussi peu éclairé que celui qui habite les régions dont l'histoire même n'est pas encore connue. On parle de maux de tête auxquels ils sont sujets, sans rien indiquer de leur cause : parmi les maladies intérieures que cite Erie Plantin, sont les affections inflammatoires de poitrine, les douleurs rhumatismales, tenant du lombago, qu'ils traitent d'abord par des illinitions de graisse d'ours, ensuite par la cautérisation, en brûlant sur les parties affectées quelques copeaux menus, de manière à faire un escare, qui à sa chute entraîne avec lui la cause de la maladie. Ils remplacent souvent ces copeaux par l'amadou *boletus fumentarius* de Linnée, décrit sous ce nom dans la Faune suédoise de cet auteur. Ces peuples

emploient-ils ce remède sans l'avoir pris des pays méridionaux : en ce cas cette pratique, dépourvue de théorie, se rapporterait à celle du père de la médecine, qui de son temps en fesait un si fréquent usage. Dans tous les cas les tiges d'angélique leur sont d'un grand secours, ils les font bouillir dans du petit lait, qu'ils donnent ainsi à large dose. Plusieurs, dit Landins, se servent d'eau-de-vie dans laquelle ils ont fait infuser des reins de castor, et d'autres mêmes dans ces maladies, ainsi que dans le scorbut, vont jusqu'à boire le sang d'un veau marin ou d'un renne, aussi chaud qu'il leur est possible. On parle de maux de dents auxquels le même remède est applicable, et qu'on guérit encore en piquant la gencive malade avec un éclat d'arbre frappé de la foudre : on dit encore que chez les Lapons les dents sont quelquefois corrodées par un vers auquel on attribue la carie dont elles sont attaquées ; mais ces opinions ne sont basées que sur des préjugés et des fables. Néanmoins le commentateur de notre respectable missionnaire, s'arrête ici pour appuyer son opinion, et un peu trop crédule, il invoque le *gordius aquaticus* et la *furia*

infernalis de Linnée, qui occasionnent en d'autres parties du corps des ulcères de ce genre. On peut voir à ce sujet les *amenitates academicæ* du Pline du Nord, tome III, où l'on trouvera des détails intéressans sur les maladies que peuvent occasionner ces animalcules.

Une maladie cruelle pour eux, est celle qu'ils désignent sous les noms d'*Ossem* ou *Helmé*; c'est un genre de colique spasmodique dont le siége est dans les entrailles, vers la région ombilicale; les douleurs s'étendent jusqu'au bas ventre en revenant par accès, comme seraient celles de l'enfantement. Les angoisses sont telles que le malheureux se roule par terre, et rend une urine sanglante comme s'il était attaqué du calcul. L'accès après quelques heures, et souvent quelques jours, se termine par un ptyalisme qui dure un quart-d'heure. Cette maladie n'attaque jamais ceux qui vivent sur les montagnes, mais seulement les habitans des vallées, notamment pendant l'été, quand il leur arrive de boire l'eau corrompue des marais échauffés par le soleil. Ils n'apportent à cette maladie d'autres alexitères que les racines d'angélique, et les

cendres ou l'huile de tabac, et le castoreum liquide.

Une maladie endémique chez eux, est l'ophtalmie qui souvent précède la cécité; la cause la plus naturelle à laquelle on puisse l'attribuer, est la fumée dont ils sont continuellement entourés en été comme en hiver. Erie Plantin ajoute à cette cause la vivacité du feu, qui opérant sur eux dès la plus tendre enfance, dessèche continuellement l'humidité de la conjonctive : cette cause mène de même à l'aveuglement; et elle reçoit, particulièrement chez les montagnards, un degré de force de plus, de la réflection des rayons solaires sur la glace et la neige quand le soleil revient éclairer ces climats. On parle d'une certaine maladie d'yeux fort ordinaire chez eux et que le missionnaire regarde comme une cataracte imparfaite; je la rangerais plutôt dans les affections de la conjonctive, si le singulier moyen qu'ils emploient pour la guérir était d'une efficacité incontestable. Il consiste à faire entrer le *pediculus humanus*, entre l'œil et la paupière; le frottement que l'animal excite sur le globe suffit, dit-on, pour ronger et détruire une membrane qui, étendue sur

la cornée, est la cause première de l'affection.

Quant au scorbut, maladie endémique chez la plupart des peuples qui avoisinent les mers du Nord, et entretenue par l'usage du poisson sec, les Lapons y sont très-peu sujets : on en donne pour raison la grande consommation qu'ils font de la pellicule fine qui se trouve sous l'écorce du sapin, et dont ils font provision au mois de mai : après l'avoir fait sécher, ils la réduisent en poudre et la mêlent ensuite à la farine dont ils font leur pain. Je croirais plutôt, avec Linnée, que la raison en est dans le *serum acetosatum*, qu'ils appellent *Juemomel* dont ils usent journellement, et à l'habitude qu'ils ont d'établir leurs tentes sur le haut des montagnes à un degré moyen de température où l'humidité des fonds ne puisse leur nuire : si à ces causes on ajoute l'usage où ils sont pendant l'hiver de vivre de la viande fraîche de leur chasse, et de celle de leurs rennes, l'exercice auquel ils se livrent continuellement, les fourrures dont ils sont toujours couverts, l'air peu humide, quoique froid, qu'ils respirent, on concevra pourquoi le scorbut est si rare chez les peuples placés sous cette latitude.

On doit croire que les enfans, dont les extrémités ne sont pas encore endurcies contre l'action du froid dans un pays comme celui-ci, sont fort sujets aux engelures. Pour les guérir ainsi que les engourdissemens et les crampes qui dérivent de la même cause, le Lapon n'a d'autre remède que le fromage qu'il extrait du lait de ses rennes, et dont il applique des tranches sur la partie malade. Les blessures, les contusions se guérissent avec la gomme qui découle spontanément des arbres résineux : ils s'entendent, d'après ce que le bon sens leur dicte, à traiter les fractures et les luxations auxquelles les expose leur genre ordinaire de vie; mais avant d'en faire la réduction, ils font prendre aux malades une potion où ils ont mêlé de la limaille d'argent, et à son défaut de la limaille de cuivre : ils croyent ce remède d'une efficacité prouvée, pour dissiper les douleurs et avancer le traitement : ils traitent les foulures et les entorses en serrant fortement la partie offensée avec des nerfs de rennes, et en observant dans cette pratique de n'employer ceux des mâles que pour le traitement des femmes, et ceux des femelles pour celui des hommes. Superstitieuse bizarrerie !

SECTION XXIII.

Cérémonies des funérailles en Laponie.

Comme les Lapons, dit Samuel Rheen, ne sont pas sujets à beaucoup de maladies dangereuses, ils parviennent souvent à un âge très-avancé : on voit parmi eux des centenaires, mais plus ordinairement des septuagénaires, des octogénaires et des nonagénaires, dont les forces sont telles qu'ils gravissent les plus hautes montagnes, traversent les bois du plus difficile accès, conduisent leurs canots avec la plus grande agilité, et vaquent à toutes les affaires domestiques avec la plus grande activité : leur chevelure ne blanchit qu'à un âge très-avancé; les exceptions n'ont lieu qu'à la suite de quelques vives émotions de l'ame, dans les autres circonstances, on peut rapporter ce phénomène aux peu de passions dont ils sont affectés. Quand, dit Eric Stanchius, un de ces indigènes est près de mourir, on consulte quelque devin

pour savoir si le malade vivra ou mourra ; s'il reçoit la dernière annonce, le premier venu qui se trouve près de lui, fait une exhortation dans laquelle il lui parle de Dieu et du Sauveur; mais le plus souvent ceux qui espèrent quelques héritages aiment mieux commencer la cérémonie des funérailles, alors même que le patient est encore aux prises avec la mort. Ainsi Stanchius rapporte qu'un riche Lapon étant dans cet état désespéré, envoya chercher ses parens et amis pour en recevoir les derniers services ; que ceux-ci, l'ayant trouvé très-près de sa fin, se retirèrent dans une auberge voisine où ceux qui vont en Norwége et en Impterland ont coutume de s'arrêter ; que là, ils passèrent à boire de l'eau-de-vie et de la forte bière, le temps qu'ils auroient pu employer à lui être encore utile, et que de retour à sa hutte ils le trouvèrent mort. Ces exemples, qui se répétaient trop souvent, engagèrent Gustave Adolphe à créer des écoles de religion pour l'utilité de ceux, est-il dit dans les lettres-patentes, « qui vivent dans les montagnes les plus reculées de la Norwége, et qui, s'ils tombent malades, sont privés de tout

secours spirituels, et meurent sans recevoir aucune absolution; ce qui est d'autant plus fâcheux, y est-il dit encore, que le diable en ce moment fait tous ses efforts pour s'emparer de leurs ames. »

Quand un Lapon est mort, quel que soit la nature de la maladie qui a terminé ses jours, chacun sort de la hutte où est le cadavre, dans la persuasion qu'il y reste encore quelque chose de l'ame du défunt qui poursuit tout être nuisible. C'est une observation de Samuel Rheen, et elle est fondée sur la vérité. Cependant quelques jours après ils reviennent pour ensevelir le corps, et lui rendre les derniers devoirs; si le défunt fut recommandable par ses actions, on l'ensevelit dans une pièce de toile la plus fine que l'on puisse se procurer, et l'on entoure sa tête et son corps d'une bande de la même pièce; s'il ne laisse après lui aucun héritage de grande valeur, on l'enveloppe dans un morceau de gros drap, appelé *Woldemar*. Tel est l'usage à l'égard de ceux qui suivent la religion chrétienne, et les rites qu'elle prescrit. Quelques-uns cependant, au dire de Matthias Stenchius, sont revêtus de leurs meilleurs habits, et mis

ensuite dans leur bière par une personne nommée ou louée à cet effet ; le plus proche parent présente à cette personne un grand anneau de tombac, qu'il met aussitôt à son bras droit: cet anneau est destiné à le préserver de tout le mal que pourrait lui faire l'esprit du défunt, qui, selon eux, entoure son corps jusqu'à ce qu'il soit en terre ; opinion qui se rapporte beaucoup à celles qu'avaient les anciens Grecs et Romains. La bière est ordinairement faite d'une pièce de bois qu'ils creusent convenablement quand le hasard ne leur en offre point d'excavée par le temps : ceux qui sont sur des montagnes pelées, comme dans la Norwége et aux environs du Cap-Nord où il ne croît aucun arbre, font usage d'un traîneau Akia, au lieu de bière. Autrefois, avant que ces peuples eussent embrassé le christianisme, et même long-temps après, ils avaient coutume d'ensevelir les morts au premier endroit qui leur paraissait propice, mais principalement dans les bois, comme le remarque Tornaüs ; c'est ce qu'ils font encore aujourd'hui quand ils sont très-éloignés de quelque église : non-seulement alors ils renversent le traîneau qui

sert de bière au défunt, mais encore ils le couvrent avec du gazon et des branches d'arbre pour conserver le corps plus long-temps frais, et empêcher que les animaux sauvages le mettent en pièces : quand il se trouve à leur portée quelque grotte dans les montagnes, ils y déposent le corps et en ferment l'entrée avec des pierres. On ne doit ajouter aucune foi à ce que dit Pencer; savoir, que pour éviter d'être tourmentés par les mânes des morts, ils enterrent ceux-ci dans l'âtre de leur foyer; ils sont au contraire si éloignés de cet usage, qu'ils les portent toujours à une très-grande distance de leur habitation : il est bon de remarquer qu'à l'instar des anciens Lapons, ceux qui ne sont que faiblement attachés au culte catholique, mettent avec le cadavre une hache, une pierre à fusil et un briquet; ils donnent pour raison de cet usage, que puisque le mort doit errer dans les lieux obscurs, il a besoin de la lumière que pourra lui procurer la pierre et le briquet, et que pour s'ouvrir une voie à travers les bois où il est enseveli, il lui faudra une hache lorsque viendra pour lui le jour du jugement. Telle est leur manière de raisonner depuis que les

missionnaires leur ont donné quelques idées sur la résurrection. Schaffer, qui a écrit sur la Laponie au commencement du dernier siècle, prétend que cette idée a devancé l'opinion religieuse qu'on leur a portée, et à ce sujet il dit avoir vu, chez le grand trésorier Steno Bielke, une pierre et un fusil qu'on avait trouvés en terre, à quelques lieues d'Upsal, dans une tombe bien plus ancienne que l'introduction du christianisme : cette opinion relative à l'obscurité des sentiers qui conduisent aux demeures éternelles, opinion si générale chez les peuples de la Grèce qui, eux-mêmes l'avaient empruntée des Egyptiens, comme beaucoup d'autres idées religieuses, pouvait d'autant plus facilement réussir parmi eux, qu'ils sont ensevelis pendant un long-temps de l'année dans de profondes ténèbres. Quant aux haches qui fesaient toujours partie de leurs provisions pour l'autre vie, Blans est d'opinion que les Lapons modernes la placent dans la bière des morts, parce qu'ils croient qu'après le trépas on doit reprendre la profession que l'on exerça pendant sa vie : c'est aussi par la même raison que lorsqu'ils ensevelissent une femme, ils

mettent

mettent à ses côtés ses ciseaux et des aiguilles, croyant que ces instrumens pourront lui être utiles dans l'autre monde. Lundius dit encore qu'ils ajoutaient à ces instrumens quelques vivres, mais que cet usage n'avait lieu que chez ceux qui étaient éloignés d'une église, dont le ministre pût veiller à leur instruction; quant à ceux qui en étaient voisins, il ajoute qu'ils portaient le corps de leurs défunts à l'église, puis les enterraient dans les environs; il en est même qui achètent la permission, non-seulement de l'enterrer dans le cimetière, mais même dans l'église; la seule difficulté qu'ils éprouvent, en pareil cas, est de trouver parmi eux quelqu'un pour creuser la fosse; car tous se refusent à ce travail, à moins que l'on ne rencontre quelque pauvre, ou Suédois ou Lapon qui veuille bien, à prix d'argent, se prêter à ce travail; en ce cas on rend au mort les derniers devoirs selon les usages reçus dans le culte chrétien, et le convoi est suivi par un deuil dont les personnes qui le composent portent leurs plus mauvais habits : quand l'inhumation est finie, on laisse dans le cimetière, sur la fosse, le traîneau du défunt, sous lequel on met tous ses vêtemens,

sa couverture et jusqu'à la peau qui lui servait de lit; c'est un usage fondé sur la crainte où ils sont qu'il ne leur arrive quelque mal, s'ils se servaient de ces meubles.

Trois jours après les obsèques, la famille se réunit à un repas commun; le mets principal est la viande du renne qui a traîné le corps au lieu de la sépulture; ils en renferment tous les os dans une sorte de coffre sur lequel ils sculptent quelques traits qui caractérisent le défunt, et vont ensuite ensevelir ce coffre près du lieu de la sépulture. Samuel Rheen dit que les convives, à ce repas funéraire, sont les plus proches parens du mort; s'ils ont de l'eau-de-vie, en pareil cas, ils ne manquent pas de boire à la mémoire de leur ami; ils appellent *saligavin* cette santé, c'est-à-dire la santé du bienheureux, dans la croyance où ils sont du bonheur dont il jouit. Rheen ajoute que si le défunt était riche, ils sacrifient un renne en son honneur, le jour de l'anniversaire de son décès, et ce, pendant plusieurs années; et que chaque fois ils ensevelissent les os de la victime, de la même manière que l'on vient de le rapporter : il paraît, d'après cela, que les

Lapons conservent un long souvenir de ceux qu'ils ont perdus, sur-tout quand ils tiennent au défunt par les liens du sang; ils concentrent en eux-mêmes leurs regrets, et n'en font point parade par des vêtemens dont la couleur et la forme, mentent si souvent ailleurs sur les sentimens de l'ame. Pendant les années dont il vient d'être fait mention, les parens ont coutume, de temps en temps, de creuser des trous sur les côtés de la fosse, et d'y déposer une petite quantité de tabac, ou de quelqu'autre chose qui faisait les délices du défunt pendant sa vie, s'imaginant que le bonheur dans l'autre monde ne consiste qu'à manger, fumer et boire; ils étendent cette idée, à cet égard, jusque sur leurs rennes, et même jusqu'aux autres animaux de la création.

Venons actuellement à ce qui concerne leur héritage et la division de leurs richesses après qu'ils ne sont plus. Samuel Rheen nous dit qu'elles consistent principalement en bestiaux, en argent, en vaisselle de cuivre, ou vaisseaux de cuivre jaune, en pelleteries et en vêtemens; mais que les rennes étant le fond de leurs biens, il en était qui en laissaient

jusqu'à mille. Orywein, dit Bucée, en avait une si grande quantité, que lui-même n'en connaissait pas le nombre; on rapporte qu'un nommé Acant Jostin, lui en vola une fois cent, et qu'il ne s'aperçut point qu'il lui en manquât quelqu'un; ce qui est d'autant plus croyable que j'ai vu des propriétaires qui en avaient jusqu'à trois mille.* Les héritiers ne peuvent guère compter sur les richesses monnayées; nous avons déjà dit que la plupart du temps les Lapons les cachent avec soin dans une boîte, qu'ils renferment ensuite dans une marmite de cuivre; et creusant loin de chez eux un trou dans la terre, ils y enfouissent leurs trésors; aussi les espèces monayées sont-elles souvent perdues pour les parens, d'autant plus que les femmes, les enfans n'ont pas toujours été pris pour confidens de ces sortes d'opérations. Il ne s'agit donc ici que des biens ostensibles, le frère en prend deux tiers, et la sœur un, selon la constitution suédoise; néanmoins, dans ce partage n'entrent point les rennes qui ont fait partie de leur dot, ni ceux qui ont été donnés à l'enfant, lors de sa naissance, et dont la génération est souvent nombreuse: quant à leurs biens-fonds, comme

terres, lacs, montagnes, et autres immeubles, ils ne sont point partagés inégalement entre les enfans, mais les deux sexes y ont un droit égal pour en user à leur avantage. La conduite qu'ils tiennent, en pareil cas, ne dérive point d'une simple coutume : elle a sa base sur la division de la Laponie faite jadis par Charles IX, qui concéda à chaque famille un lot de terre, de lacs, de bois et de montagnes, pour lequel elle était obligée de payer un égal impôt; voilà pourquoi ces lots restent entier aux héritiers directs, qui les regardent non comme leur propre bien, mais plutôt comme une mouvance de la couronne de Suède, pour laquelle ils payent une taxe annuelle.

SECTION XXIV.

Des Divinités que les Lapons adorèrent avant l'introduction du christianisme.

Quoique la doctrine de l'évangile ait été prêchée en Norwége, dès le temps de Charlemagne, cependant on ne pourrait dire, avec raison, que les Lapons soient chrétiens depuis plus d'un siècle : avant qu'ils ne fussent appelés, pour me servir des expressions de Rheen, à une pleine conversion par les missionnaires envoyés chez eux par la cour de Danemarck, ils étaient adonnés aux pratiques de la plus grossière idolâtrie, et ils y tiennent encore, à ce que l'on m'a affirmé ; aussi cherchent-ils à se cacher des missionnaires : cela se conçoit facilement, quand on considère qu'un peuple peu éclairé, et toujours errant d'un lieu à un autre, comme les Lapons, a beaucoup plus de penchant à croire à une Divinité matérielle qu'il forgea de ses mains, qu'à un être spirituel et tout-puissant dont

l'existence ne peut être prouvée que par le raisonnement. La nature de leurs idées ne peut disposer leurs ames à s'élever vers les demeures célestes, et leur conception est trop faible pour concevoir quelque chose à une doctrine qui leur offrirait des principes fondés sur une intelligence pure et parfaite : à dire vrai, pour peu qu'on réfléchisse à l'influence impérieuse de l'habitude et aux obstacles qu'on rencontre, quand il s'agit de mettre un frein aux préjugés, on n'est plus surpris que les Lapons préfèrent le polythéisme de leurs ancêtres, à la religion chrétienne qui a contre elle la nouveauté.

Les Divinités que ce peuple adorait peuvent être divisées en quatre classes; la première était celle des *Sur-Célestes* qu'ils nommaient *Radien-Atzhic* et *Radien-Kiadde* : ensuite venaient les *Célestes* qu'ils appelaient *Beiwe-Ailekes* et *Alilekes-Olmak* ; à celles-ci succédaient les *Sous-Célestes* ou les habitans de l'air : le premier de ceux-ci s'appelait *Maderatje* ; ils croyaient que cette Divinité occupait la région de l'air la plus voisine du soleil; ils donnaient le nom de *Maderakka* et *Oragalles* à d'autres qui habitaient les

régions au-dessous du soleil: celles-ci, plus près de la terre étaient distinguées par les noms de *Sarakka* et *Juks-Akka :* ces dernières étaient sous la main, pour pouvoir les assister quand ils invoquaient leur secours. Quant à celles de la dernière classe, elles habitaient sous terre; opinion qui se rapporte à celle qui nous a été transmise par les Grecs et les Romains. *Saiwo-Olmak*, *Saiwo-Guellus* et *Jabme-Akko* étaient les noms de celles qu'ils croyaient le plus près de la terre: les Divinités qui occupaient les régions inférieures que les Lapons regardaient comme les entrailles de la terre, étaient appelées *Rota*, *Fudno*, *Mubbeu* et *Paha Eugel.* Ces dernières Divinités infernales, quoique regardées comme toujours contraires aux hommes, n'en étaient pas moins adorées par ceux qui étaient peu favorisés de la fortune, sans doute pour les engager à éloigner d'eux le malheur.

Radien-Atzhic, de la classe des Dieux *surcélestes*, était la Divinité Suprême ou le Jupiter de la théologie Laponne. Il étendait son pouvoir sur tous les autres, et c'est ce qu'indique son nom dont la première partie exprime la sou-

veraineté de pouvoir ; et la seconde, l'écoulement des eaux d'une fontaine. Ainsi par l'association de ces mots, les Lapons donnaient à entendre que cette Divinité était la source où les autres puisaient toute leur existence et leur pouvoir. *Radien-Kiedde* était regardé comme son seul fils ; le père ne créait rien, mais il transférait le pouvoir de la création à son fils, pour donner la naissance à tout ce qu'il jugeait convenable. Ces deux Divinités avaient un pouvoir sur celles de la seconde et de la troisième classe, qui étant des Divinités portées par elles-mêmes à faire le bien étaient en très-grande vénération chez les Lapons. Ces notions sur l'Être-Suprême et son fils, ont été attribuées, avec quelque raison, aux connaissances imparfaites qu'ils eurent du christianisme. *Beiwe* représentait le soleil, la source de la lumière et de la chaleur à la faveur desquels leurs rennes trouvaient leur nourriture : ils croyaient que le chanvre était l'offrande la plus agréable à cette Divinité ; et c'est pour faire allusion à cette coutume de leurs ancêtres, que les enfans en Norwége chantent encore actuellement le distique suivant :

Lova, lova lia
Gud ladt sola skig.

Que le soleil brille actuellement
Et nous lui vouerons du chanvre.

Oragalles, était le nom usité chez les Lapons pour désigner le tonnerre, qui, lors des orages, semble indiquer une convulsion dans les élémens dont se compose l'atmosphère. Ignorant les causes d'un pareil effet et les attribuant à un être sensible, les Lapons l'adorèrent comme un Dieu dont ils devaient détourner la colère, pour qu'il les épargnât eux et leurs rennes, dans les circonstances où il peut leur faire sentir tout le poid de son indignation. *Ailekes* et *Alilekes-Olmak*, étaient deux Divinités auxquelles les vendredi et samedi de chaque semaine étaient dédiés ; mais ici les Lapons ne sont pas tous d'accords, quelques-uns d'eux consacrent le vendredi à *Sarakka*, la Vénus Laponne, le samedi à *Radien*, et le dimanche à *Alilekes*.

Madarakka était la déesse protectrice des Laponnes : elles l'invoquaient dans toutes les circonstances particulières à leur sexe. On

peut la regarder comme la Lucine de ce peuple ; elle avait pour époux *Maderatja*, qui avait reçu de *Radien-Kiedde* le pouvoir de tout crier. *Sarakka* était la fille de *Madarakka*, également adorée par les dames Lapones avec la déesse sa mère. *Juks-Akka*, était une autre de ses filles qui avait soin des enfans qui lui étaient voués au moment de leur naissance.

Les montagnards qui trouvaient dans les pâturages que leur offraient les montagnes un motif à leur reconnaissance, se sentirent naturellement portés à offrir leur hommage aux Dieux *Saiwo* et *Saiwo-Olmak*, qu'ils en regardaient comme les Dieux. Ceux-ci étaient invoqués dans les circonstances critiques ; mais ils ne donnaient qu'en songe leurs réponses à ceux qui les consultaient. Ils portaient une main secourable aux voyageurs, et les préservaient des précipices et autres accidens fâcheux qu'ils auraient pu rencontrer sur leur route. Se rapprochant en beaucoup de points de notre mythologie, les Lapons avaient également leur Mercure *Saiwo-Guelle*, qui était chargé de conduire les ames au milieu des ténèbres inférieures.

Ils faisaient également un Dieu de la mort, et l'appelaient *Jabme-Aikko.* La partie de la terre où il demeurait, s'appelait la région des *Jabme-Aikko*; là, les ames des défunts, revêtues de nouveaux corps à la place de ceux qui gisaient dans leurs tombeaux, rentraient dans les jouissances de leurs dignités et des droits qui les distinguaient sur la terre, mais à un point encore plus élevé. *Rota* était le nom qu'on donnait à une Divinité qui avait quelque analogie avec Pluton, le Dieu des enfers. Les régions soumises à son empire étaient désignées sous le nom de *Rota-Abimo.* C'était en ces lieux que les ames des méchans étaient envoyées pour y demeurer sans aucun espoir: loin, comme les habitans de *Jabme-Abimo*, de voir un jour *Radien*, et de demeurer avec lui pour toujours dans les lieux du bonheur; c'était à *Rota* comme à leur dernier espoir, que les Lapons avaient recours, quand leurs prières n'étaient point exaucées par aucune des Divinités qu'ils avaient invoquées auparavant. Ils croyaient aussi que les maladies dont eux et leurs troupeaux étaient attaqués provenaient originairement de ce Dieu, et que comme son pouvoir égalait celui des autres

Dieux, ils ne pouvaient s'attendre à un bien grand soulagement, tant que ce méchant Dieu continuerait à leur être défavorable.

Ainsi, l'on observe parmi ce peuple, ce que nous croyons que l'on doit trouver dans les premiers temps de toute société; savoir, la connaissance de plusieurs Divinités bornées à quelques opérations, et dont le pouvoir est dans un état d'imperfection. La moindre réflexion peut suffire pour nous convaincre que le polythéisme doit avoir été la plus ancienne religion que les hommes aient adopté. Quelle autre en effet, pour des esprits bornés et impurs, pourrait être plus naturelle que celle qui attribue à des causes particulières, la santé et la maladie, l'abondance et la disette, la prospérité et l'adversité? Les hommes durent croire aisément que les ouragans et les tempêtes, que la peste et la famine partaient d'une puissance maligne, et que les circonstances heureuses étaient le produit de causes contraires. Le bien et le mal leur paraît généralement entremêlé et confondu; ainsi, pour eux, le bonheur a pour compagne la misère; la méchanceté va de pair avec la bienveillance; ainsi, un avantage a toujours son contraire.

Dans un tel état de société, il ne faut pas s'attendre à voir de grandes passions se développer; tout se borne aux affections ordinaires. Il serait aussi ridicule de croire que les Lapons habitèrent des maisons et même des palais avant leurs cavernes et leurs huttes, que de penser qu'ils eurent plutôt connaissance de cet être parfait, d'où dérive l'ordre dans toutes les opérations de la nature, que de ces Divinités qui, munies d'organes corporels, conservent les appétis et les passions propres à la nature humaine. L'ordre régulier qui se manifeste d'une manière si évidente, sur tous les objets de la création; la disposition des choses, le dessin qui règne dans leur ensemble, sont autant de phénomènes, dont ils n'ont aucune notion et dont ils ne se soucient nullement. Chez des esprits aussi bornés, toute idée doit se revêtir de la bigarrure qu'elle reçoit des contrastes, et être le jouet continuel de pouvoirs opposés. Le bonheur du jour et l'adversité du lendemain, font naturellement naître les notions de protection et de châtiment de Divinités bienveillantes et de mal-intentionnées.

Mais en supposant qu'il eût existé un peu-

ple, qui dans son enfance eût pu croire en un seul Être-Suprême, en faudrait-il conclure qu'il s'est refusé à l'opinion que toute la nature était remplie d'autres pouvoirs invisibles ? Le vulgaire des hommes est le même chez toutes les nations ; par-tout il se forme les idées les plus grossières de la Divinité ; il la suppose flexible par les prières et par les offrandes ; il lui attribue tant de caprices, d'absurdités et même d'extravagances, qu'il la rend infiniment inférieure à ce que doit être l'homme raisonnable et vertueux.

La remarque générale qu'on peut faire sur le polythéisme, c'est qu'il porte peu ceux qui le professent, croyance au fanatisme, à la terreur et à l'intolérance. Les ténèbres où sont placées presque toute l'année les Laponnes, n'ont point communiqué à leur religion ce caractère de tristesse et d'abattement, qui n'a que trop accompagné la dégradation de notre croyance et de notre culte pendant les siècles d'erreurs. Quoique les Lapons fussent accoutumés à faire leurs sacrifices particuliers, cependant il ne paraît pas qu'ils se fussent assujettis à des cérémonies très-rigoureuses et à des mortifications sévères ; ainsi, quelques faibles, quelques igno-

rans qu'ils fussent, on ne voit pas qu'ils s'abandonnassent à la crainte et à la tristesse, compagnes des remords. Là où les sociétés ne sont point tourmentées par les terreurs que la superstition enfante, il n'y a guère lieu de croire que la religion naturelle soit empreinte des vives inquiétudes qu'occasionne une éternité de peines, dogme qui répugne autant à l'humanité qu'au bon sens.



SECTION

SECTION XXVI.

Des Sacrifices que les Lapons offrent à leur Divinité.

QUANT aux Divinités dont il vient d'être parlé, et aux cérémonies observées dans leur culte, le missionnaire Leems observe qu'il trouva beaucoup de variétés dans les diverses parties de la Laponie qu'il a parcourues; mais qu'à cet égard il s'est contenté d'établir ce dont il a pu s'assurer par lui-même, ou avoir quelques connaissances par les meilleures informations. Ce que nous en avons rapporté dans la précédente section, peut servir à démontrer une grande vérité; et c'est que l'homme éclairé par les vérités d'une révélation divine, est forcé de porter son culte vers les objets sensibles, autant qu'ils augmentent la somme de son bonheur sur la terre, ou qu'ils troublent la douceur de son repos. Ainsi le soleil, le tonnerre, les montagnes, les lacs, les changemens de saisons et autres circonstances pé-

riodiques ou passagères, deviennent pour lui des Divinités qu'il cherche à se rendre propices par des cérémonies, qu'il suppose, dans la simplicité de son ame, être les plus propres à répondre à cette vue, et dont l'importance lui paraît d'autant plus grande et plus sérieuse, qu'il est plus occupé de parvenir au but de ses désirs par leur moyen.

Un renne, un mouton, et de temps à autre un phoque, étaient les animaux que les Lapons offraient le plus ordinairement à leurs Dieux. S'ils avaient quelque libation à faire, le lait et le petit lait de leur bestiaux leur en fournissaient la matière: ils en arrosaient l'autel du sacrifice; et par fois ils y ajoutaient le fromage pour augmenter leurs offrandes. Les cérémonies usitées, dans la pratique de ce culte, étaient nombreuses et toutes différentes; ils les croyaient indispensablement nécessaires. Offraient-ils un animal, ils auraient cru manquer à la Divinité s'ils ne le lui eussent point voué tout entier, quoiqu'en certaines circonstances ils ne lui en réservassent qu'une partie. Souvent encore il arrivait que l'animal était égorgé et mangé par eux en totalité, excepté les os,

qu'ils offraient à la Divinité du lieu, pour qu'elle les revêtît de nouvelles chairs, et que la victime pût ainsi revenir à la vie. Ils arrosaient quelques bâtons avec le sang de l'animal, et les plantaient dans la terre, sur le lieu même du sacrifice. S'il offrait près d'un lac ou d'une rivière, ils épanchaient dans les eaux le sang de la victime ; avaient-ils pris, par hasard, un ours, ils le préparaient, le mangeaient, et n'en réservant que le foie, qu'ils offraient en holocauste.

Quand ils voulaient attirer les faveurs de leurs Divinités sur leurs enfans, ils les gratifiaient de quelques présens. Si c'était avant les couches de la mère, ils leur sacrifiaient un mouton ou un renne, pour lui procurer une heureuse délivrance, et au moment même où elle avait lieu, ils portaient la cruauté jusqu'à ensevelir, en son honneur, un chien tout vivant ; l'enfant était-il dans le cours de l'alaitement, on tuait un autre animal, dans le dessein de lui rendre favorable cette première nourriture.

Les Lapons avaient, comme les Romains, des Dieux pénates ; ils les plaçaient sous leur âtre, c'est-à-dire, sous le milieu du sol qu'oc-

cupaient leurs tentes. Les eaux de la vache, celles sur-tout qu'elle rendait, quand elle enfantait pour la première fois, étaient répandues à l'endroit de leurs tentes destiné à réunir leurs troupeaux. Chaque fois qu'ils déménageaient, ils faisaient une offrande de lait à la Divinité de l'endroit où ils s'établissaient, pour en obtenir les faveurs qui pouvaient leur être de quelque avantage. Une maladie épidémique ravageait-elle leur contrée ; un fléau destructeur diminuait-il le nombre de leur troupeau, ils adressaient leurs prières aux cieux, et les accompagnaient du sang de quelques victimes qu'ils égorgeaient. Ils manquaient rarement de faire ces offrandes quand ils allaient à la pêche ou à la chasse, ou quand ils en revenaient, favorisés par le succès. On dit aussi qu'on a trouvé nombre de cornes et d'ossemens de rennes dans les lieux où des Lapons avaient été heureux dans leur chasse.

Nombre de montagnes et de rochers étaient regardés comme sacrés, par les Lapons ; et ils les avaient en vénération. Ces endroits étaient connus sous le nom général de *passe-warlk*, qui signifie Lieu-Saint ; ils étaient tous destinés aux sacrifices et au culte religieux. Il est

à observer que ces rochers et ces montagnes offraient toujours quelque singularité, soit dans leur forme, leur hauteur ou leur figure; et que sous ce rapport, elles éveillaient sans doute quelqu'idée de crainte et de respect dans les ames de ce peuple brute, seul habitant d'un pays qui, visité par le soleil pendant une très-courte saison, restait enseveli le reste de l'année sous les neiges et au milieu de l'obscurité la plus longue. Deux de ces montagnes sont encore connues aujourd'hui sous le nom de grande et de petite *Finne-kirke*, que leur donnèrent les habitans de la Norwége: noms sans doute dérivés de quelques pratiques superstitieuses des anciens indigènes de ces contrées, qui, malgré la roideur de ces montagnes, ne les en gravissaient pas moins pour y exercer leur culte. Il est à croire que leur espèce de consécration n'avait pour origine que l'horreur religieuse que leur aspect inspirait à un peuple faible et superstitieux.

La vénération que les Lapons eurent pour ces montagnes, n'est point encore cessés; quelques-uns d'eux, tous les ans, les visitent encore, revêtus de leurs plus beaux ha-

bits; et quoiqu'ils n'y fassent point de nouveaux sacrifices, ils portent tant de respect aux os des premières offrandes, qu'ils les y laissent sans oser y toucher. Ils n'élèveraient, sous aucun motif quelconque, leur tente dans le voisinage de ces lieux sacrés, dans la crainte que les cris de leurs enfans ou quelqu'autre bruit, n'en troublassent le repos. Quand ils les traversent, ils se conduisent avec le plus grand respect; jamais près d'elles ils n'attaqueraient un renard, un ours, ou tout autre animal. Si une femme est du voyage, maintenant encore, elle tourne la tête de côté et se couvre le visage de ses mains.

La saison que les Lapons choisissaient pour faire leur sacrifice, était vers la fin de l'automne, à l'époque où ils tuaient, pour la provision de l'hiver, les individus de leurs troupeaux qui étaient les plus gras. Mais cette saison n'était pas la seule; ils pratiquaient encore ces cérémonies religieuses dans des circonstances extraordinaires, et quand la nécessité le demandait. Il n'était pas permis aux femmes de se mêler de ces solennités; elles étaient le partage d'une classe d'hommes privilégiés, appelés *Noaaids*, qui en pareil cas donnaient des

preuves de la plus grande dextérité. Les Danois leur donnaient le nom de *blodmander*, qui veut dire, homme de sang. Ils savaient comment diviser et séparer les différentes parties de l'animal, selon la nature du sacrifice et le genre du Dieu à qui on l'offrait. En pareille occasion, ils portaient constamment un habit particulier affecté à leur fonction.

Ces actes religieux, qui se répétaient souvent, en occasionnant une grande réduction dans le nombre de leurs troupeaux, ne manquait pas à la fin de réduire le Lapon d'une médiocre aisance au dénuement et à la misère. C'est ce qui arrivait particulièrement quand ils étaient attaqués de la petite vérole ou de la rougeole, et que l'éruption s'en faisait avec peine, en raison de l'imperméabilité de leur peau endurcie par la fumée, dont ils sont continuellement entourés; car alors ils faisaient de fréquens sacrifices de leurs rennes, dont le nombre allait quelquefois jusqu'à douze pour une seule personne. Aussi, quand ces peuples eurent observé que les nouveaux convertis au christianisme semblaient se débarrasser de toutes leurs souffrances par un seul signe de croix, ils furent

naturellement porté à se soumettre à une religion dont la pratique était si peu dispendieuse. Mais comme le Dieu des Chrétiens ne leur paraissait s'être occupé que de leur bonheur futur, et que cependant, quoique bon et juste, il n'en laissait pas moins les maladies dont ils étaient attaqués avoir leur cours, ils crurent de leur intérêt de continuer de temps en temps leurs sacrifices aux Dieux de leurs ancêtres, pour qu'ils éloignassent d'eux les maux de cette vie présente, et en cela ils ont un grand rapport avec les Samaritains, cités dans le Nouveau-Testament, lesquels adoraient en même-temps le Dieu d'Iraël et leurs idoles. Tout ce qui précède indique suffisamment que les Lapons n'ont réellement été convertis au christianisme que depuis très-peu de temps, quoiqu'il soit manifeste que les vérités de l'Evangile aient été publiées parmi eux au milieu du IXe. Siècle. En effet, il existe de l'empereur Louis le Pieux, qui vivait à cette époque, un édit où il s'agit de la conversion des Lapons, qui y sont expressément désignés sous le nom de *Skrit Finni*.

SECTION XXVII.

De l'art de la magie usité chez les Lapons ; de leur tambour runique ; de leurs mouches ganiques ; de leur Joigen ou chanson.

La magie, dit-on, fut iutroduite dans le Nord par Odin, qui l'apporta avec lui des contrées de l'Est, et en donna connaissance aux Finnois. Ce peuple ayant fait de grands progrès dans l'art de diriger la volonté des esprits, obtint en ces contrées le nom de *Finnc-kunst*, c'est-à-dire, savant Finnois. Les annales les plus anciennes de la Norwége font mention d'opérations magiques les plus extraordinaires, exécutées par leurs rois, Haldan et Gunner ; il y est dit que le premier fit subitement disparaître un grand repas de la vue de ceux qui y avaient été invités ; que le dernier parvint, à l'aide d'un génie invisible, à si bien connaître les secrettes actions de ses ennemis, qu'il les frustra toujours dans

leur dessein. Elles citent encore Eric Windus, roi de Suède, qui pouvait à son gré changer la direction du vent, en tournant à sa guise son chapeau sur sa tête; et d'un certain Siwald, autre monarque suédois, dont les fils, au nombre de sept, étaient également versés dans l'art de la magie.

Il n'est pas aussi hors de propos de nous arrêter sur les hautes notions que les femmes avaient acquises en cette science; et à ce égard, quel homme, un peu versé dans l'histoire du Nord, n'a point entendu parler des sorcières de la Laponie. Une femme de ce genre fit paraître une troupe d'esprits infernaux devant Hadin, roi de Norwége; et une autre, nommée Kraka, prépara pour son fils Rollo, un potage d'une si grande vertu, qu'elle l'eût rendu éloquent et sage, si malheureusement pour lui il n'eût point été mangé, à son insu, par son jeune frère Eric, qui en obtint tout le bénéfice, et par suite la couronne. Enfin cette matière deviendrait fastidieuse, si nous rapportions les diverses histoires que les anciens écrivains nous ont laissées à ce sujet, tant sur des hommes que sur des femmes qui abusèrent de la crédu-

lité de leurs semblables, dans ces temps reculés; aussi le missionnaire borne-t-il sa narration à l'état actuel de la magie en Laponie.

L'instrument magique le plus usité en cette contrée au temps où il écrivait, et encore même aujourd'hui, est le tambour runique; et les agens invisibles employés dans cet art, sont les mouches ganiques. Leems indique l'usage de ces deux moyens; il entre même dans quelques détails sur *Noaaids*, le plus régulier des magiciens; il parle également du joigen ou chanson d'enchantement dont il faisait usage, et du secret qu'il employait pour faire rendre à leurs propriétaires les effets perdus. Le tambour runique, qu'on peut regarder comme un abrégé de tout ce qu'offre la croyance des anciens Lapons, a l'apparence de la partie supérieure d'un tambour ordinaire : à cette partie, faite d'un cercle de bois, pendent plusieurs anneaux de cuivre, si pressés entre eux, que quand on touche l'instrument, même légèrement, ils font un bruit assez grand; sur la peau étendue sur le cercle, sont peints certains caractères qui représentent le *Radien* ou le Jupiter des Lapons, avec les autres Divinités

dont nous avons donné la liste dans notre dernière section, outre nombre de figures mystiques d'animaux qui forment environ quarante-cinq symboles. On en a encore placé un plus grand, sur quoi les *Noaaids* ou Magiciens ne s'accordent guère dans les diverses parties de la Laponie, quoiqu'ils soient assez d'accord sur les Divinités principales. Les tambours runiques sont d'une valeur d'autant plus grande, qu'ils sont de plus haute antiquité: ceux que l'on peut prouver avoir été transmis de père en fils, dans une longue suite de magiciens, sont au-dessus de tout prix; ils sont conservés avec le plus grand soin, et dans le plus grand secret; on les tient loin de tous les regards, excepté le temps où l'on en fait usage: une femme n'oserait approcher du lieu où l'un de ces tambours est caché, et encore moins oserait-elle le toucher.

Avant qu'un Lapon se mette en route pour un voyage, ou qu'il entreprenne un voyage de quelque importance, il consulte son tambour; alors, plaçant sur la peau un anneau destiné seulement à cet usage, il frappe sur lui un coup sec avec un petit marteau fait d'une corne d'un renne: l'anneau en éprouve une

secousse, et est chassé sur la surface d'un côté ou d'un autre; alors, selon qu'il touche certains caractères qui indiquent un bon ou un mauvais succès, le Lapon conçoit une bonne ou une mauvaise opinion de son succès sur ce qu'il doit entreprendre: par exemple, si l'anneau se meut selon le cours du soleil, il en conclut qu'il aura du succès; si c'est la contraire, il est persuadé qu'il aura tout sujet de se repentir, soit qu'il prétende à se mettre en route pour la pêche, pour la chasse ou pour tout autre motif: ainsi il croit juger de l'issue de tout événement sur lequel il consulte cet oracle.

En général les grandes familles ont un de ces tambours, auquel ils s'en rapportent, dans le lieu le plus secret de leur habitation, elles le considèrent comme leur guide et leur conseil dans les occasions extraordinaires: dans les circonstances les plus graves, telles qu'une maladie, une mortalité parmi les bestiaux et autres calamités: ils ont aussi recours à des diseurs de bonne aventure ou magiciens privilégiés; ceux-ci sont appelés *Noaaids;* ils passent pour être régulièrement instruits dans cet art qu'ils pratiquent journellement. Ces hommes

sont regardés comme complettement initiés dans de fréquentes entrevues avec les esprits dans le *Jabme-Aimo* : outre cela ils prétendent posséder des tambours runiques qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, fameux dans les temps reculés, par leurs connaissances dans l'art de la divination. Le *Noaaid* observe la même méthode dont il vient d'être fait mention, excepté qu'il met en usage plusieurs cérémonies préliminaires, en faisant nombre de grimaces et de contorsions effrayantes, auxquelles concoururent la quantité d'eau-de-vie qu'il prend, et le tabac qu'il fume pendant cette opération. A l'aide de ces moyens, qui contribuent à son inspiration, son ivresse devient telle qu'il tombe dans un profond sommeil, que les assistans prennent pour une extase. Quand il se réveille, il prétend que son ame s'est transportée sur quelques montagnes saintes dont il dit le nom, et cherche à révéler l'entretien qu'il a eu avec la Divinité; en même temps il indique un sacrifice à faire un certain jour, dont le plus souvent la victime est un renne bien gros; et, lorsque l'on a acquiescé à son avis, il encourage ceux qui l'ont appelé, en

leur disant que la Divinité qui les intéresse leur sera favorable. On ne manque jamais de suivre le conseil du *Noaaid*, et si le sacrifice du meilleur renne n'obtient pas les bons effets qu'on en attend, le crédule Lapon a recours à un autre magicien : semblable en cela au malheureux malade qui change sans cesse de médecins, jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'extrémité. De même, comme chaque consultation est suivie d'une grasse victime, au sacrifice de laquelle le grand devin préside comme premier convive, il arrive que le Lapon est bientôt réduit à la misère, et que son troupeau se trouve gaspillé en repas et autres actes de superstitieuse dévastation.

Les mouches ganiques sont de méchans esprits entièrement dans la dépendance du *Noaaid*, et toujours prêts à exécuter ses ordres : elles lui sont données par le *Noaaid* son père, qui les reçut du sien, et ainsi de suite pendant une longue série de magiciens. Les mouches ganiques sont invisibles à tout le monde, excepté au magicien qui les tient renfermées dans une boîte jusqu'à ce qu'il ait occasion de s'en servir.

Le *Juoige* ou chanson d'enchantement,

est chantée par le *Noaaid* pendant qu'il est occupé à ses opérations magiques : dire qu'elle est chantée, c'est donner une bien mauvaise idée de la manière dont elle est débitée; et, en effet, elle est plutôt heurlée de la manière la plus hideuse, que rendue avec quelque harmonie : ceux qui ne sont pas magiciens de profession y ont quelquefois recours pour chasser le loup; c'est, en quelque sorte, la chanson protectrice du troupeau : rien en cela de merveilleux; car si le loup est à portée d'entendre la voix de celui qui la chante, effrayé par ses cris il doit nécessairement s'éloigner au plus vîte. Les mots de cette chanson sont très-simples, nous les transcrivons ici avec leur exacte version :

Kumpi don ednak vahag lek dakkam
Ik shjat kalka dam packest orrot
Mutto dast erit daakkaa
Mailme kiætzhjai mannat,
Ia don kalkak dai
Pazhjatallah, dacheke jetzhja lakai hæwanet.

Maudit loup, éloignes-toi d'ici;
Ne fais pas plus long séjour dans ces bois :
Fuis d'ici et vas chercher les climats les plus lointains de la terre,
Ou péris sous les coups du chasseur.

Voici

Voici en quoi consiste la méthode que suit le *Noaaid* pour recouvrer les effets qui ont été perdus ou dérobés. Si le magicien soupçonne le lieu où il pourra trouver le voleur, il verse une certaine quantité d'eau-de-vie dans un plat, la liqueur réfléchit les traits de la personne qui s'y regarde. Le magicien fait nombre de grimaces devant celui qui s'y mire, et paroît porter sur lui toute son attention : après un certain laps de temps employé à cette épreuve, il s'adresse au Lapon qu'il soupçonne, et l'accuse du vol en lui déclarant qu'il en voit la preuve sur son visage bien figuré dans le plat, et le menace de lâcher sur lui un essaim de mouches ganiques qui le tourmenteront jusqu'à ce qu'il ait fait sa restitutiou. Ainsi tout le succès du magicien repose sur les craintes et les appréhensions de la personne soupçonnée, et si elle est vraiment coupable elle ne manque jamais de remettre ce qu'elle a volé avec le même secret qu'elle a mis à le dérober.

La singulière folie de croire que certaines personnes étaient douées d'un pouvoir surnaturel, et qu'elles en étaient aidées dans leurs opérations invisibles, se répandit générale-

ment bientôt après la prédication du christianisme, et ne commença à tomber dans le discrédit qu'au seizième siècle. Nous voyons qu'en Angleterre la sorcellerie fut maintenue en vigueur par l'autorité du roi Jacques Ier.; qu'elle fut appuyée par celle du grand Bacon. Le docteur Johnson n'eut-il pas la faiblesse de croire aux esprits, ce qui, dans tout autre, pourrait être regardé comme un indice de peu de jugement; mais ces erreurs ridicules, dangereuses et souvent cruelles, sont heureusement bannies de l'esprit du plus ignorant; et nous nous étonnons aujourd'hui de la crédulité de nos ancêtres.

SECTION XXVIII.

De l'Attachement que les Lapons conservent pour leur pays.

Le missionnaire Leems, en revenant sur l'état des Lapons, avoue que leur condition est dure et remplie d'inquiétudes. Cependant il remarque qu'endurcis à ce genre de vie dès leurs plus tendres années, l'attachement qu'ils ont pour leur pays est beaucoup plus fort que celui des peuples qui, dans un climat plus agréable, jouissent de tous les plaisirs et les agrémens qu'ils peuvent se procurer. Dans une entrevue particulière qu'il eut avec le roi de Danemarck Christian VI, il reçut de ce monarque l'ordre de lui envoyer un jeune Lapon à Copenhague; et il cite en preuve de son assertion, la difficulté qu'il éprouva à s'acquitter de cette commission. Cette entrevue faisant époque dans la vie de ce missionnaire, il en rapporte les circonstances avec d'autant plus d'exacti-

tude, qu'elle coïncidait avec celle où il se maria.

Au commencement de juillet il alla à Aalsund, dans la province de *Sund-Moeria, Aletha-Rubergia*, précisément trois semaines après son mariage, temps où il fut présenté au roi par l'aimral Rosenpalm. Sa majesté instruite de tous ses travaux pendant dix ans qu'il fut missionnaire en Laponie, prit son nom sur ses tablettes, et lui promit une place dans le ministère du culte; et en effet, au mois de décembre de l'année suivante, il le nomma au rectorat vacant de la paroisse d'Augusaldness, dans le diocèse de Christiansand.

Le roi, dans son voyage en Norwége, pendant l'été de 1733, fut retenu quelque temps dans le port d'Aalsund par un très-gros temps; il envoya chercher M. Leems, et lui fit nombre de questions sur l'état des Lapons, le commerce du Finmark, le succès de sa mission dans ce pays, et autres matières intéressantes auxquelles le missionnaire satisfit parfaitement, et avec le respect dû à la personne qui l'interrogeait. Ce fut alors que le roi lui donna commission de lui trouver un jeune Lapon,

et de le lui envoyer à Copenhague le plutôt qu'il pourrait. Et qui aurait cru, dit le missionnaire, que l'on pût rejeter une proposition qui offrait à celui qui l'aurait acceptée, la perspective de la vie la plus agréable? C'est cependant ce qui arriva: cette proposition fut faite à nombre d'individus parmi la jeunesse Laponne, avec promesse que le roi prendrait soin d'eux; tout ce qu'on put leur dire à ce sujet fut inutile. Enfin, après nombre de difficultés, un jeune homme nommé *Korsnas* prêta l'oreille aux promesses qu'on lui fit, et monta à bord d'un vaisseau qui devait le conduire à Copenhague. Ce jeune Lapon n'avait rien de recommandable ni par la stature, ni par la figure: il y en avait d'autres de plus belle apparence que le missionnaire lui eût préférés; mais rien de ce qui put leur dire ne les ébranla. Il en était particulièrement un de la baye d'Alten, d'un air agréable et d'une taille peu ordinaire pour un Lapon, sur qui les instances du missionnaire se portèrent principalement. Ses importunités, la promesse des faveurs de la cour auraient enfin réussi, si la mère du jeune homme n'avait tout dérangé. Cette femme, qui était alors enceinte, vint trouver le mis-

sionnaire, et lui dit que la malédiction de Dieu et la sienne tomberaient sur sa tête, s'il continuait à vouloir la séparer de ce qu'elle avait de plus cher, de son fils unique; et que s'il lui arrivait quelque malheur au temps de sa délivrance, qui était proche, elle le lui rapporterait comme à l'auteur de tout son chagrin. Cette expression toucha le missionnaire, qui dès-lors cessa ses instances.

Quand le jeune Lapon arriva à Copenhague, il fut traité avec toute l'attention et toute la douceur possibles, il fut bien vêtu et bien entretenu à en croire M. Leems, qui entre à ce sujet dans de grands détails; mais l'automne suivant il tomba malade; il languit jusqu'à la fin de l'année, et mourut. Le missionnaire n'hésite point à attribuer sa mort, au changement subit d'air et à sa nouvelle manière de vivre; et à cet égard, il cite un axiome connu en médecine, que tout changement est toujours dangereux. Le corps de ce jeune homme fut enterré avec solennité, et les beaux habits qu'il avait reçus de la munificence du roi, furent envoyés comme une sorte de dédommagement à ses inconsolables parens.

Lorsque Kornas fut envoyé à Copenhague, un autre enfant, Pierre Jonas, qui servait le missionnaire se décida au même voyage, par l'exemple de son compâtriote. Comme cet enfant ne manquait pas de capacité, l'amiral le fit instruire dans l'écriture et l'arithmétique, puis l'envoya à bord du vaisseau danois l'East-Indiamay, pour qu'il pût apprendre l'art de la navigation. Il fit un voyage aux Indes, et mourut bientôt après son retour à Copenhague.

SECTION XXIX.

Quelques Observations relatives au climat et à l'histoire naturelle de la Laponie.

Les matériaux que j'ai ramassés sur la Laponie sont en si grand nombre et d'une nature si variée, que j'aurais pu considérablement grossir cet ouvrage, si même en faisant un choix de ce que je possède je l'y eusse incorporé. Mais j'aurais peut-être abusé de la patience du lecteur, si j'eusse étendu davantage mes remarques. Je crois donc qu'il vaut mieux réserver ces matériaux pour les publier par la suite, si l'on trouve quelque intérêt à ce que j'en publie aujourd'hui. Je ne puis cependant terminer mon travail, sans communiquer la table suivante, comme une pièce authentique faite pour donner quelques éclaircissemens relativement au climat de ces contrées. Le lieu où elle se rapporte est Utjocki, sur la rivière Tana, en Laponie,

sous la latitude Nord de 69 degrés 53 minutes; sans doute elle est la seule de ce genre qui ait été faite pour une région si Nord. Cette table me fut donnée par M. Jurin, et elle inspire l'idée de faire de pareilles remarques au vénérable M. Castrein, frère de celui de Kémi dont j'ai déjà parlé. Ce dernier, amateur éclairé de l'histoire naturelle et instruit de ses principes, pouvait bien satisfaire sur ce point la curiosité de M. Julin.

Observations faites sur la paroisse d'Utsjocki, en 1795 et 1797, rassemblées et mises en ordre par M. Julin d'Uléaborg.

1. Observations météorologiques.

	1795.	1797.
La moitié du disque du Soleil, vue au-dessus de l'horizon.	janv. 21.	janv. 21.
Premières pluies.	avril. 30.	mai. 5.
Fonte de la glace sur la rivière Tana.	juin. 3.	juin. 5.
Disparition de toute glace sur les lacs.		juin. 28.

Commencement des gelées de nuit.		juill. 15.
Les rivières se gèlent. .	oct... 12.	oct... 18.
Les lacs se gèlent. . . .	oct... 20.	oct... 25.
Les campagnes sont couvertes de neige.		nov.. 3.
Le soleil est sous l'horizon.	nov.. 20.	nov.. 18.

Calendrier de la Faune d'Utsjocki.

	1795.	1797.
Les oiseaux qui suivent arrivent :		
Le bruant des neiges. .	avril. 4.	avril. 11.
Le faucon chrysaëtos. .	avril. 4.	avril. 11.
Le cygne.	avril. 11.	avril. 4.
Le becfin blanc.	mai.. 6.	mai.. 10.
Le harle mergansor. . .	mai.. 6.	mai.. 11.
La corneille.		mai.. 18.
Le plongeon arctique. .	mai.. 20.	mai.. 24.
Le pinson veuf.		mai.. 25.
Le bufin jaune.	mai.. 20.	juin. 3.
L'algue.	mai.. 29.	mai.. 30.
La bécasse glottique. . .	mai.. 29.	juin. 4.
Le coucou chantant. . .	mai.. 30.	juin. 2.

L'hirondelle de mer.	juin.	2.	juin.	6.
Les hirondelles.	juin.	2.	juin.	6.

Calendrier de la Flore d'Utsjocki.

	1795.		1797.	
Les plantes suivantes fleurissaient.				
La drave des Alpes.	juin.	23.	juin.	17.
La ronce chamerolus du pole arctique.			juin.	24.
Le raisin d'ours.	juin.	25.	juin.	17.
Le soucis des marais. Le cornouiller de Sué.	juin.	30.	juin.	28.
Le trollius d'Europe.	juill.	4.		
La violette à deux fleurs.	juill.	6.		
L'astragale des Alpes.	juill.	6.	juin.	29.
La morgeline moy. Landromède à fleurs bleues.	juill.	10.	juill.	9.
La pédiculaire de Laponie.	juill.	10.		
Les airolles.	juill.	15.	juill.	9.
Le polygonum vivipare.	juill.	11.	juill.	8.
L'oseille auriculée digyne.	juill.	11.	juill.	7.

La diapensia de la Laponie	juill.	11.	juill.	10.
Le bouton d'or. Le sedum des marais.	juill.	12.	juill.	12.
La stellaire à feuilles de gramen. Le pisculit.	juill.	14.	juill.	13.
Le myosote scorpioïde. Le prunier à grappe.	juill.	20.	juill.	17.
La saxifrage étoilée. L'antherie calyculé.	juill.	23.	juill.	17.
Le lychen des Alpes. La polémonie bleue.	juill.	27.	juill.	13.
Le géranion des bois et des Alpes. — des prés.	juill.	28.	juill.	20.
Le treffle d'eau.	juill.	29.	juill.	25.
La parisette à quatre feuilles. La campanulle à feuilles rondes.	juill.	30.	juill.	18.
Le guillet aquatique et boréal.	août.	6.	août.	5.
Le sorbier des oiseleurs. La crête de coq.	août.	9.	août.	16.

Le parnasien des marais. . . . . / L'euphraise des boutiques.	août..	22.		
Le pissenlit d'automne.	août..	22.	août..	20.
La bruyère ordinaire. .	sept..	16.	sept..	10.
Le bouleau nain quitte ses feuilles.	sept..	29.	sept..	25.

Journal du voyage de l'auteur, de Stockholm à Uléaborg, et de cette ville au Cap-Nord, et retour.

En ajoutant ici ce journal, je n'ai eu en vue que l'utilité dont il pourrait être aux personnes qui auraient intention de visiter cette contrée du globe. De pareils détails, quoique peu intéressans par eux-mêmes, auront néanmoins leur valeur, ainsi que l'expérience me l'a appris, pour ceux qui seront dans les mêmes circonstances où je me suis trouvé : ils leur donneront d'avance des notions sur les objets qu'ils rencontreront, et pourront les conduire à faire de nouvelles observations sur lesquelles ils passeraient, si tout était nouveau pour eux, et qu'il leur fallût recommencer mes propres observations. Ces détails peuvent d'ailleurs servir de table au précédent ouvrage, et diriger la marche sur la carte.

On a marqué les distances en milles suédois, dont 10 $\frac{2}{5}$ sont égaux à un degré de l'équateur; conséquemment la proportion d'un mille suédois à un mille anglais est comme 10 $\frac{2}{5}$ à soixante : à 69; car soixante-neuf

milles anglais sont regardés comme un degré de l'équateur. C'est pourquoi un mille suédois contient environ sept milles anglais. Le mille de Norwége est encore plus grand que celui de Suède ; un équivaut à-peu-près à huit ou neuf anglais.

On pourra peut-être trouver dans la colonne des dépenses, qu'elles ne sont pas si considérables qu'on aurait pu le croire d'après ce qui a été dit dans le premier chapitre ; mais la manière de voyager doit ici être prise en considération. Là, il s'agissait d'une personne voyageant dans sa propre voiture et en été ; au lieu que le journal renvoie à l'hiver, temps où l'on fait usage du traîneau, voiture la moins coûteuse de celles qu'on puisse employer. Un shilling suédois est plus qu'un sou anglais, et quarante-huit shillings font une rixdale, qui représente à peu près quatre shillings et six sous anglais. Les dépenses sont calculées, pour un particulier qui a besoin de deux traîneaux, un pour lui et l'autre pour son domestique et son bagage, avec un guide pour chacun, lequel doit ramener le traîneau et le cheval. Outre ces guides il lui faut encore un courrier qu'il puisse envoyer devant lui

pour commander les chevaux ; car ces animaux sont souvent amenés de différentes maisons, distantes l'une de l'autre de trois ou quatre milles, et s'ils n'étaient point commandés d'avance, il faudrait essuyer une grande perte de temps pour les attendre. Un courrier de ce genre est nommé en suédois, *forbad.* Les guides, en général, sont des paysans ; il n'est pas absolument nécessaire de leur donner plus qu'il ne leur est accordé pour le louage des traîneaux et des chevaux ; mais il est d'usage de leur faire quelque gratification, comme on le fait à l'égard des postillons et des cochers en Angleterre et en France.

Quand je parle d'un logement de nuit dans la maison d'un paysan ou d'une auberge ordinaire, il est entendu qu'on y fournit un lit, qui consiste en un matelat, des couvertures et une couverture de dessus, faite d'une peau de veau ou d'agneau. On n'y trouve point de draps : il y a par-tout grand feu.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

LOCALES.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Températu-re de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
					R.-d. shel
Stockholm. .	. . .	Mars, 18, partis à 7 heures du matin.	Temps couvert. 8 d ♀ (1)		
Eustad. . .	$1\frac{5}{4}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 paysans	o 42 o 4 9
Ostby. . .	2	. . . .	Vers midi a dégelé.	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 o 4 o 9
Hall. . . .	1	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 24 o 4 o 9
Killande. .	$1\frac{1}{4}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 27 o 4 o 9

(1) d. ♀ signifie *degrés sous le point de congélation*, et d. ♂ *degrés au-dessus du point de congélation*.

On sort de Stockholm par la porte du Nord. On passe par Haga, et on traverse le lac sur les glaces, au milieu du Jardin du Roi. On passe ensuite tout près d'Ulriskdal, qu'on laisse sur la gauche, et qui est la maison de plaisance de la reine douairière.

Eustad n'est formé que par quelques maisons de paysans. Le pays offre plusieurs petites collines couvertes çà et là de bois, et bien cultivées d'ailleurs; en été elles présentent d'agréables perspectives.

Ostby est un petit village de quatre ou cinq maisons de paysan, où il y a des logemens pour les étrangers: le chemin est un peu montagneux.

Hall: on peut y passer la nuit, mais on y est fort mal.

Killande est un village de trois ou quatre maisons; il n'y a point de logement pour les voyageurs.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
		Mars, 18.			R-d. shel
Krakstand. .	1	. . . .	. . . .	3 chev.	o 24
				2 train.	o 4
				3 pay.	o 9
Swamberga. .	1	. . . .	. . . .	3 chev.	o 24
				2 train.	o 4
				3 pay.	o 9
Fostingue. .	$1\frac{5}{8}$	Arrivés à minnit, et partis dans le courant du 19.	Vers minuit, 6 d ♀	3 chev.	o 39
				2 train.	o 4
				3 pay.	o 9
Griselhamn. .	$\frac{3}{4}$	Mars, 19. Arrivés à une heure dn matin. Partis le même jour à 9 h. du m.	5 d ♀ au milieu de la mer, 7 d ♀, vent S. W.	3 chev.	o 18
				2 train.	o 4
				3 pay.	o 9 (1)

(1) Dans une poste si courte, 2 shellings seraient assez ; mais je pense qu'on ne fera pas attention à des divisions si petites.

Krakstand n'est qu'une seule maison de paysan; il ne s'y trouve point de logement pour les passagers.

Swamberga. Maison de paysan située sur la rive du lac Jerven, et entourée de bois de sapin. Cette situation doit être assez agréable en été.

Fostingue, formé de deux ou trois maisons de paysans. Point d'auberges pour les voyageurs.

Grisellhamn est une maison de poste bâtie en briques, et l'endroit où s'arrêtent tous les passagers qui, en hiver et en été, traversent ce lieu pour aller en Finlande. En été, il y a des bateaux courriers toujours prêts pour les voyageurs; en hiver, quand les glaces sont assez fortes, il y a des traîneaux et des chevaux. Il est à remarquer qu'on donne le double du nombre des chevaux avec lesquels on arrive. Il y a un télégraphe.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Signilskar.	5	Mars, 19. Arriv. à 5 h. après-m.	. . . .	6 chev. 4 train. 6 pay.	2. 24 0 16 0 24
Ekéro.	2	Ar, à 7½ ap. midi.	3 d ♀	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 4 0 9
Frebbenby.	1¼	à 9 h, a. m. passé la nuit, et partis le 20 à 7 heu. du m.	4 d ♀	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 30 0 4 0 9
Enkarby.	1½	Mars, 20.	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 30 0 4 0 9

Signilskar est un rocher ou une petite île, la première qu'on rencontre en faisant ce trajet par mer. Il y a un télégraphe qui correspond avec celui de Griselhamn.

Ekéro, autre île appartenant à celles connues toutes ensemble sous le nom de Aland. Cette île est assez considérable; elle consiste en 60 *Hemman*, louées à plusieurs familles. *Hemman* veut dire une terre appartenant à la couronne, et donnée à ferme aux paysans. Il y a une église, cinquante moulins à vent, beaucoup de bois et de blé.

Frebbenby, formé de deux maisons, une destinée pour les voyageurs et passagers, et l'autre pour les paysans.

Enkarby. Quelques maisons où il n'y a point de logement pour les passagers. Le pays est plein de petites collines, et le chemin monte et descend toujours.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.		
		Mars, 20.				
Haraldsby. .	$1\frac{1}{2}$	. . . .	. . . .	3 chev.	0	30
				2 train.	0	4
				3 pay.	0	9
Skorpas. . :	$1\frac{1}{2}$	Arriv. vers midi.	Temps couvert sans brouillard, avec dégel.	3 chev.	0	30
				2 train.	0	4
				3 pay.	0	9
Vergata. . .	$\frac{3}{4}$	. . . .	. . . .	3 chev.	0	18
				2 train.	0	4
				3 pay.		9
Kumlinge. :	$3\frac{1}{4}$	. . . .	. . . .	3 chev.	1	30
				2 train.	0	8
				3 pay.	0	12
Brando. : .	$2\frac{1}{2}$	. . . .	. . . .	3 chev.	1	12
				2 train.	0	6
				3 pay.	0	9

Haraldsby. Petit village placé sur un endroit assez éminent; il y a quelques moulins à vent. On passe près du château de Castelholmen, fameux pour avoir été la prison de Eric XIV, placé sur un rocher à l'extrémité d'une langue de terre.

Skorpas. Trois ou quatre maisons ensemble; les paysans y sont à leur aise; il y a une petite maison pour des voyageurs, où l'on peut trouver de quoi manger et dormir.

Vergata. Quelques maisons situées sur une petite île, où il n'y a pas d'habitation pour les voyageurs.

Kumlinge. Maison de paysan où il y a quelques commodités pour les voyageurs, c'est-à-dire, deux chambres et quelques lits. C'est aussi une petite île.

Brando. Autre petite île, mais sans la moindre commodité pour les voyageurs; les chevaux sont le seul secours que l'on peut obtenir des paysans; il faut aller jusqu'à Varsala pour loger.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Varsala. . .	2½	Mars, 20. Arriv. vers minuit. Restés le 21 et le 22, partis le 23 à 9 heu. du m.	il s'est éclairci avec un froid de 14 d. ♎ (1) 9 d. ♎	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 12 0 6 0 9
Helsing. . . .	2	. . . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 [illegible] 0 4 0 9
Himois. . .	1½	. . . .	Vers midi monté à 7 d. ♎	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 36 0 4 0 9
Laitis. . .	1¼	. . . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 30 0 4 0 9

(1) Mars, le 21, à 9 heures du matin, un temps clair et serein, 12 d. ♎; vers le midi, 7 d. ♎; vers minuit, 7 d. ♎; le 22 mars, le thermomètre est resté constamment à 7 d. ♎, sans presque la moindre variation.

Varsala. Autre petite île; il y a deux chambres dans la maison d'un paysan, destinées pour les voyageurs; les paysans y sont assez à leur aise; ils peuvent fournir des pommes de terre, du beurre, du lait et de la bière.

Helsing. Maison de paysan avec une chambre pour les voyageurs : on commence à ne pouvoir plus se faire entendre avec la langue suédoise, qui est remplacée par la finlandaise. Presque tout le chemin est à travers des bois de pins et sapins: le pays est plat.

Himois. La chambre des voyageurs est fort étroite; s'ils sont plusieurs ils ne peuvent y loger.

Laitis. Quelques maisons de paysan; il n'y a point d'endroit pour les voyageurs.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Niemenkyfa .	$1\frac{13}{33}$	Mars, 23.	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 27 o 4 o 9
Humikala. . .	$1\frac{2}{4}$	. . . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 36 o 4 o 9
Abo. . . .	$1\frac{5}{8}$	Ar. à 10 h. du soir. Partis le 26 à une h. ap. midi.	8 d. ♀ (1) 5 d. ♀ Tombait un peu de neig.	5 chev. 2 train. 3 pay. On paie les chevaux 4 shellings de plus dans cette poste.	o 39 o 4 o 9

(1) Abo, 24 mars, à 9 heures du matin, 9 d. ♀; à midi, 8 d. ♀; vers minuit, 10 d. ♀. — 25 mars, 11 d. ♀. J'ai manqué de faire les observations à midi et au soir.

Niemenkyla. Le lecteur observera l'exactitude avec laquelle les milles sont subdivisés en Suède. En France, en Angleterre, et ailleurs, c'est toujours le voyageur qui paie les fractions. Il n'y a qu'une chambre pour les passagers, dans la maison d'un paysan.

Humikala. On trouve ici à se loger assez bien ; il y a deux chambres, un lit et une anti-chambre ; dorénavant l'on aura toujours besoin d'un interprète finlandais; les gens du pays ne parlent plus suédois.

Abo. Capitale de la Finlande; château d'Abo-Hus ; belle cathédrale, université, bibliothèque; il y a un amiral, un gouverneur, un évêque. A un quart de mille suédois de la ville, on passe près de l'église de Sainte-Marie, que l'on croit, ainsi que la cathédrale, plus ancienne que la ville. Le gouvernement d'Abo a ordonné de payer quelque chose de plus aux paysans de cette poste, à cause de quelques impôts particuliers.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
		Mars, 26.			
Makyla. . .	1	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 12 0 4 0 9
				On paie comme à l'ordinaire.	
Lachto. . .	1 5/6	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 30 0 4 0 9
Mustanoja. .	1 1/6	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 30 0 4 0 9
Oripata. . .	1 3/8	Ar. à 11 h. ap. midi. partis le 27 à 9 h. du m.	5 d. ♎ 11 d. ♎ Ciel clair.	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 33 0 4 0 9
Wirtzanoja. .	1	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 24 0 4 0 9

Makyla. Il n'y a point de logement pour les passagers; tout le chemin est par terre; point de lacs ni de rivières, et quand le traînage est mauvais, le voyage est fort pénible.

Lachto. Point de logement. Nous avons vu ici faire usage de l'extrémité des branches des sapins pour faire du fumier, et s'en servir de litière pour les vaches au lieu de paille.

Mustanoja. Il y a une petite maisonnette à part pour l'usage des voyageurs.

Oripata. Il y a un logement pour les voyageurs; non loin de-là, on trouve la source de la rivière Aurajoki. Le chemin est fort beau, et au milieu des bois de pins.

Wirtzanoja. Pauvre endroit; il appartient à la paroisse de Losmijoki et au district de Bioneborg ou Satekunda. On voyage toujours au travers des bois de pins fort vieux.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.		
Sallila-Peltary	$2\frac{1}{4}$	Mars, 26.	. . . .	3 chev.	o	30
				2 train.	o	4
				3 pay.	o	9
Mamala. . .	$1\frac{7}{8}$	. . . .	Tombé trois pouces de neige vers midi.	3 chev.	o	45
				2 train.	o	4
				3 pay.	o	9
Kiviniemi. .	$1\frac{3}{8}$	Mars, 27.	. . . .	3 chev.	o	33
				2 train.	o	4
				3 pay.	o	9

Seinila.

Sallila-Peltàri. On peut trouver ici quelques logemens; les paysans y sont de fort beaux hommes, et très-robustes. On traverse Loima, Pungalaifis, et Sembou ou Ills, toutes petites rivières qui se jettent dans la rivière de Cumo.

Mamala. Il y a une maisonnette à part pour les voyageurs.

Kiviniemi. Point d'habitation pour les étrangers. Ici la rivière Cumo est assez considérable; nous entendions le bruit du courant sous la glace.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Soinila. . . .	1½	Mars, 27. . . .	. . . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 27 0 4 0 9
Heinois. . .	1¼	Ar. à 10 h. ap. midi. partis le 28 vers 9 h. du matin.	Les nuages chassés par le vent, et 13 d. ♀ 16 d. ♀ Ciel tr. clair	3 ch-v. 2 train. 3 pay.	0 43 0 4 0 9
Wuoriais ou Haga. . .	1¼	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 36 0 4 0 9

Soinila. Petit village sans habitation pour les voyageurs. L'on passe sur un pont de bois, long à-peu-près de 200 pas ou 400 pieds, qui s'appelle Wamaskoski Bro. La rivière forme ici une espèce de cataracte très-bruyante. Koski, en Finlandais, signifie cataracte; et ce qui paraît contraire à toutes les règles, c'est que le pont est fait en croissant ou en demi-lune, avec la courbe tournée vers le courant.

Heinois. Il y a une chambre pour les voyageurs, avec trois lits. Tout ce chemin est sur les glaces.

Wuoriais. La maison est tout-à-fait inhabitable pour les voyageurs; c'est une de ces maisons finlandaises qui, si je ne me trompe, s'appelle *Putcha*. Il n'y a point de cheminée, mais la fumée sort par les fenêtres, qui n'ont point de vîtres, mais restent toujours ouvertes, même dans les plus grands froids. Le bois ne manque pas dans ce pays.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
		Mars, 28.			
Hertuala. .	1¾	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 30 o 4 o 9
Yervenkyle. .	1¾	Ar. à 6 h. ap. m. Res. les 29, 30, 31. Partis le 1er avril, à 9 h. du mat.	9 d. ♎ (1) 7 d. ♎	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 50 o 4 o 9
Kiala. . .	2	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 o 4 o 9

(1) 29 mars, ciel clair ; matin, 10 d. ♎ ; midi, 8 d. ♎ ; soir, 7 d. ♎ ; — 30 *idem*, couvert, 3 d. ♎ ; neigé vers le midi, et resté toujours à 3 d. ♎ ; — 31 *idem*, couvert, monté à 4 d. ♎, et resté toute la journée.

Hertuala. Point de chambre pour les voyageurs. A un quart de mille suédois, à main droite, avant d'arriver à Yervenkile, on voit le chemin qui conduit à la cascade de Kyro.

Yervenkile. Deux ou trois maisons de paysans avec une maisonnette, qui consiste en une chambre avec deux lits, et une étuve pour les voyageurs. Le paysan est à son aise et fort honnête. Yervenkile n'est pas le chemin le plus droit pour aller à Wasa; mais nous avons fait ce détour pour voir la cascade de Kyro.

Kiala. Maison dans le fameux bois de Kyro. On peut y loger assez bien. Le chemin est toujours parmi les bois. Vu des renards.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.		
		1.er Avril				
Paskana-kaifi.	$2\frac{3}{8}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	3 4 9
Kuiswais.	$2\frac{4}{8}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	15 4 9
Koskua. . .	$2\frac{5}{6}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	12 4 9
Lamba. . .	2	Ar. vers 11 h. ap. midi partis le 2 à 6 h. du m.	10 d ≏ 13 d. ≏	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	0 4 9

Paskana-kaifi. Il y a logement pour les voyageurs: Chemin toujours dans les bois, et le dernier quart de mille sur les glaces d'un petit lac.

Kuiswais. Logement dont on peut s'accommoder. Le chemin est toujours parmi les bois où l'on traverse çà et là quelque petit lac. Les paysans ne suivent pas le grand chemin dans ces bois, mais ils tiennent la ligne la plus droite possible, et pour ne pas s'égarer, on a marqué, avec une hache, les arbres qu'on doit suivre. On voyage de la même manière parmi les bois de l'Amérique.

Koskua. Point de logement pour les voyageurs. Passé sur une petite rivière dont les glaces craquoient sous nos traîneaux, et sembloient s'ouvrir à chaque instant.

Lamba, prononcez Lambe. Il y a pour les voyageurs une grande chambre avec trois lits.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.		
Reinicka.	$2\frac{5}{6}$	2 Avril.		3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	18 4 9
Talvizie	$2\frac{1}{8}$		Vers midi dégel.	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	3 4 9
Tuokola	$2\frac{1}{4}$			3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	6 4 9

Reinicka. On nous donna, dans cette maison de paysan, une espèce de fromage très-plat, et que l'on fait rôtir près du feu, comme en Angleterre ; ce qu'on appelle *Welsh Robits.* Ces bonnes gens sont d'une hospitalité particulière. Fait ces deux milles sur les glaces, qui, en quelques endroits, étaient si transparentes, que l'on pouvait découvrir les poissons et les pierres dans le fond.

Talvizie. Une chambre pour les voyageurs. N'y ayant pas de jeunes gens à la maison, une jeune fille nous a suivis derrière le traîneau, comme postillon. C'est une chose fort commune en Finlande, que les filles suivent les voyageurs pour reconduire chez elles les chevaux.

Tuokola. Point d'habitation. Ce sont deux maisons sur la rive gauche de la rivière que nous avons suivie jusqu'à Gumsila, et qui étant dégelée par intervales, nous présenta des dangers.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finlaod.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Températu re de l air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Gumsila. .	$1\frac{3}{4}$	2 Avril.	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 36 o 4 o 9
Sillampe. .	$1\frac{5}{7}$	Ar. vers 10 h. ap. midi Restés les 3 et 4, Partis le 5 à 8 h. du m.	5 d. ♎ (1) 8 d. ♎	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 42 o 4 o 9
Tooby. . .	$1\frac{1}{4}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 30 o 4 o 9

(1) Avril 3, vers 9 h. du matin, 3 d. ♎; à midi il a dégelé; 4 h. du mat., 6 d. ♎; midi, 4 d. ♍; le soir, 4 d. ♎.

Gumsila. Je n'y ai point vu d'habitation pour les voyageurs. Comme notre voyage devait être encore sur la même rivière où nous pouvions trouver quelques dangers, deux guides s'offrirent à nous montrer les endroits les plus sûrs.

On est bien logé à Sillampe; une veuve à son aise est fournie de toutes les provisions nécessaires pour les voyageurs. Il y a ici une petite église.

Tooby. Il y a une chambre pour les voyageurs. Le pays est toujours plat; de grandes prairies qui avaient été inondées, nous offrirent un traînage assez agréable sur les glaces.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Wasa. . .	$\frac{5}{6}$	5 Avril. Ar. à 10 h. du matin. Restés les 5 et 6. Partis le 7 à 7 h. du m.	Dégel vers midi comme hier. 5 d $\overline{o}$ soir, 5 d. $\underline{o}$ (1) 2 d. $\underline{o}$	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 18 0 4 0 9
Kosky. . .	$1\frac{2}{6}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 30 0 4 0 9
Manmo. . .	2	. . . .	Vers midi, 3 d $\overline{o}$	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0 4 0 9

(1) 5 Avril, vers minuit, 4 d. $\underline{o}$.
6 *id.* matin, 3 d. $\underline{o}$; midi, dégel avec 4 d. $\overline{o}$; minuit; 1 d. $\underline{o}$.

Wasa est la ville capitale du gouvernement du même nom; il y a un port de mer, un tribunal de justice, un président, un gouverneur.

Kosky. Village qui, à dire vrai, n'a pas de maison de poste. Nous avons pris ce chemin par le conseil du gouverneur de Wasa qui a fait avertir les paysans d'avoir des chevaux prêts pour nous, afin qu'allant sur la rivière, nous puissions gagner la mer, et avoir un traînage plus facile. Je ne conseille personne de prendre ce chemin. Les paysans ne sont pas accoutumés à conduire, et l'on court quelques dangers.

On arrive par le chemin de poste à Manmo; mais les deux derniers milles se font par terre, et par le chemin le plus affreux. J'ai des raisons pour soupçonner que les paysans n'ont pas suivi les ordres du gouverneur, ni la route qu'il nous avait tracée. Tout ce chemin, de Manmo à Onganger, a été sur les glaces de la mer.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
		Avril, 7.			
Onganger. .	$1\frac{2}{8}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 30 o 4 o 9
Mono. . .	$1\frac{6}{8}$	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 36 o 4 o 9
Skrivars . .	1	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	o 24 o 4 o 9

Onganger. Je n'y ai point vu d'habitation pour les voyageurs. Toujours sur la mer, en traversant les baies, et passant entre des îles ou rochers qui sortaient au-dessus de la surface de la glace. A gauche, on voit la haute mer; à droite, la côte qui est fort plate, et qui présente à quelque distance des bois de pins.

Mono. Quelques maisons de paysan sans habitation pour les voyageurs. Un tiers du chemin sur les glaces de la mer, deux tiers par terre.

Skrivars. Je n'y ai point vu de logement pour les voyageurs. Toujours sur les glaces de la mer où nous avons vu des vaisseaux pris par les glaces, et auprès desquels nous sommes passés avec nos traîneaux.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.		
Fyrkarness. .	2¼	Avril, 7. Voyagé toute la nuit	Dégel.	3 chev. 2 train. 3 paysans	1 0 0	6 4 9
Fagerness. .	2	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	0 4 9
Kurofolk. .	1	. . . .	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 0 0	24 4 9
Gamla Carleby.	2	Ar. le 8 à 6 h. du m. Part. à mid	1 d. 2 2 d. ō.	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	0 4 9

Ojanala

Fyrkarness. Quelques maisons sans logement pour les étrangers. Nous n'y passâmes que parce qu'il nous fallut faire un détour pour profiter des glaces de la mer, le traînage étant fort mauvais sur terre. Il fallut voyager toute la nuit, faute de logement, et parce que le dégel continuait.

Fagerness. Cet endroit est fort renommé pour les bons chevaux; nous en eûmes en effet d'excellens. Il n'y a point d'habitation pour les étrangers.

Kurofolk. Quelques maisons de pêcheurs sans habitation pour les voyageurs: les paysans couchent, comme en d'autres endroits de la Finlande et de la Suède, dans des lits à trois étages l'un sur l'autre.

Gamla Karleby. Petite ville dans le gouvernement de Wasa: dans la maison de poste où s'arrêtent les chevaux, il y a une habitation assez décente pour les voyageurs.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.		
Ojanala.	3	Avril, 7.		3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	24 6 9
Hignala.	2	Avril, 8. Ar. à 7 h. après midi. Partis le 9; à 9 h. du m		3 chev. 2 train. 3 pay.	1 0 0	0 4 9
Recola.						

Ojanala. Maison de paysan, sans chambre pour les voyageurs. Il faut prendre la précaution de ne pas se laisser conduire par terre quand le traînage est mauvais, mais d'inviter, et même d'obliger les conducteurs à se tenir sur les glaces, quoique la route soit ainsi un peu plus longue.

Hignala. Il y a un logement pour les étrangers. Il ne faut pas se hasarder à voyager la nuit dans ces parages, en hiver, parce qu'on ne voit pas bien les traces sur les glaces, et que l'on peut s'égarer.

Nous aurions dû passer par Rocola; mais étant sur les glaces de la mer, il nous aurait fallu faire un détour à droite pour changer de chevaux, et retourner encore sur nos pas. Nous engageâmes les mêmes guides à nous conduire tout droit jusqu'à Kalajoki.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockhol. et Uléaborg, par le Finland.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Kalajoki. .	$3\frac{2}{6}$	8 Avril.	Vers midi, 4 d. 0. Grand dég.	3 chev. 2 train. 3 pay.	1 36 0 6 0 9
Yowola. . .	$1\frac{2}{8}$	. . . . .	. . . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 27 0 4 0 9
Kévialuoto. .	$1\frac{5}{12}$	Avril, 9.	. . . .	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 30 0 4 0 9
Luoto. . .	1	Ar. à 11 h. après midi. Partis le 10 à 7 h. du m.	Dégel. 1 d 2	3 chev. 2 train. 3 pay.	0 27 0 4 0 9

Kalajoki. Aucun logement pour les voyageurs. Le chemin est toujours sur les glaces de la mer ; et ces glaces, brisées par les rochers, au-dessous de la surface quand elles s'affaissent, forment un fort joli spectacle.

Yowola. Petites habitations pour les voyageurs; une chambre avec deux lits. Toutes ces îles ne présentent rien d'intéressant au peintre. Le pays est plat.

Kévialuoto. Point d'habitation pour les voyageurs. Toujours sur les glaces qui ne présentent pas un traînage agréable, à cause des rochers où les glaces sont brisées, ce qui rend le chemin fort raboteux.

Luoto. Il y a deux ou trois chambres pour les voyageurs ; on peut même s'y procurer du café.

Endroits où l'on passe et où l'on change de chev. entre Stockho'. et Uleaborg, par le Finlaud.	Distances en milles de Suede.	Arrivée et départ.	Températu-re de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.		
		9 Avril.				
Siniluoto. .	2	. . . .	. . . .	3 chev.	1	0
				2 train.	0	4
				3 pay.	0	9
Brakestad. .	1	. . . .	Vers midi, grand dégel avec 6 d. c.	3 chev.	0	24
				2 train.	0	4
				3 pay.	0	9
Lassila. . .	$\frac{31}{32}$	. . . .	. . . .	3 chev.	1	17
				2 train.	0	4
				3 pay.	0	9
Gertuala. .	1 $\frac{7}{16}$	. . . .	. . . .	3 chev.	0	34
				2 train.	0	4
				3 pay.	0	9
Karicanda. .	1 $\frac{3}{32}$	Ar. à 9 h. après midi.	Toujours dégel.	3 chev.	0	25
				2 train.	0	4
		Partis le 11 à 7 h. du m.	1 d. ♀ Soleil entre les nuages.	3 pay.	0	9

Siniluoto. La maison de poste étant sur la cime du rivage, nous n'y sommes pas montés ; mais les chevaux étaient prêts, et les guides les ont amenés ; on les a attelés sur les glaces, et nous avons poursuivi notre route. J'ignore s'il y avait du logement pour les voyageurs.

Brakestad. Petite ville qui a un port de mer, et qui fait quelque commerce. Il y a une auberge assez médiocre ; la ville se présente assez avantageusement en y entrant.

Lassila. Il n'y a point de chambre pour les étrangers ; les paysans y sont assez pauvres.

Gertuala. Point d'habitation pour les voyageurs. Il y a une église, et le curé demeure dans une maison fort commode : c'est un des plus riches de la Finlande.

Karicanda. Il y a des facilités pour loger ; on y trouve une grande chambre avec deux petites, et un lit.

Voyage de Uléaborg au Cap-Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Uléaborg.	$4\frac{5}{8}$	11 Avril. Ar. à midi.	. . .	3 chev. 1 train. 3 pay.	1 36 0 8 0 16
		Juin, 9.		En été, il faut un chariot ou voiture au lieu de traîneaux, jusqu'à Ofver-Tornéa, où les chevaux ne sont plus en usage.	
Tukury. . .	$1\frac{1}{4}$	Partis vers minuit.	. . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	0 30 0 4 0 9
Kaupila. . .	$1\frac{1}{2}$	Ar. le 10, vers 2 h. du matin.	. . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	0 24 0 4 0 9

Uléaborg. Capitale de l'Ostrobothnie; il y a un gouverneur et des magistrats subalternes.

En partant d'Uléaborg, il faut passer de l'autre côté de la rivière, sur un bac où il y a place pour les chevaux et les voitures; c'est à l'embouchure qu'on la traverse; elle a deux milles suédois environ de largeur. On côtoie d'assez près deux îles, Piti Saari et Hiela Saari, qu'on laisse à gauche. C'est sur ces îles qu'on fait fondre le goudron, qui forme un des objets les plus considérables d'exportation de cette ville.

Tukury. Il y a quelques facilités pour les voyageurs. Ici l'on trouve la rivière Aukipudas qu'on passe en bac. La largeur du trajet est de 255 toises : les chemins sont excellens. Des grands bois par-tout.

Kaupila. Une chambre pour les voyageurs. Le pays est presque plat; beaucoup de bois, de pins et de sapins. Les bouleaux sont fort communs.

Voyage de Uléaborg au Cap-Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Véjola. . . .	1 1/4	Juin, 10.	. . . .	3 chev.	0 30
				2 char.	0 4
				3 paysans	0 9
Sassi. . .	2	. . . .	. . . .	3 chev.	1
				2 char.	0 4
				3 pay.	0 9
Testile. . .	1 3/4	. . . .	. . . .	3 chev.	0 42
				2 char.	0 4
				3 pay.	0 9
Hutta. . .	1 1/8	Ar. vers 8 h. du soir. Part. le 11 vers 8 h. du matin.	. . . .	3 chev.	0 27
				2 char.	0 4
				3 pay.	0 9
Ervast. . .	1 7	. . . .	. . . .	3 chev.	0 42
				2 char.	0 4
				3 pay.	0 9
Rautiola. .	1/2	. . . .	. . . .	3 chev.	0 12
				2 char.	0 2
				3 pay.	0 6

Le village de Véjola d'un côté, et la petite ville d'Io de l'autre, ne sont séparés que par la rivière Io, qui, en largeur, a environ 380 toises. On prend beaucoup de saumon dans cet endroit.

Sassi. Point d'habitation pour les voyageurs. Uue jeune fille de vingt ans nous servit de postillon. L'on passe ici un autre bac sur la rivière Kuivaniemi, large d'environ 170 toises.

Testile. Une chambre pour les voyageurs.

Hutta. Une chambre pour les voyageurs, et quelques maisons de paysans.

Ervast. Une chambre pour les voyageurs.

Rautiola. Petit village sur la rive gauche de la rivière Kémi, qui est fort considérable, et descend très-rapidement.

Voyage de Uléaborg au Cap – Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Températu-re de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Kémi. . .	. . .	11 juin. Ar. vers 2 h. ap. mid. Rest. le 12. Part. le 13.	. . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	. . .
Léivaniémi.	1 [illegible]	. . . .	. . . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	o 56 o [illegible] o 9
Tornéa. . .	1	Ar. le même jour à midi. Rest. le 14, 15, 16. Part. le 17.	. . . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	o 24 o 4 o 9

Kémi, nom qu'on donne aussi à la paroisse où est la maison du curé et l'église, sur la rive droite de la rivière du même nom. Le chemin est montagneux. On passe un petit pont sur la rivière Kakama.

Léivaniemi. Je n'y ai point trouvé de chambre pour les voyageurs. Les glaces ayant détruit tous les ponts entre ce lieu et Tornéa, il a fallu passer au bac sur plusieurs bras de la rivière Liedakala, comme aussi la rivière Kumo. Enfin l'on traverse au bac la rivière Tornéa, en laissant sur la rive gauche les chevaux, et ne prenant avec soi que son bagage.

Tornéa, petite ville commerçante, située sur une presqu'île, à l'embouchure de la rivière du même nom. On côtoie toujours la rivière à quelque distance, et on laisse à droite un petit bois de pins, les seuls qui existent dans ces environs.

Voyage de Uléaborg au Cap - Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Kukko. . .	1	Juin, 17.	. . . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	o 24 o 4 o 9
Frankila. .	$1\frac{2}{4}$	. . . . .	. . . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	o 36 o 4 o 9
Korpicula. .	$1\frac{3}{8}$	. . . . .	. . . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	o 36 o 4 o 9
Kirkoméky. .	$1\frac{5}{8}$	Ar. ve. minuit. Part. le 18. de bon mat.	. . . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	o 33 o 4 o 9
Niémis. . .	1 [illegible]	. . . . .	. . . .	3 chev. 2 char. 3 pay.	o 18 o 4 o 9

Kukko, en Finois signifie Coc. Deux ou trois maisons sans logement pour les voyageurs.

Frankila. Je n'y ai point vu de logement pour les voyageurs. On passe tout près de la petite maison de campagne de M. Richard, négociant de Tornéa.

Korpicula, signifie endroit couvert de bois. Il n'y a pas d'habitation pour les étrangers; il n'y a que deux maisons sur la rive droite de la rivière qui, dans cet endroit, forme un bassin rond ou un petit lac. On voit aussi la cataracte appelée Matkékosky.

Kirkoméky, qui, dans la langue du pays signifie, église sur une colline, et où l'on trouve à loger assez bien.

Niémis, ou promontoire. Quelques maisons sur la rive gauche de la rivière Armasjoki, avec un petit pont de bois. Le chemin est toujours montagneux.

Voyage de Uléaborg au Cap – Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Mattorenge ou Ofver-Tornéa.	1½	Juin, 18. Ar. à midi. Part. le 20 à midi.	. . . .	5 chev. 2 char. 3 pay. (1)	0 30 0 4 0 9
Kaulimpe. .	1	. . . .	. . . .	2 bateau. et 4 homme	0 22
Tolusis ou Tuomange. .	1½	. . . .	. . . .	Id.	0 28

(1) Ici finissent les chevaux et les chemins, et l'on ne peut plus voyager qu'en bateaux. Je pense qu'une personne voyageant avec un domestique, doit nécessairement avoir aussi dans ce pays un interprète, ce qui l'obligerait à prendre deux bateaux, à cause du bagage et des provisions qui demandent de la place. Le calcul suivant des dépenses est donc fait en supposant deux bateaux et quatre bateliers.

Turtula

Mattorenge est le nom du village, et Ofver Tornéa est le nom de l'église de la paroisse et de la maison du curé, situés sur la rive droite de la rivière Tornéa. Vis-à-vis, sur la rive gauche, est la montagne Avasaxa. Fait ce voyage en bateau, sur la rivière Tornéa.

Kaulimpe. Quelques maisons sur la rive gauche de la rivière et quelques paysans. On y pêche du saumon, et on peut s'y procurer des hommes avec des bateaux, pour poursuivre son voyage en remontant la même rivière.

Tolusis. On rencontre ici aussi des gens avec des bateaux prêts à partir. On passe les cataractes de *Kattila-Koski*, où les académiciens français ont déterminé le passage du cercle polaire.

Voyage de Uléaborg au Cap-Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Turtula. . .	1	Juin. Ar. le 21 à 10 h. du m.	. . .	Id.	0 22
Pélo. . . .	2	Ar. à 4 h. ap. midi.	. . . .	Id.	0 46
Kardis. . .	5	. . . .	. . . .	Id.	0 18
Kengis Bruk.	$2\frac{1}{2}$	Ar. le 22. Part. le 25.	. . .	Id.	0 12

Turtula. On trouve à s'y loger, et à changer de bateaux et de conducteurs. Il y a une grande quantité de cataractes à passer. Nous avons mis six heures à faire ces deux milles. La cataracte la plus remarquable est Poroskeski. On aperçoit la montagne Kittis, la dernière de celles qui servirent aux opérations trigonométriques de Maupertuis.

Pélo. Tout près de cet endroit est une forge appelée Swanstein; on y trouve des hommes et des bateaux.

Kardis. Quelques maisons de paysans. On y trouve des hommes et des bateaux.

A Kengis Bruk il y a une forge de fer; un surintendant de la forge, qui habite une maison solide et commode. Grande cataracte. Tout près de-là la rivière Tornéa se réunit à la rivière Muonio.

Voyage de Uléaborg au Cap – Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Kollare. . .	3¼	Juin, 25. Part. le 26.	Matin, 19 d. ₀. midi, 24 d. ₀. soir, 16 d. ₀. soleil, 56 d. ₀. l'eau, 15 d. ₀.	Id.	2 42
Muonionisca.	11	Rest. jusqu'au 1.er juillet.	(1)	Id.	5 56

(1) Voyez dans la note A les observations météorologiques pour tous ces jours-ci.

Kollare est un petit village où les paysans sont assez à leur aise ; on trouve à changer de guides et de bateaux. C'est ici que nous eûmes le fameux Simon, le Finois le plus adroit que nous ayons trouvé pour remonter et descendre les cataractes : on en rencontre d'insurmontables dans ce trajet. Il faut traîner le bateau, pendant un mille, par terre, au travers des bois presque impénétrables.

Muonionisca. Village de peu de maisons ; une église, un curé ; on y trouve à loger et à changer de bateaux. Entre Kollare et Muonionisca on rencontre une petite colonie de deux familles fort pauvres ; cet endroit s'appelle Kiglande.

Voyage de Uléaborg au Cap-Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.
		Juillet, 2.		
Ofver Muonionisca.	1.	. . . .	matin, 18 d. ϭ.	
			midi, 29 d. ϭ.	Deux
			soir, 19 d. ϭ.	
			eau, 18 d. ϭ.	bateaux
			soleil. 45 d. ϭ.	et quatre
				hommes
Kelketsuando.	$1\frac{3}{4}$.	. . . .	. . . .	
				sont
				obligés
Pallajovénio.	3	3	matin, 25 d. ϭ.	de faire
			midi, 27 d. ϭ.	
			soir, 20 d. ϭ.	tout ce
			eau, 21 d. ϭ.	voyage.
			soleil, 35 d. ϭ.	

Ofver Muonionisca. Quelques maisons de Finois; on ne peut pas compter sur des hommes ni des bateaux; les Finois de Muonionisca nous ont conduits jusqu'à Restijoki.

Kelketsuando. Petite colonie finoise. Les marchands de Tornéa y ont bâti une chambre ave une cheminée pour s'y arrêter en hiver, dans leurs voyages aux foires.

Pallajovénio est la première colonie finoise de la Laponie, proprement dite. On passe la frontière de l'Ostrobothnie, entre Kelketsuando et Pallajovénio.

Voyage de Uléaborg au Cap – Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Suontajervi.	5	Juillet, 3. . . .	. . . .	qui nous a coûté	
Loppajervi. :	5	. . . .	. . . .	douze rixdalers	12 e
Pallojervi. .	2	. : . .	. . . .		
Kintasara. .	1	4 Rest. jusqu'au 6.	matin, 17 d. ō. midi, 18 d. ō. soir, 11 d. ō. eau, 19 d. ō. soleil, *		

Suontajervi est une seule famille laponne, tout près d'un lac du même nom. Jervi signifie lac : l'on n'y trouve ni hommes ni bateaux en été, parce que les Lapons vont pêcher ailleurs.

Lappajervi. Habitation de Lapons à un demi mille dans l'intérieur du pays, du côté droit de la rivière. On ne peut pas compter sur des gens et des bateaux.

Pallojervi. Lac sans habitans.

Kintasara. Ile dans le lac de Pallojervi, sans habitation fixe ; quelques Lapons pêcheurs viennent y demeurer pendant le temps de la pêche.

Voyage de Uléaborg au Cap-Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.	
Restijoki. .	.	Juillet, 6.	. . . .	Nous avons accordé aux Lapons un demi rixdaler par jour; nous en avons eu sept pendant un jour et demi jusqu'à Kautokeino, ce qui fait la somme de .	5 12
Kévijervi. .	1	. . . .	matin, 14 d. ♉. midi, 29 d. ♉. soir, 17 d. ♉. eau, 18 d. ♉. soleil, 45 d. ♉.		
Aüjervi. . .	1	. . . . .	. . . .		

Restijoki. Nom de la rivière qui débouche dans le lac de Pallojervi. Pays désert. Les Lapons nomades nous donnèrent rendez-vous sur la rive droite de cette rivière. Il faut marcher à pied.

Kévijervi. Lac sans habitation et pays désert; ce lac est sur la frontière de la Laponie norwégienne, que les Danois appellent Finmarken. . . . . .

Atijervi. Autre lac désert; on ne rencontre plus d'hommes ni de maisons jusqu'à Kautokéino, que l'on cherche en descendant la rivière Pépojovaivi.

Voyage de Uléaborg au Cap-Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.
Kautokéino.	6	Juillet, 7.	matin, 19 d. ʊ. midi, 27 d. ʊ. soir, 20 d. ʊ. eau, 19 d. ʊ. soleil, 43 d. ʊ.	
Kéinowappi.	4			
Mari.	4½	10	matin, 14 d. ʊ. midi, 10 d. ʊ. soir, 17 d. ʊ. eau, 17 d. ʊ. soleil, 37 d. ʊ.	

(1) Ici commencent les milles norwégiens, qui sont à ceux de Suède comme 18 à 16.

Kautokéino. Petit village de Lapons fixes; il y a une église, un curé en hiver, et l'on peut avoir des gens et des bateaux pour poursuivre son voyage.

Kéinowappi. Endroit sur la rive gauche de la rivière, où nous avons passé la nuit sous notre tente. Point de maisons, point d'hommes; le pays est tout-à-fait désert.

Mari. Il y a ici une petite église pour la commodité des Lapons en hiver; il n'y a point d'habitans en été. On ne rencontre plus ni hommes ni maisons jusqu'auprès d'Alten.

Voyage de Uléaborg au Cap – Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	l'empérature de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.
Kéinos-Joki.	1½	Juillet, 11.	matin, 13 d. ō. midi, 17 d. ō. soir, 18 d. ō. eau, 17 d. ō. soleil, *	De Kautokeino à Alten, six hommes, à un demi rixdaler par jour à chaque, pendant cinq jours.
Salvargot.	2	12	matin, 9 d. ō. midi, 9 d. ō. soir, 7 d. ō.	
Lainié. . :	4½	. . . . .		

Kéinos-Joki est le nom d'une rivière; Joki signifie rivière. Là, nous avons quitté la rivière d'Alten et nos bateaux, pour traverser à pied les montagnes. Point d'habitations, point d'hommes pendant toute cette route.

Salvargot est le nom d'une cabanne déserte, où nous avons passé la nuit au milieu des montagnes. Nous avons rejoint la rivière d'Alten tout près de l'embouchure de la rivière Katiojoki qui se perd dans l'Alten. Si l'on ne trouve pas de Lapons à la pêche du saumon, il faut, ou passer la rivière à la nage, ou la remonter assez haut pour trouver un gué.

Lainié est un petit village où nous nous reposâmes avant d'aller à Alten.

Voyage de Uléaborg au Cap – Nord.	Distances en milles de Suède.	Arrivée et départ.	Température de l'air, selon le thermomèt. de Celsius.	Dépenses en argent de Suède, supposant trois chevaux.
Alten. . .	1	Juillet, 13.	19 d. ō. 20 d. ō. 16 d. ō. eau de la mer glacia. 10 d. ō. soleil, 26 d. ō.	Un bateau avec quatre bateliers.
Havesund. .	10	17	9 d. ō. 11 d. ō. 10 d. ō. mer glacia. 6 d. ō. soleil, 24 d. ō.	. . .
North-Cape.	3	18	. . . . .	5 12

Alten

Alten n'est que la maison d'un marchand, avec quelques paysans domestiques, située sur le bord du golfe Alten-Fiord, qui est un bras de la mer glaciale. A un quart de mille, l'on trouve Alten-Gaard, qui n'est proprement que l'habitation du baillif de la Laponie norwégienne, et qui dépend du gouvernement de Dronthein.

Havesund. Maison d'un marchand, située sur une île formant un détroit du même nom; Sund signifie détroit.

Cap-Nord. Pointe la plus septentrionale de l'île maigre, appelée en Norwégien, *Mageron*, à 71 degrés 10 min. latitude septentrionale.

Quant à mon retour, on pourra le voir sur la carte géographique; les dépenses ont été à-peu-près les mêmes, et je ne mettrai ici que les observations météorologiques pour l'intérêt des curieux en ce genre d'observations.

Juillet, 19. Sur la mer glaciale; mat. 22; midi, 25; soir, 19; mer glaciale, 7; soleil, 30.

— 20. Sur la mer glaciale, en retournant à Alten; matin, 24; midi, 26; soir, 23; mer glaciale, 13; soleil, 39. Un calme parfait régnait sur la mer, et je ne me rappelle, de ma vie, d'avoir souffert une chaleur plus étouffante que dans ce voyage. Les calmes de mer ressemblent tout-à-fait ici à ceux que Vaillant et autres voyageurs décrivent au Cap de Bonne-Espérance.

— 21. A Alten; matin, 25; midi, 27; soir, 25; eau de la mer glaciale, tout près du rivage, 13; soleil, 42.

— 22. Alten; matin, 20; midi, 21; soir, 16; soleil, 32.

— 23 et 24. Le temps a empêché de faire des observations.

— 25. A Alten; matin, 10; midi, 12; soir, 9.

— 26. Partis de Alten; matin, 10; midi, 13; soir, 9.

— 27. Passé les montagnes; jour couvert; matin, 9; midi, 6; soir, 3; tombé de la neige.

— 28. Entre les montagnes; matin, 3; midi, 4; soir, 4.

— 29. Sur la rivière Alten, retournant à Kautokéino; matin, 4; midi, 5; soir, 5; eau de la rivière, 14; soleil, +.

— 30. Kautokéino; matin, 9; midi, 12; soir, 11.

— Sur notre chemin, de Kautokéino à Énontékis; matin, 8; midi, 10; soir, 2; temps couvert.

Août, 1.er Entre les montagnes des frontières de la Laponie suédoise et norwégienne; matin, 2; midi, 11; soir, 11.

— 2. Arrivé vers le soir à Énontékis; matin, 8; midi, 11; soir, 11.

— 3. Sur la rivière Muonio; matin, 5; midi, 8; soir, 6.

— 4. Sur la rivière Muonio; matin, 5; midi, 10; soir, 6.

— 5. Muonionisca; matin, 6; midi, 11; soir, 8.
— 6. Sur la rivière Muonio; matin, 7; midi, 7; soir, 6.
— 7. Kengis; matin, 6; midi, 8; soir, 7.
— 8. Sur la rivière Tornéa; matin, 8; midi, 11; soir, 9.
— 9. Ofver-Tornéa; matin, 8; midi, 10; soir, 7.
— 10. Tornéa; matin, 7; midi, 9; soir, 6.
— 11. De Tornéa à Uléaborg, où nous sommes arrivés vers le soir.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET RAISONNEE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOYAGE.

Nota. Les chiffres romains indiquent les volumes, et les chiffres arabes, les pages.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

K.

L.

M.

N.

O.

Q.

R.

S.

U.

V.

W.

Y.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.





